

Récréation

*C'est pas parce qu'ils sont nombreux
à avoir tort qu'ils ont raison.*
Coluche (1945-1986)

I

*This is fucking political
Everything's political
Yes it's fucking satirical
Everything's satirical*¹

— Je n'en peux plus. Je n'en peux vraiment plus. Voilà des années que je pense être une femme libérée. J'ai vaincu le mâle macho. Je vis seule. Je gère tout du soir au matin. Je travaille comme une brute. Et je n'en peux plus !

Comme souvent depuis plusieurs années Mily et Nina se retrouvent au bar Du coin du Z. Le soir. Ce soir-là Nina est mal en point. Très mal en point. Davantage que tous autres soirs depuis plusieurs années.

Brune les cheveux rougis au henné elle n'est pas très grande. Peut-être 1 m 65 ou 1 m 70. Ses yeux noisette sont enfoncés dans leur orbite. Un peu comme quand on a longuement pleuré. Son nez aux ailes rougies laisse à penser qu'elle s'est beaucoup mouchée.

¹ Skunk Anansie, chanson *Yes it's fucking political*, album *Stoosh*, 1996.

— Oh la la ! Tu nous fais une crise de la quarantaine avant d'avoir l'âge !

— Non pas du tout. J'ai trente-neuf ans d'abord. C'est vrai que quarante ça arrive. C'est vrai aussi que je me trouve un peu fripée. Mais ça ne fait pas tout.

— Ça c'est merci tous ceux qui te sont passés dessus. Ils ont laissé des traces les cochons. Ils se sont essuyé les mains sur la paillasse. Ils ont frotté les pieds sur la carquette. Ils ont tout laissé ratatiné. Comme à leur habitude. Merci. Au revoir. À jamais. Je te laisse le ménage. Tu fais ça mieux que personne !

Nina encaisse le coup avec un rictus qui tend très perceptiblement sa lèvre inférieure sur le côté gauche. Creusant la fossette qu'elle a sur la pommette gauche. Des deux mains elle tire le pan de sa jupe pour la remettre en place. Les fesses légèrement décollées de sa chaise. Elle respire avec le ventre qu'elle gonfle bien rond. Avant d'expirer tout l'air qu'elle y a accumulé. Elle fait comme elle a appris en cours de gestion du stress. Respirer. Gonfler le ventre bien rond. Comme un petit ballon. On le visualise le petit ballon. On le gonfle encore. Encore. Encore. Et on relâche. À fond. On expire par la bouche. On vide bien ce ventre qu'on avait précédemment gonflé. Il ne doit plus rester aucun air à l'intérieur. Il est complètement vide. Et on gonfle à nouveau. En inspirant par le nez.

Dénouée — en ayant en tout cas le sentiment — elle reprend ses marques. Elle passe nerveusement les doigts dans sa frange courte. Elle étire le col de son chemisier parme. Comme elle le fait chaque fois qu'elle est énervée. Elle lève les yeux vers cette saleté de Mily qu'elle adore. Elle la fixe de son regard noir. Elle va se la payer. La garce. Bonjour le respect des copines pour les copines.

Nina s'apprête à répondre à l'attaque. Assez peu convaincue par son argumentaire. Mily va en profiter pour la descendre davantage. Elle le sait. Elle le sent. Elle est tellement grande gueule celle-ci.

— Arrête tes conneries ! lance Nina en sortant une cigarette de l'étui posé sur la table. Les mecs ça travaille à l'intérieur. Ça ne peut pas laisser des traces extérieures.

— Ah bon ? Et toutes les fois où tu es venue pleurer dans mon giron. Quand ton nouvel amoureux venait de te plaquer après deux jours de fréquentation. Ça n'en laisse pas des traces ça peut-être ? Les yeux bouffis. Les ongles rongés. Les mâchoires tellement serrées qu'il faut un démonte-pneu pour les écarter.

— Bon ça d'accord.

— Tout le bon temps que tu passes au lit avec un homme tu le flanques en l'air ensuite. À chaque fois. C'est la même ritournelle. Tu ne pourrais pas un jour essayer de changer tes

schémas de vie ? Pour être enfin heureuse ? La vie c'est pas que du malheur aggloméré. Le bonheur existe. Je l'ai rencontré.

Et voilà ça ne loupe pas. Mily marque un point. Nina n'a pas fait preuve d'assez de présence d'esprit. C'est toujours après qu'elle trouve l'argument qui fait tache. Jamais au moment opportun. Elle se maudit d'avoir si peu la capacité de gérer ses idées par anticipation. Elle reprend la conversation.

— Cela dit non ! Je me place en opposition Mily.

— Vas-y tu m'intéresses !

Mily s'appuie sur ses avant-bras comme pour réduire le champ de la conversation. Pour lui donner plus d'intimité.

— Tu es prête ? Démonstration. Pirouette. C'est parti ! J'ai lu dans je ne sais quel magazine qu'il était sain de pleurer. Il était écrit que pleurer faisait sécréter des hormones. Je ne sais plus lesquelles. Et en plus ça lave les yeux.

— Vas-y ! Prends-toi pour Michèle Morgan ! Rince tes yeux au citron si tu veux. Je te garantis que tu auras là une excellente occasion de verser toutes les larmes de ton corps. Sans aller jusque-là Nina tu crois vraiment que d'être malheureuse comme les pierres passe inaperçu ? Tu crois vraiment que tu vas passer ta vie à berner tout le monde ? Toi la première ?

— De quoi est-ce que tu me parles là ? Tu n'es pas moins fripée que moi. Parce que toi en plus tu bois beaucoup plus que moi. Et ça fait ressortir ton grand nez. Et l'alcool c'est pire que

les mains chaudes des hommes dont tu as envie. Et qui ont envie de toi.

— Écoute un peu ! D'accord je picole. J'aime le gin tonic. J'aime particulièrement en boire le vendredi soir quand je sors avec toi. Parce que ça me fait du bien de dégoupiller. De dire tout et n'importe quoi. Des choses les plus sérieuses aux plus légères.

— De nos histoires de bonnes femmes dont les hommes ne veulent jamais entendre parler. Ils ont tort. Ça les ferait drôlement avancer de savoir ce qui nous tracasse. Et tout le mal qu'on se donne pour trouver nous des réponses à nos questions.

— Oui. Tu imagines ce que je cumule. Je suis une bonne femme. Et je suis alcoolique. Mais bon il n'y a qu'avec toi que je bois de la drogue dure. À la maison pour éviter de devenir de grosses baleines à nos âges où le corps ne pardonne plus grand-chose nous buvons du vin rouge de préférence. C'est moins ravageur. Et c'est tellement bon à tout moment de la journée. Vive ma pause tranches de saucisson vin rouge vers onze heures du matin ! Pour rien au monde je la remplacerais par pomme tisane.

— Je comprends bien. Tu sais que c'est grâce à toi que j'aime le vin. Je crois qu'à chaque verre je dois inconsciemment penser à toi. Même consciemment d'ailleurs. Je te sais gré de m'avoir

initiée à ce plaisir. Un de plus à la collection des petits bonheurs de la vie. Sans lesquels on serait moins que pas grand-chose.

Mily sent son amie repartir en plein spleen. Elle enchaîne :

— Mais le vendredi Nina c'est sacré. Le vendredi c'est gin-to. Et tant pis pour la rime. Ce n'est pas lundi-raviolis. C'est nos conversations arrosées. C'est le bonheur d'être auprès de toi. C'est le pur plaisir de déconner. De se marrer. Même si nous sommes très sérieuses parfois. Et le gin m'aide à faire une pause. À raisonner et à déraisonner. En plus quand je rentre à la maison un peu éméchée après notre soirée j'ai une envie folle de mon homme. Et ça aussi c'est le gin tonic qui porte sa contribution. Il défait les chaînes de ma libido. Il me dénoue. Et je passe des nuits de vendredis inoubliables.

— Et bien sûr toi tu n'es pas fripée par les piétinements de ton mec ?

— Moi ? Non. Parce que c'est toujours le même. Et ça ça n'use pas. Au contraire. Plus on connaît plus on respecte. Plus on devient expert en utilisation respectueuse. Plus c'est délicat et attentionné. La délicatesse n'abîme pas. Jamais. Quand je caresse mon homme je le connais par cœur. Je connais tous les pleins et les déliés de son corps.

— C'est bon pas une leçon d'anatomie maritale maintenant. Je ne suis pas prête. Je ne veux pas être prête !

La cigarette circulant entre les doigts Nina se demande si elle a un briquet dans son sac à main. Mily se dandine sur son siège. Elle se hisse sur la pointe des fesses. Puis elle arrondit son dos.

— Attends ! je garde le meilleur pour la fin.

— Attends ! coupe Nina d'une voix tremblotante. Je ne pourrai pas écouter sereinement ton histoire d'amour sublime si je n'ai pas d'urgence ma dose de nicotine.

— Si c'est du feu que tu veux j'en ai.

— J'en veux.

— J'en ai.

Nina s'impatiente.

— Allez donne-moi du feu. Arrête de me faire attendre !

Mily glisse sa main dans son sac à main-sac à dos qui n'a pas quitté ses épaules alors qu'elle est assise depuis une bonne heure. Elle tend un briquet vert fluo tâché de mini-ovnis roses à Nina. Elle l'allume. Nina se penche cigarette au bec vers la flamme.

— Oumpf ! c'est bon la drogue légalisée.

Elle laisse échapper la fumée de la première bouffée.

— Tu en veux une Mily ?

— Ah oui ! Je vais en profiter pour transformer mes ridules en vraies rides. Gin tonic et cigarette. Il n'y a pas pire pour ravager la tronche ! Qu'est-ce que tu en penses Nina ?

— Alcool et tabagie c'est sûr. Pour peu que tu prennes la pilule et c'est le cancer avéré ! Tu ne le sens pas Mily qui commence à déformer tes cellules.

— Attends je me concentre. Je plisse légèrement les yeux ça m'aide !

— Tuons-nous à petit feu avant que d'autres ne s'en chargent ?

— À qui tu penses ?

— Quoi à qui je pense ?

— Les autres qui pourraient nous tuer ? Tu sais bien les autres. C'est toujours de la faute des autres. Mais lesquels ! Qui ? Qui sont-ils ?

— Ah ! Non Mily. Plus simple. Pour les autres je pense à ton cholestérol par exemple. Ou à ton mari jaloux qui pourrait commettre un crime passionnel.

— Mais non ! il est beaucoup moins dangereux que mon cholestérol ! Il n'a aucune raison de me buter puisqu'il me sait acquise. Non c'est pas le bon mot ça. Je ne suis pas sa propriété tout de même ! Il me sait avec lui en somme. Même s'il reconnaît la temporalité de l'avec. Tandis que mon cholestérol lui s'il connaissait tous les corps gras que je fréquente il en deviendrait mauvais !

Mily et Nina pouffent. Au même moment deux hommes assez bien mis entrent dans le café sans trébucher et se dirigent vers la table voisine.

II

*Couvre-toi ! C'est à cause de femmes
comme toi que Dieu nous a donné la
malédiction.*²

Dégageant son sac à main de la chaise à côté de la sienne Nina cède le passage au nouvel arrivant. Il la remercie poliment et s'assoit en face de l'autre homme.

— Où en étions-nous ? demande Mily.

— À la féminité qui si je t'en crois n'a pas d'autre sens qu'une descente de lit. Une femme est une carquette ou un paillason ou je ne sais quel autre ramassis de fibres sur lesquelles les hommes peuvent se répandre. Essuyer leurs pieds. Et que sais-je encore ! Tu veux qu'on fasse la liste ?

— Arrête Nina ! tu ne m'as pas comprise. Ou alors tu te paies ma tête. Comme tu sais si bien le faire ?

Nina et Mily se connaissent depuis toujours. Peu de temps après leur première entrevue elles avaient réalisé qu'elles s'étaient rencontrées à la maternité. Au moment de leur

² Toni Gatlif, film *Exils*, 2004.

naissance. Nées le même mois. De la même année. Dans le même hôpital. À seulement deux jours d'intervalle. Ça crée des liens.

— Non je rigole et je déforme tes propos. J'adore ! Mais tu n'as sans doute pas tort. Hélas. Si tu veux bien parlons en plus tard. Je n'ai pas assez d'alcool dans le sang pour supporter ce type de conversation.

Mily sourit.

— Je prends note du rendez-vous tardif de conversation qui lamine.

Nina tapote sa cigarette pour l'écraser dans le cendrier.

— Nous parlions de ton mari. Et ben justement ton mari : en lui enlevant une raison de stresser tu l'as amputé du besoin qu'il avait d'avoir peur de te perdre. Il ne supporte plus cette certitude alors il se débarrasse de toi. Ça le rend nerveux. Il flippe. Il est déstabilisé.

— Franchement Nina tu es sérieuse ? Tu te fiches encore de moi ? Tu le vois mon homme combiner un plan machiavélique pour se débarrasser de moi ? Il n'est pas jaloux. Il a une conception de la relation à deux absolument incroyable.

— Tu me diras pour vivre avec toi depuis près de douze ans c'est sûr qu'il faut être conceptuel !

— Jalouse ! oh que tu es moche toi aussi quand tu es jalouse !

— Comment ça moi aussi ? Aussi qui ?

— Aussi moi je voulais dire. Parce que je suis moche et immonde quand je suis jalouse.

— Et bien arrête de l'être.

— Tu crois que c'est une tare la jalousie ?

— C'est un encombrant. Comme le manque. La peur de la perte. Ça lamine doucement. C'est sans doute un lot qui nous a été fait pour nous ramener sans cesse à notre condition d'être dépendant. Dépendant du regard des autres. Dépendant de la pression des autres. Et pas que de celle du cholestérol.

— Oui sans doute. C'est comme l'humiliation. C'est le lot du monde moderne.

— Allez ! Il faut être plus forte que ça Mily. C'est moi qui suis mal et c'est moi qui te remontes le moral. Quel monde !

Mily sans bouger sa tête baissée lève les yeux et regarde Nina. Elle soupire.

— J'en ai marre d'être forte Nina. Ça ne me gêne pas d'avoir des faiblesses. Des défauts. La perfection de l'insensibilité c'est trop pour moi.

— Qu'est-ce qui te rend jalouse ? Qu'il te trompe ? Ta jalousie est dans son slip. Pas ailleurs !

— Non. Qu'il me quitte. Même pas pour quelqu'un d'autre. Que nous n'ayons plus ces conversations à n'en plus finir. Que sa façon de voir le monde ne m'accompagne plus.

— Si tu imagines qu’il te trompe... on devrait dire vivre sa vie d’ailleurs. Tiens encore un mot du langage courant à réviser. Je le note dans mon agenda pour y réfléchir. Donc si tu imagines qu’il vit sa vie sexuelle avec ou sans toi. Ou encore qu’il est tellement obsédé qu’il a besoin de tirer à tout bout de champ. Ça te fait quoi ?

— Arrête tes délires Nina. Tu me mets mal à l’aise.

— Touchée. Alors je continue. Essaie de vivre avec lui en pensant qu’il pourrait baiser régulièrement avec une femme extraordinaire. Tellement mieux que toi. Affreusement plus jolie. Vis avec ça en tête comme si c’était réalité. Et fais tout pour le ramener à toi.

— Mais il n’est pas parti. Et il ne partira pas.

— Qu’est-ce qui te rend si sûre ?

— Comment veux-tu qu’il pense se passer de celle qui le suce comme personne ? Je le tiens mon homme. Tu sais par où ? Pardonne-moi mais il faut parfois se rendre aux évidences !

— Mily tu es rude. Il est tellement sympa ton mec tu n’en es quand même pas rendue à ces bassesses ?

— Comment ça mon mari a les parties basses ? Attention Nina tu offenses la colocataire du domaine.

Nina manque s’étouffer en aspirant la fumée de sa cigarette. Mily arrive à lui vider la tête de tout ce qui l’écrase. De tout ce

qui la gêne. De tout ce qui lui manque et lui fait envie. De tout ce qu'elle n'ose pas s'autoriser. De tout ce qu'elle fuit.

Plus coquine encore que la minute précédente Mily se rapproche davantage de Nina. Barrant littéralement la table de son corps. Afin qu'on n'entende pas trop leur conversation. Qui semble ainsi devenir encore plus intime.

— Comment veux-tu que Nick se passe de celle qui lui mitonne tous les repas qu'il n'aurait jamais le courage de se faire ?

Mily a rebaptisé son mari Nick — sorte de diminutif — pour la ressemblance qu'elle lui trouve avec Nick Cave. Mily l'adore. Nick Cave s'entend. Mais Nick aussi. L'écouter et le voir. Elle aime son côté sauvage. Brut. Surtout pas brute. Elle aime son profil incroyable avec un enchaînement délicieux du nez dans le prolongement du front. L'arrondi du bout de son nez. Le profil du nez de Nick est même un poil plus réussi.

— Et vive les plats cuisinés surgelés ! Ça ça remplace une femme.

Nina n'est pas mécontente de vanner à son tour.

— Les industriels l'ont bien compris qui mettent l'aromate qui va bien dans le plat familial qu'on ne se fait pas quand on est tout seul à table. Je sais de quoi je parle. À t'en rendre accro. Je suis sûre qu'il existe des produits alimentaires qui créent une dépendance. Je devrais aller fouiner dans les laboratoires de ma

boîte. Version je-cherche-le-complot-à-dénoncer. Si elle n'est pas gustative elle doit être affective. La dépendance. Ou je ne sais pas quoi. Madeleine. Mais industrielle en somme.

— Dis donc ça ne va vraiment pas fort toi ! T'imagines qu'on est capable chez monsieur Bonne-bouffe de mélanger un quelconque poison qui t'astreigne à acheter le produit. Qui te rende dingue du produit. Allez arrêtons là la science-fiction. Tu me fais flipper Nina.

— Quoi ? Tu crois que c'est impossible ? Tu le sais déjà que c'est bien possible sinon tu n'aurais pas peur. Et la cigarette. Tu sais tout ce qu'on y trouve !

— Ben oui justement. C'est ce qui m'angoisse. On démocratise à outrance le produit. Que le plus grand nombre consomme. Et ensuite on tape sur les doigts. Parce que c'est nocif. Aujourd'hui où tout est possible surtout du pire pour accrocher une clientèle je veux bien penser et admettre que c'est envisageable. Et ça me fait glacial dans le dos. Très cynique Nina ce soir.

Mily tapote le bout de sa cigarette pour l'écraser dans le fond du cendrier où repose déjà celle de son amie.

— Nina tu as terminé ton verre. C'est ma tournée maintenant. La même chose ?

*On peut, pendant quelque temps, tromper
l'ensemble des citoyens, ou tromper en permanence*

*une partie d'entre eux, mais on ne peut pas tromper
tout le monde éternellement.*³

³ Abraham Lincoln, 1809-1865.

III

*Tous les animaux sont égaux, mais (il semble que cela ait été rajouté) il y en a qui le sont plus que d'autres.*⁴

Le bar est enfumé mais le lieu n'est pas irrespirable. Pas de ventilation au plafond. Où se cache le mystère de l'aération de cette salle ? Une des questions sans réponse de l'endroit que le patron n'a jamais voulu dévoiler. Ni les serveurs qui gardent secrètement l'information. Étrange complicité qui unit cette équipe. Ni paternaliste ni amicale. Une force du respect mutuel. De l'engagement de chacun. De l'envie d'être là.

Davantage un salon de thé dans la journée le bar Au coin du Z prend une autre couleur le soir venu. Il s'encanaille. La clientèle qui le rejoint n'est plus aussi paisible que celles des après-midi tarte tatin thé earl grey. Des goûters avec grand-mère. Des thés amoureux. Des pauses shopping. C'est une clientèle de noctambules. Variés. Tous milieux confondus. Tous âges regroupés. Des gens qui se parlent spontanément. Comme

⁴ George Orwell, livre *La Ferme aux animaux*, 1945, Folio N° 1516.

on le trouve encore dans quelques bars. Plus facilement qu'à la queue pour passer à la caisse de l'hypermarché.

C'est un endroit rare. Un endroit où personne ne vous regarde si vous n'avez pas le vêtement qui va bien. La coupe au poil. Le cabas tendance. Et toute la panoplie qu'il faudrait afficher.

La décoration est superbe. Un mélange de peinture à l'éponge de pochoirs et de frises peintes. La partie inférieure des murs couleur terre de Sienne contraste avec la supérieure bleu turquoise. Des pochoirs ocre figurent des petits personnages dans des positions qui rappellent celles du *Kamasutra* ou des poteries grecques antiques. Des appliques en métal rouillé brossé et ajouré donnent quelques touches vives aux murs.

Le plafond est couleur terre de Sienne. Des lumières basse tension l'étoilent éclairant en diagonale les tables. Une quinzaine. Répétant la superstition du patron qui dit qu'une salle de bar doit comporter un nombre impair de tables. Elles sont en bois foncé. Les bords systématiquement arrondis. Comme les tranches. Au-dessus de chacune d'elles est peinte une scène érotique mêlant anges hommes animaux démons. Des chaises bistrot proposent leur assise. Pour la conversation. Ou la contemplation.

Le sol est fait de larges planches de parquet blanc. Espacées de quelques centimètres. Un filet bleu turquoise est peint entre elles. Donnant un air cabine de plage. Le sol en bois est recouvert d'un verre épais. Transparent. Dont l'équipe dit qu'il est épatant pour l'entretien. Qui permet à tout habitué de repérer un nouveau client. Tout simplement parce que le pied qui entre dans le bar pour la première fois s'attend à marcher sur du plancher alors que l'épaisseur de verre déplace le sol à une hauteur que le cerveau n'attend pas. Parce qu'il ne le voit pas ainsi. Et le corps est surpris. Le pied hésite. Le corps titube. Chancelle. Manque souvent de s'écraser au sol.

Une manière de tester la réactivité de toute nouvelle recrue. Son sens de l'humour aussi. Sa capacité à surmonter une déconvenue en public.

L'équipe du lieu prétend avoir un carnet secret des nouvelles présentations. Notées à travers différents critères. Expression corporelle. Sens artistique. Goût du risque. Réactivité. Capacité à rougir. Sens de la honte... Toute sorte de commentaires plus ou moins nourris. Selon les cas.

Le bar oblige le client à traverser toute la salle pour s'y accouder. Il remplit de fond. Recouvert d'un zinc arrondi il est immense. Comme dans un pub les verres pendent au-dessus. Accrochés par le pied. Tête en bas. Tout est éclairé plein feux. Le mur ocre jaune renvoie la douceur de sa couleur à la salle.

Un immense réfrigérateur à porte vitrée marque l'entrée des serveurs. Il est toujours chargé d'assiettes de gâteaux ou de petites choses apéritives à grignoter un buvant un verre. Nombreux sont les clients qui viennent y désigner de la pointe du doigt ce qu'ils ont envie d'essayer.

L'ensemble est beau et raffiné. Chaleureux. Confortable. C'est ce qui fait sans doute que tant de gens fréquentent ce lieu. Autant probablement que la convivialité de l'équipe. Franche et réelle. Pas à l'image de certains bars où le client est salué par dégoût. Là où on le taquine voire on le tance. Où on est volontiers méchant parce que sous couvert d'humour on pense pouvoir tout se permettre. Surtout le mépris.

Au bar comme sur les tables pas un verre ni un cendrier publicitaire. Pas un service à thé qui ne soit chiné. Pas assorti.

À midi comme le soir Au coin du Z propose une formule repas avec un plat unique. À prendre ou à laisser. Celui qui laisse peut se nourrir d'un sandwich.

IV

*Mais un seul mâle condamné à 30 à 40 femelles ne peut que s'épuiser sans les satisfaire, et dans l'accouplement, l'ardeur est inégale [...] C'est sans doute pour cette raison qu'il naît plus de filles que de garçons dans les pays où les hommes ont un grand nombre de femmes.*⁵

— Merci Steph !

— Avec plaisir mesdemoiselles. À votre santé.

— J'aime cette expression Steph. Pas toi Nina ?

— Quoi mesdemoiselles ?

— Non ! je ne me fais plus d'illusions là-dessus. Le début de phrase Nina. C'est ça que j'aime.

Alors qu'il pose les verres vides sur le plateau Stéphan répond à Mily.

— Merci Mily je te reconnais bien là. Tu sais d'où ça vient avé plésir ? De mon récent séjour dans le Sud-Ouest. Je leur ai piqué ça avec plein de bonnes recettes et des paysages plein les yeux. J'adore ces mots. Leur usage ne coûte pas plus que de

⁵ Georges Leclerc de Buffon, sur le Buffle, *Histoire générale et particulière*, 25 tomes publiés entre 1749 et 1773.

prendre le temps. Et ça ils le font bien là-bas. À en devenir agaçants même. C'est tellement plus joli avec plaisir que de rien. Merci. De rien. Ça claque comme une gifle ça. Tandis que merci avec plaisir c'est déjà plus accueillant. C'est une invite. Ça ouvre les prolongations. Ça présage. Ou même ça envisage.

Nina sourit.

— Je le savais. Tu es un romantique toi !

— Je ne sais pas. Si être romantique c'est être capable de s'extasier sur quelques mots... ou devant la beauté des paysages alors je suis romantique. Il faut vraiment aller voir ce pays. La lumière. Les couleurs. Le bleu dur du ciel sans un nuage sur le vert gras des arbres. Sur les champs de blé ou de tournesol. La lumière sur l'océan aussi. Avec des nuances de gris comme on n'en voit nulle part ailleurs. Si être romantique c'est se réjouir d'être vivant devant un poulet basquaise. De sublimes macarons. Une bouteille de graves. Alors oui je suis romantique. Et je le revendique. Vous croyez que c'est ça être romantique ?

— Va savoir ! C'est un bon début. Continue Steph tu seras bientôt prêt pour celles qui vous aiment ainsi.

— Tu sais Mily je n'ai jamais œuvré dans ce sens avec les filles.

— Ah oui c'est vrai Steph. Excuse-moi.

— Il n’y a pas de mal. Je sais que les femmes ne pensent pas spontanément qu’un homme n’est pas fatalement attiré par elles. Fait pour elles. Votre compagnie me plaît. Votre présence m’apporte beaucoup. Mais je préfère dormir avec un homme.

— Moi aussi ! cœur de Nina et Mily.

— Est-ce que ça fait de nous des homosexuelles ? ironise Nina.

— Ah la maligne ! Bon. Mesdames je vous laisse avant de me faire tirer les oreilles par Olivier. À tout à l’heure. Vous m’appellerez quand ce sera l’heure de ma tournée. D’accord ? Je prendrai le temps si la salle me le permet de discuter plus avant.

— Ah Steph nous avons perdu des points sur ce coup-là. Tu nous sers du mesdames... ça sent l’usure ! tance Nina.

— Quelle peste ! enchaîne-t-il goguenard avant de repartir vers le bar.

Steph est beau. Plastiquement. Il est grand. Il est mince. Ses cheveux châtain implantés très haut découvrent un front droit et large. Il a des yeux vairons superbes. Un regard qui intrigue et qui fascine. Bleu ou vert selon qu’on s’adresse à l’un ou l’autre de ses yeux. Il a un corps à avoir fait de la natation. Les épaules sportives. Le buste taillé en v. Comme Johnny Weissmuller. Idéal masculin de l’enfance de Nina et Mily. Cet

homme dont seul le sexe était couvert⁶ a longuement contribué au modèle à rechercher. De grandes jambes bien droites. Un corps parfait. Steph est parfait. Son sourire est mortel. Tendance poison. Du genre qui vous contamine. Et dont vous ne vous remettez pas. Vraiment. Aucune des clientes du Coin du Z ne s'en remet. Cet homme est esthétiquement idéal. Steph est idéal.

Steph est l'idéal masculin de Nina.

— Tu vois Mily Steph fait partie de mes fantasmes. Je rêve de convertir un type défait des femmes. Je rêve de le ramener à ma raison. Je suis sûre que ça existe. Tellement de types aujourd'hui essaient tout. Sexuellement parlant en tout cas. Je suis sûre que sommeille quelque part un homo pour moi toute seule. Qui serait bi de fait.

— Tu as rejoint *l'Impossible Mission Force*⁷ Nina ? Parce que dans le genre je me mets la barre assez haut pour ne jamais y arriver tu te poses là quand même ! S'il a choisi il a choisi. À ta santé ma belle.

*Les hommes mépriseraient-ils les animaux
qui les servent trop bien et à trop peu de frais ?
Histoire naturelle générale et particulière*

⁶ *Tarzan*, douze films tournés avec Johnny Weissmuller, à partir de 1932.

⁷ Bruce Geller, téléfilm *Mission impossible*, 171 épisodes tournés entre 1966 et 1973. Puis série *Mission impossible 20 ans après* et deux films.

V

*J'ai tout d'un coup eu une peur immense du temps que j'avais déjà passé à avoir peur et émiété à avoir peur. À ne rien faire. À rester assise. À croire et à vouloir croire, parce que ça arrangeait ma peur, que les choses sont immuables.*⁸

Mily lève son deuxième gin tonic qu'elle frotte contre le whisky limé de Nina. Vieille habitude prise lorsqu'elles avaient commencé à boire. À l'époque où elles ne voulaient surtout pas ressembler aux autres. Au moment où il leur fallait à tout prix se démarquer.

Boire n'était pas la plus originale des trouvailles. Mais frotter leur verre comme elles le faisaient ça c'était leur truc. Rien qu'à elles. Elles n'ont jamais cessé de répéter le geste.

— *Mission impossible* ? Non. J'ai arrêté le cinéma. Ils ne voulaient plus de moi parce que je refusais de me faire lifter à trente ans. Et de me faire regonfler les seins à l'hélium. Les lèvres au silicone. Le derrière à je ne sais quoi.

⁸ Lola Lafon, livre *Une fièvre impossible à négocier*, 2003, Flammarion.

— Oh la vache. T'es dure Nina. Tu crois que toutes les actrices se font ravalier la face avant la quarantaine ?

— Je ne sais pas. Mais qu'est-ce que tu ferais toi si tu savais qu'entre trente-cinq et cinquante ans *grosso modo* aucun réalisateur n'écrirait de rôle pour toi ? Que plus un des mecs de l'industrie du cinéma ne lâcherait de fric pour te faire travailler. Et tout ça pourquoi ? Parce que ces affreux mâles ont décrété qu'une vieille au cinéma ça ne le faisait pas. Poursuivant l'idéal féminin qui les fait bander. Qui nous colle aux chaussures. Et qui nous prive de toute liberté.

— Il me semble que le cinéma évolue de ce point de vue. Il y a de plus en plus de réalisatrices. Qui ont une vision différente pour bon nombre. Des images magnifiques. Des scénarios intelligents. Des corps filmés autrement. Du sexe ailleurs que debout le dos au mur pour la femme et l'homme pantalon baissé devant elle. Des femmes qui ne font pas de la série B ultra-violente et tellement branchée.

— C'est vrai que ça fait du bien le renouveau. L'air frais.

— Et puis si je n'avais plus de rôle Nina je me les écrirais ! Et peut-être que je les tournerais moi-même. Il faut quand même aimer souffrir non pour se rendre coupable de n'exister que sous le regard des autres ? De vieillir. De prendre du derrière et du ventre quand on fait un gosse. D'avoir besoin de temps et parfois de beaucoup pour retrouver un corps de sirène quand

on a été baleine quelques mois. Ou alors je changerais carrément de métier.

— Tu crois Mily qu'on peut sérieusement quitter le monde artistique comme ça pour aller travailler en entreprise ?

— Non. Les acteurs ne sont pas suicidaires. Enfin pas tous. Ils ne sont pas aussi cinglés que nous qui nous usons à travailler pour des négriers. Parce que nous n'avons rien trouvé de mieux à faire. Parce que rien ni personne ne présente le système actuel comme contournable. Et qu'au simple fait d'y penser je perds toute mon énergie créatrice.

— T'as raison. Le monde de l'entreprise je n'en peux plus moi. Et puis avaler des cachets parce qu'on ne se supporte plus à faire ce que l'on fait c'est absolument délirant.

— Et c'est ce que fait près de la moitié des Français non ? Si on en reste chez nous et qu'on ne se penche pas sur le nombre grandissant de suicides à travers le monde. Si on ne pense pas aux Japonais tellement conditionnés à la réussite au péril de leur vie.

— Arrête ! À se corrompre chaque jour davantage. Il n'y a que sous cachets que c'est supportable. Complètement défoncé d'une manière ou d'une autre. À se faire humilier par son supérieur. Qui est souvent un imbécile. Voire un pistonné.

— Et ça agace les pistonnés incompetents n'est-ce pas Nina ?
Tu te rappelles *Le Principe de Peter*⁹ ? Quel bouquin !

— Je l'ai offert à tous mes supérieurs. Pour les mettre dans l'ambiance. Pour leur dire que je savais qui il étaient. Pour qu'ils comprennent qu'ils n'avaient pas besoin de se la péter avec moi. Que je n'étais pas dupe d'eux.

— Et alors ?

— Ils ne l'ont pas lu. Leur attitude à mon égard n'a pas changé d'un pouce. Sinon je l'aurais vite remarqué.

— Quel drôle de monde ! J'ai l'impression d'être repartie en arrière. D'être au début du siècle dernier. Ou en tout cas qu'on veut absolument m'y ramener.

— Tu veux dire avant le Front populaire ?

— Oui. Et même encore avant à la réflexion. Au début de l'ère industrielle. Au moment où on a imposé un choix de société. On a décrété que c'était l'avenir. Le progrès. La grande ère industrielle.

Nina ouvre son agenda resté sur la table quelques pages après celle où elle a noté le mot tromper.

— Écoute Mily : La mécanique a délivré la capital des exigences du travail, disait un manufacturier ; partout où nous employons un homme, ce n'est que provisoirement, en

⁹ R. Hull, J. L. Peter, livre *Le Principe de Peter*, 1971, Le Livre de Poche.

attendant qu'on invente pour nous le moyen de remplir sa
besogne sans lui ¹⁰. Intéressant non ?

— Oui ça me plaît beaucoup. D'où tiens-tu ça ?

— D'un vieux recueil de journaux de l'année 1856.

— Là évidemment le formatage était bien commencé. Il a
démarré peu de temps avant la fameuse révolution. Celle qui
fait de nous des héros internationaux.

— Non pas nous Mily. Nos ancêtres. D'ailleurs les
communicants nous le répètent assez en ce moment. Ce sont
eux nos ancêtres qui avaient les idées. Depuis rien que du vide.
Nous ne valons plus rien. Notre lumière s'est éteinte.

— Oui mais ça c'est pour nous convaincre de la fermer. De
ne pas faire de bruit. De nous laisser emmener sans rien dire.
Sans moufter. On nous répète que nous ne devons pas nous
répandre de façon nauséabonde. Pas de révolte. Plus de
révolution.

— Si ! En 1976 on nous a rappelé que nous n'avions pas de
pétrole mais que nous avons des idées ¹¹. Tu te rappelles. La
propagande télévisuelle en œuvre alors. Remarque ça nous
changeait de Luis Mariano qui chantait en boucle. Quand ça
n'était pas Mireille. Sa voix suraiguë et son petit conservatoire.
La Star Ac avant l'heure. L'idée révolutionnaire de cette époque

¹⁰ Joubert, dans sa critique du *Cours d'économie politique* de Monsieur Michel-Chevalier, 11^e édition, volume 1, *L'illustration, journal universel*, 5 janvier 1856.

¹¹ Crise pétrolière exigeant des économies d'énergie.

était de passer en heure d'été. Et piquée aux années 20 cette idée où elle avait été mise en place en France copiant alors l'Australie.

— Révolution. Révolution. Voyons je réfléchis. Tu veux parler de cette belle période du XVIII^e où le peuple a laissé la place au pouvoir de la bourgeoisie. Jusque-là bien encombrée d'un monarque qui ne lui prêtait pas assez l'oreille. Puis où à la période post-révolutionnaire on a interdit aux femmes de se regrouper craignant qu'elles ne fassent de la politique ¹².

— Oui. La même époque qui se débarrassait d'un monarque, abolissait le servage mais le remettait en vigueur aussitôt. Pour le bénéfice de la classe dirigeante.

— Encore ! Déjà !

Mily se met à taper dans ses mains. Elle applaudit.

— Cette même période où démontant la royauté qui ne lui permettait pas le pouvoir d'industrialiser à loisir elle a instauré les mêmes règles de la succession salique : les chefs d'entreprise cédant leur pouvoir à leur fils comme dans bon nombre des entreprises aujourd'hui encore. En particulier celles qui font leur fortune sur les deniers publics : armes travaux publics pharmacie livres scolaires et j'en passe. Ce sont eux les fonctionnaires du reste. Bien déguisés mais bien là pourtant.

¹² 1795 : l'activité politique est interdite aux femmes.

— Et eux auront une place au chaud sur les subsides étatiques tandis que ceux qui travaillent pour la fonction publique sont dézingués à vue.

— Regarde : Aujourd'hui l'État ne veut plus subventionner que l'entreprise — à quand la séparation de l'État et de l'entreprise ? À grands renforts d'exonérations de charges sur les salaires. Ces mêmes charges qui financent la couverture santé. La couverture chômage. La couverture familiale et bien d'autres. On n'a plus qu'à dire ensuite que chaque citoyen fait n'importe quoi avec l'argent de l'État qui faut-il le rappeler n'est autre que le tien. Le mien. Le nôtre. Issu des taxes et des impôts. Ainsi le citoyen peut-il commencer à réparer ses soi-disant boulettes. Mais qui a fait les bêtises. Toi ? Moi ?

— Ben non. Les dirigeants dont on répare sans cesse les escroqueries faites au pays.

— Les mêmes qui continuent de nous faire croire que la démocratie tient compte de nos idées. De nos propositions.

— Les mêmes qui ont tué dans l'œuf tout projet de mise en commun énoncé au lendemain de la fameuse révolution. Ceux qui prennent le pouvoir sur les citoyens au lieu de prendre le pouvoir de faire avancer les choses.

— Le pouvoir sur ou le pouvoir de. Tout est vraiment question de mots.

— À la révolution on a vite jeté un voile bien épais sur des projets qui voulaient ne rendre commercialisable que le superflu. Sans doute trop humaniste. Alors on a opté pour le modèle bourgeois comme étant celui à suivre. Le seul. Le meilleur. On a alors tenté de prouver aux paysans qu'ils pouvaient eux aussi s'habiller en bourgeois. Vivre comme des bourgeois. Pour faire passer la pilule. Les rendre dociles et toujours plus corvéables. Les transformer en prolétaires qui dans l'Antiquité ne payaient pas d'impôt et dont la seule utilité se résumait à procréer pour la république.

— Drôle d'époque en effet quand la ménagère de moins de cinquante ans a découvert les joies de l'usine. Le travail à la chaîne. Dès lors payée moitié moins que les hommes alors qu'elle travaillait plus en finesse. Les conditions de la totale exploitation.

— Le servage était aboli mais il fallait encore quelques esclaves. Pour asseoir la suprématie masculine. Parce qu'un bourgeois a du personnel domestique il fallait que le paysan devenu ouvrier pose lui aussi son pouvoir sur un être servile.

— L'ouvrière trimait mais compensait en achetant des couverts de maître pour orner sa table du dimanche.

— Et se mettre dans la peau de l'épouse boniche. Domestiquée. Et vas-y consomme ! Et consume-toi !

— Oui. Je vois. Vous êtes mal en point chère amie. Tant de réalisme vous nuit. Vous mettez des rides. Le choix de l'esclavage moderne et de l'aliénation. Le choix fait sans concertation. Et la mascarade qui continue. Tout ça ne vous va pas. J'ai quelques anxiolytiques qui vont vous aider. Ça va aller mieux. Sinon un peu de cocaïne ou d'héroïne. Ça arrache pas mal les soucis aussi. Les ravages ne sont pas pires intérieurement et intellectuellement.

— Mais c'est ce qui nous bouffe Nina. Nous sommes complices de ce monde infernal dans lequel nous vivons. Comme c'est insupportable nous nous abrutissons. Pour ne pas en découdre. Pour ne pas tenter de changer les choses. Sommes-nous déjà résignés ?

— Non. Sous camisole chimique ! L'art de la politique est de faire en sorte que les gens se désintéressent de ce qui les concernent ¹³. Nous ne sommes pas résignés. Du moins pas tous. Il faut changer ce qui est changeable pour soi. Encore faut-il en avoir envie. Besoin.

— Mais il ne faut pas se fier aux apparences n'est-ce pas ? Que reste-t-il de nos révoltes ? Du vent. Des fiches de paie. De l'instabilité professionnelle. De l'instabilité affective. De l'instabilité caractérielle. Et des antidépresseurs. Qui nous

¹³ Daniel Mermet, émission radio *Là-Bas si j'y suis*, France Inter.

rendent toxicomanes. Nous annihilent. Continuent de nous désespérer.

— Au moins pendant ce temps les laboratoires pharmaceutiques engraisent. Aux frais du contribuable. Encore un secteur d'activité subventionné par l'État à travers la caisse d'assurance maladie. Grâce aux molécules chimiques c'est la paix sociale. À nous éviter de souffrir on nous évite de trouver des solutions. De travailler à notre progrès. Le vrai. Pas celui que la presse des armes nous vend.

— Évidemment. Si notre souffrance de ce monde était insupportable il est clair que nous trouverions des solutions. Ne passant pas nécessairement par le suicide. Au lieu de ça nous prenons des antidépresseurs. Nous fumons des joints. Nous buvons de l'alcool. Nous construisons notre toxicomanie pour nous cacher de notre couardise. Ou pour nous éviter de devenir criminels.

— Nous sommes partiellement responsables Mily. Parce qu'avant de comprendre tout ce système il faut sacrément l'étudier. Il faut s'armer de courage et de vaillance. C'est un terme type gouvernance mais pas un néologisme. Quand un médecin te prescrit un traitement pour t'aider à gérer ce qui est ingérable il te faut un moment avant de te poser la question de la nécessité de ce palliatif. Si toutefois tu te la poses un jour.

— Avant de faire de la résistance à l'abrutissement collectif ?

— Exactement. Mais jusque-là tout va bien. On te dope. Ça ne te coûte pas grand-chose. Tu ne vas pas mieux mais tu vas moins mal. Alors pour quoi s'acharner à trouver la source du malaise ? Pourquoi aller à contresens du collectif ? Pourquoi ne pas céder à la facilité du tout marchand et entrer dans la ronde en courbant bien l'échine pour se mouler correctement ?

— Pourquoi ? Parce que ce n'est pas humain. Tout simplement.

— Et nous y sommes Mily. Pourquoi faire de l'humain alors que personne n'en veut. Personne ? Toi moi les voisins et tous ceux que nous connaissons en veulent eux. De l'humain. Tout ceux qui en encore des relations humaines veulent continuer d'en avoir. Parce qu'ils savent que c'est ce qui les fait avancer. Ce qui les tient en vie. Ce qui les émeut. Et qu'ils ne sont pas prêts à renoncer à ce qui fait la vie. Mais ailleurs c'est-à-dire dans les sphères de pouvoir c'est le contraire qu'on nous propose. Au boulot. Dans les médias. Au volant. C'est de la bête qu'on nous vend. On retourne aux sources mystiques. La bête humaine qui se terre en chacun de nous et qui ressort forcément un jour ou l'autre.

— Les grands méchants qui nous entourent et qu'on nous sert à chaque flash d'info.

— Oui. L'axe du mal contre celui du bien. Ce type de conneries. Les violeurs d'enfants. Tremblez citoyens ! Tremblez

pour vos enfants ! Apprenez-leur à craindre leur prochain. À avoir peur de tout adulte. Ils n'en seront que plus domesticables plus tard. Payez un salarié pour s'occuper de votre enfant quand vous travaillez pour gagner de quoi le payer. Puis on a les parricides. Tremblez parents indignes ! Craignez vos rejetons qui dans un accès de folie vous poignarderont comme dans le pire des films gore qu'ils n'auront pas réussi à prendre au deuxième degré. Nous avons aussi les étrangleurs et violeurs de jeunes filles. Tremblez les donzelles c'est à votre vertu qu'on en veut ! Par contre les violeurs de garçons ? Pft ! absents des chroniques. Puis nous avons les terroristes. Tremblez tous ceux qui ne se doutent pas que les terroristes servent les dirigeants en place ! Craignez de prendre le train. Le métro. Craignez de perdre la vie que vous ne posséderez pourtant jamais. Ainsi vous continuez de prendre votre auto pour aller travailler. De dépenser l'argent que vous gagnez à acheter de l'essence pour aller travailler et des pièces détachées pour réparer l'usure de votre véhicule. Alors que si vous alliez en train en bus en métro en tramway vous auriez le temps de lire le journal. Pire de lire un livre. Mais : Où va-t-on, en effet, si le peuple se met à s'approprier la littérature ? ¹⁴

¹⁴ Gérard Gengembre, livre *À vos plumes citoyens*, Découvertes Gallimard.

— Et c'est comme la terreur dans les îles ou dans les anciennes colonies. Tremblez colons ! Et repartez quand ça nous chante. Pendant ce temps la presse ne parle que de vous et pas des procès gênants en cours. Ni des réformes que nous nous pressons de vous faire avaler. Plus vite que jamais. Et tremblez les affreux ennemis du capital ! Ceux qui veulent travailler moins alors qu'ils gagneraient plus d'argent à travailler davantage. Tremblez ! Ce sont vos contrats de travail qu'on assassine avant de vous plumer.

— Travaillez encore plus ! Alors que depuis le début de l'ère industrielle le temps de travail diminue. Et bien aujourd'hui c'est terminé. C'est le monde à l'envers. On remonte la pente rude dans le sens du bon vieux travail famille patrie. Tremblez parce que vous allez en baver ! Et pendant que vous tremblez vous ne songez pas à contester.

— Tiens j'ai trouvé sur internet un personnage édifiant. C'est le mougeon. Moitié mouton moitié pigeon. On peut le plumer jusqu'au trognon.

VI

*D'autre part s'ouvrait devant moi un domaine plein de dangers, dans la mesure où il pouvait m'arriver de ne plus savoir ce qui était bien et de devoir me fier à mon propre jugement, ce jugement propre que justement je persistais à réprimer de toutes mes forces.*¹⁵

— Tu sais ce que j'ai enfin compris Nina ? Depuis quelques années je gagne tous les ans un peu moins en salaire. Selon le schéma de l'élévation sociale : plus tu bosses plus tu avances en professionnalisme plus tu montes en indice salarial plus tu gagnes. Et bien pas moi. Et mieux que tout cette année : les quelques sous déclarés en plus — parce que Nick a gagné un peu mieux sa vie — nous ont été pris par les impôts locaux. Cinq cents euros gagnés en plus égalent cinq cents euros pour l'impôt.

— Bien sûr. Les impôts baissent au plan national mais ils augmentent au plan local. Ainsi même les non imposables sur le revenu raquent. Ainsi le plus démuné participe au grand jeu

¹⁵ Fritz Zorn, livre *Mars*, 1974, Folio.

de massacre du portefeuille ! L'impôt n'est plus une répartition des sommes collectées au bénéfice du plus grand nombre. Toi telle que je te connais tu gagnes moins et tu n'as bien sûr pas envie de travailler davantage ?

— Non. Et puis j'ai des doutes tu sais. Je me demande si c'est de monter dans l'échelle sociale qui ouvre le droit à la corruption ou si c'est de corrompre qui ouvre le droit de monter dans l'échelle sociale.

— Ben toi évidemment avec tes états d'âmes tu ne feras jamais carrière !

— Ça m'est égal tu sais. Mon enrichissement personnel ne passe pas par celui de mon porte-monnaie. Mon avenir n'est pas dans le total abrutissement par le travail. C'est dans la vie qu'il me faut le chercher. Voilà la situation : pour le même nombre d'heures travaillées le même nombre de projets je gagne moins. Tout ça parce que les gens qui travaillent en extérieur pour les entreprises sont de plus en plus mal payés. Ils pâtiennent du réflexe qui consiste à diminuer les budgets des travailleurs annexes pour faire des économies. Comme ils sont externalisés on peut tout leur faire avaler. Pas de conflits sociaux à la clé. Ensuite tu n'as plus qu'à vendre à tes salariés le constat qu'à l'extérieur ils coûtent moins cher. Bien évidemment. C'est la loi du marche-ou-crève. Que tu demandes

davantage en faisant valoir tes qualités et on donnera le travail à un autre qui ne demande rien.

— Même s'il est mauvais.

— Hélas souvent oui. Parce que la qualité hormis dans des pseudo-chartes aux normes américaines de l'escroquerie dissimulée ça ne vaut pas grand-chose. Plus que jamais il faut avoir l'air de.

— Ben oui Mily. La qualité est dans l'enrobage. La norme codifiée. Tu apposes un logo sur ton papier en-tête sésame pour convaincre tes clients.

Nina soupire.

— Regarde moi. J'ai une charte qualité avec moi-même. Avec mes couches de maquillage je peux cacher ma misère intérieure. J'ai l'air en forme. J'ai un joli teint. Qui me coûte une fortune. Je trompe l'ennemi. L'ami aussi. Et là ça se complique. Je suis tellement habituée à me planquer derrière mon bouclier de crèmes que je ne me reconnais pas à poil. Et encore ça ça n'enlève pas mes qualités. Mais mon mascara sert ma mascarade.

— Oui mais tu le sais. C'est déjà bien.

— Mieux que rien en effet.

Nina fait une pause avant de reprendre.

— Dans ma boîte les salariés revendiquent sitôt qu'on attaque leurs acquis. Comme dans les autres entreprises où des

syndicats ou un comité peuvent soutenir. Ils veulent garder ce qu'ils ont mais ne veulent même pas imaginer qu'ils ne font que reproduire des systèmes qui les rongent.

— Alors que les travailleurs indépendants se dédouanent de l'entreprise pour être leur propre entreprise. Reproduisant eux aussi — moi aussi — une règle de travail. Ayant pour seul avantage l'illusion de choisir le travail. Le prix d'une liberté chère.

— Comment Mily tu n'as pas réussi à fidéliser tes clients ?

— Ne me parle pas de clients je me fais l'effet d'être une fille qui tapine.

— En voilà là une solution pour arrondir tes fins de mois. Le fait de travailler c'est déjà tapiner. Qu'est-ce que tu vends sinon toi ?

— C'est vrai. Je veux continuer de croire que ce sont mes compétences qui me rapportent de quoi vivre.

— Tu vois tu n'en es pas si sûre déjà. Propose à ceux qui te font travailler un plus. Un extra. Un hors contexte. Un bonus pour gagner un peu plus. Tu verras ensuite si ce sont vraiment tes compétences qui te font avoir du travail.

— Non. Par principe je ne couche pas avec ceux pour lesquels je travaille. Je veux être certaine qu'on apprécie mon boulot pour ce qu'il est. Pas pour ce qu'il y aurait autour.

— Tu as tort. On fidélise parfaitement son client par la carotte.

— Mon sexe n'est pas une valeur marchande. C'est trop facile !

Mily se met en colère. Elle tape sur la table le poing gauche serré.

— On ne va pas sans cesse coucher pour arriver. Quand est-ce que les choses vont changer ? À croire que les femmes elles-mêmes ont arrêté la lutte. Quand est-ce que nous allons arrêter d'accréditer le droit de cuissage comme vecteur d'élévation.

— Je te rassure ce n'est qu'une bite que ça élève ! La promotion canapé ne mène pas bien haut.

— Je sais que nous n'avons pas la même éthique Nina. Mais je ne vais pas me torturer pour être dans une pseudo-norme qui ne me va pas. J'ai vraiment l'impression qu'on est dans une impasse.

Mily soupire en frottant ses joues avec l'intérieur de ses mains. pour détendre sa mâchoire contractée.

— Non. On a juste été assez connes pour croire que nos grands frères les révoltés de la plage sous les pavés avaient suffisamment fait avancer le système. On n'avait pas anticipé qu'une fois récupérés par le pouvoir — en politique en entreprise — ils allaient eux aussi vouloir en croquer. Au point d'en vouloir davantage que leurs prédécesseurs. Sans doute

parce qu'eux aussi ils le méritaient bien. Et que tous les gnomes qui étaient leurs inférieurs n'avaient qu'à se battre au même moment pour accéder aux sommets.

— Mais il y en a marre de la tyrannie guerrière !

— Je sais Milly. Ça bouffe chacun d'entre nous. Mais le langage de l'entreprise c'est le nouveau code de la guerre. Il faut se battre. Voilà ce dont on nous rebat les oreilles.

— Se battre pour gagner des parts de marché. Se battre pour gagner sa croûte. Se battre pour avoir la meilleure place. Se battre pour son entreprise. Mais je ne suis pas une battante moi ! Je ne veux battre personne. C'est juste moi que je veux dépasser. Personne d'autre.

— Mais tu es hors contexte. Pour le moment. Aujourd'hui c'est une nouvelle guerre froide. Psychologique. Merci les avancées des sciences humaines récupérées par l'entreprise moderne.

— Oui tu as raison. Il y a des psy partout en entreprise. Surtout au rayon ressources humaines.

— C'est pour ton bien ma chérie.

— Laisse-moi rire !

— Comment ça tu en doutes ?

VII

*Le désir motive des fantasmes fous. La leçon de Lacan nous enseigne que vivre selon ses désirs ne rend pas heureux. Pour être pleinement humain, il faut vivre selon ses idées, ses idéaux. Pas mesurer sa vie en fonction des désirs réalisés, mais de nos moments d'intégrité, de compassion, de rationalité et même de sacrifice de soi.*¹⁶

Les deux voisins anglais se lèvent pour quitter le Coin du Z. Mily et Nina échangent des regards de vieilles complices. Plutôt un regard de complices de longue date. Leurs yeux brûlent de malice. Pas que l'alcool les ait suffisamment imbibées pour que leur vue commence à dégringoler. Elles n'ont pas l'œil vague et le cerne creux de celui qui est chargé. Dont la paupière supérieure lourde ralentit la souplesse du mouvement oculaire.

Elles ont l'œil curieux. Attentif. Expert.

— Excusez-moi Mesdames. Où restaurant cuisine française près d'ici ? demande celui était assis du côté de Nina.

Nina se lève. Toujours être à la hauteur de son interlocuteur.

Ne jamais laisser quelqu'un prendre l'emprise sur vous par sa

¹⁶ Alan Parker, film *La Vie de David Gale*, 2003.

position physique. Un reste de ses formations de cadre de l'entreprise moderne qui apprend à communiquer selon quelques circuits bien huilés et ceux-là seulement : émetteur message récepteur reformulation et autres bons mots.

Elle se lance en anglais dans des questions précisant le type de cuisine française. La distance estimée par le mot près. Le budget pressenti. Et des tas d'autres détails lui permettant de renseigner du mieux possible les deux hommes. Elle continue en leur vantant l'ambiance du bar après une certaine heure. Celle du quartier lui-même où se joue la vie nocturne de la ville. Ici et nulle part ailleurs.

Mily les regarde. Sans intervenir. Elle parle couramment l'anglais elle aussi. C'était une des choses vitales de leurs questionnements d'adolescentes. Parler anglais comme une anglaise. Parce qu'elle est mise en avant comme la langue internationale alors qu'elle est celle du business la langue anglaise était leur sésame pour des aventures à travers le monde. Qu'elles soient culturelles touristiques amoureuses.

Nina explique le quartier aux voisins de table. Elle s'adresse tantôt à l'un tantôt à l'autre avec une volonté féroce de n'en privilégier aucun. Elle enchaîne des gestes sinuant pour indiquer le parcours et les rues à suivre. Elle est presque de la même taille qu'eux.

Mily regarde les yeux des uns et des autres qui s'animent. Elle aime regarder les étrangers parler. Avec cette façon si particulière d'articuler leurs yeux comme s'ils accompagnaient le coin de leur bouche et l'exercice parfois périlleux qui consistait à parler une langue étrangère. Les yeux qui aidaient les mots à entrer dans l'esprit. En les lisant sur les lèvres.

Elle ne veut pas qu'on la remarque. Elle veut remarquer. Elle regarde simultanément les yeux et les bouches de chacun. C'est sa façon à elle de lire les gens. À travers leur regard. La lumière qui les éclaire. Qui leur donne le feu ou la rage. La gentillesse ou la haine. Les plis aux coins des yeux. Les mouvements de leur bouche. La forme de leurs lèvres. Pincées ou détendues. Souriantes ou fermées. Laisant entrevoir des dents belles et bien alignées. Jaunies. En désordre. Rongées par quelque manie. Quelque médication. Les rictus aux coins de la bouche. L'animation des fossettes. L'utilisation de la langue dans la conversation. Son passage sur les lèvres. Entre les dents.

C'est tout ça qui permet à Mily de comprendre la personne qu'elle regarde.

Elle trouve son amie Nina magnifique. Pas séductrice ni séduisante. Juste belle dans l'effort qu'elle consent. Pour venir en guide. Pas pour plaire.

Mily déteste qu'on soupçonne toujours les femmes de séduction. Lorsqu'elles s'adressent aux hommes en particulier.

Tant de codes et de conventions édictées restaient à changer.
Encore et toujours.

Mily se désole que la libération des femmes se soit bornée à celle de leur derrière. Que la contraception en limite les dégâts évidemment. Mais qu'une femme libérée ne soit pas devenue grand-chose d'autre qu'une salope à baiser.

Les deux Anglais remercient chaleureusement Nina et saluent poliment Mily avant de prendre leur duffle-coat pour sortir.

— Voilà. Je sais tout d'eux. Ils ne savent rien de moi.

— Tu es contente. Affreuse manipulatrice !

— Je ne manipule rien ni personne. Je sais qu'ils sont à l'hôtel Quater en mission pour leur entreprise anglaise dont une filiale est ici. Ils sont là pour la semaine. David Palmer celui qui parle un peu français vit à Brixton. Il aime la France. Peut être plus encore mais je ne le lui ai pas demandé.

— Je sais Nina. Je vous ai écoutés.

— Alors qu'est-ce que tu en penses ? Parle-moi de ta lecture sensible des visages de mes collègues d'outre-Manche ?

— Ils sont dans l'agro ? Ça je n'avais pas entendu.

— Et toc. J'ai bien vu que tu partais dans tes explorations faciales et que tu perdais le fil.

— Je n'en pense que du bien Nina. Ces gars-là me semblent dotés d'une rare sensibilité masculine qui irait jusqu'à les faire

respecter les femmes. Voire les mettre sur un pied d'équité.
Surtout celle de chacun.

— Mariés ?

— Oui ou déguisés. Ce sont les alliances qui me l'ont appris.
Pas leur bouche ni leurs yeux.

— Ça me rassure Mily de parfois croiser des hommes sans
qu'ils me proposent la botte.

— Moi aussi Nina. Je me dis que ça va un peu moins mal
quand c'est ainsi. J'en ai marre de n'être qu'une bombe. Et ça
c'est parce que je reste polie.

— C'est étrange ce monde où tout est à consommer tout de
suite. Tu ne trouves pas ? J'ai parfois peur que ça devienne de
pire en pire.

— À force de courir après sa frustration on en oublie de quoi
on est frustré. À force de tout vouloir d'un claquement de
doigts on en oublie comment être satisfait.

— Comme disent les Stones ou Devo¹⁷ dans leur magistrale
reprise : *I can't get no satisfaction*.

— Et j'essaie. Et j'essaie. Mais je n'y arrive pas. Notre société
nous rend fous. Et ne me parle plus des Rolling Stones Nina. Je
les ai toujours trouvés moins fins que les Beatles qui
cherchaient davantage à faire évoluer la musique. En

¹⁷ The Rolling Stones, chanson (*I can't get no*) *Satisfaction*, album *Out of our heads*, 1965. Devo, (*I can't get no*) *Satisfaction*, album *Are we not Men ? We are Devo*, 1978.

recherches harmoniques. En mélanges de cultures musicales. Ce sont eux les Beatles les premiers qui ont introduit des instruments classiques en pop musique. Souviens-toi *Eleanor Rigby* : *Ah look at all the lonely people* ¹⁸ ! Déjà ils constataient l'isolement et ses dangers. Depuis que j'ai vu les cailloux poser fièrement aux côtés de Carlos Menem je suis allergique.

— Menem ? L'ordure qui a vendu l'Argentine aux multinationales européennes américaines et du reste du monde ?

— Oui. Celui chez qui le FMI ou fonds monétaire international a répété toutes les techniques pour propager la mondialisation à travers la planète. Sans que le peuple ait les moyens de se défendre. J'ai lu un rapport de l'Organisation de coopération et de développement économiques ou OCDE terrifiant dans lequel on développe froidement des techniques testées et approuvées en Amérique et Afrique du Sud pour désengager l'État et réduire les services publics. Démontez l'instruction publique. Réduire les aides diverses mais toujours en direction des plus démunis.

— Je vois de quoi tu parles. J'ai vu *Mémoire d'un saccage* ¹⁹. Les phrases que j'ai retenues de ce documentaire fort informatif : Les privatisations ont été pensées dans l'intérêt des

¹⁸ Ah regardez tous ces gens solitaires (traduction de l'auteur). The Beatles, chanson *Eleanor Rigby*, album *Revolver*, 1966.

¹⁹ Fernando E. Solanas, film *Mémoire d'un saccage*, 2004.

investisseurs. Ce sont eux qui ont financé les campagnes électorales. Ils n'ont pas honoré leur contrat avec l'État. Et puis : La mafie réunit hommes politiques, hommes d'affaires, dirigeants syndicalistes, médias. Ou encore : Ces programmes néoracistes [...] sont des crimes de lèse-humanité en temps de paix. Et pour finir : Le modèle néolibéral s'est terminé en hécatombe. Quelle catastrophe humaine !

— Moi ce que j'ai retenu facilement c'est la chansonnette : On nous appelle les lève-mains, sans mémoire nous légiférons, et l'électeur nous trahissons. Mais aussi : 90 % d'indigents pour 10 % qui possèdent tout et près de 80 % d'enfants sous-alimentés.

— Oui mais souviens-toi de ce que ce médecin a trouvé dans un livre argentin : La dénutrition est une maladie socio-culturelle qui se guérit en mettant tous les gens au travail.

— On en revient aux bons vieux slogans fascistes.

— Nous devons faire attention. L'Argentine a été la répétition mondiale générale de ce qui se profile chez nous.

— Qui est déjà bien entamé tu veux dire ! Privatisations en veux-tu en voilà. Même du nucléaire en retraitement. Quand tu sais comment fonctionne l'entreprise privée et sa perpétuelle recherche de rentabilité il y a du souci à se faire sur la qualité des précautions de transport et d'enfouissement. Une épidémie pour la planète. Je laisse aux agences intérimaires le soin de

fournir de la main-d'œuvre à pas cher pour aller entretenir les cheminées. Du personnel en situation précaire c'est toujours mieux pour éviter les plaintes à la contamination.

— Tout est fait aujourd'hui pour que le conditionnement opère. Les politiques utilisent le langage des publicitaires. Eux honteux de leur matière se sont rebaptisés communicants. Comme les gestionnaires de ressources humaines ils n'ont aucune vision d'avenir. On n'apprend pas ça dans les écoles supérieures. Ils managent l'entreprise nationale — c'est-à-dire ceux qui sont en âge de travailler — avec une vision à un an. Aucun visionnaire ici. Personne qui projette une politique au long cours. Sauf à défaire des acquis. Et à être le DRH ou directeur des ressources humaines du capital.

— C'est ça qui est inquiétant : Voir avec quelle facilité une propagande bien organisée, répétitive, enfonçant le même clou dans des têtes, à quel point ça peut être efficace²⁰.

— Ou Adolph Hitler qui disait s'être inspiré des techniques des relations publiques américaines pour sa propagande : Un mensonge répété dix fois reste un mensonge ; répété dix mille fois il devient une vérité²¹.

— Voilà comment on conditionne une population à devenir un toutou docile face à celui désigné comme le maître à suivre.

²⁰ William Karel, film *Le Monde selon Bush*, 2003.

²¹ Adolf Hitler, livre *Mein Kampf*, 1925, Robert Laffont, 1992.

— Sa seule vision aujourd’hui étant celle de son portefeuille qu’il lui faut faire grossir le plus vite possible. Le mandat est court pour certains. Il faut que ça rapporte. Vite.

— Et qu’importent les actions prévues. Le programme et les promesses qui n’engagent que ceux qui les entendent.

— Ah oui du même n’est-ce pas qui a décrété : J’ai des valeurs communes avec le FN ²². Enfin plutôt de celui qui écrivait ses textes.

— Voilà comment le langage est détourné. L’utilisation au sens figuré prime sur le sens propre. Les mots prennent un autre tour selon que celui qui les prononce est politique ou chef d’entreprise. Encore que dans ces deux cas le sens de détournement soit largement orienté dans la même direction. Homme ou femme.

Mais le double langage constitue, sur le plan psychologique, un remarquable piège. L’adversaire formule ses exigences et sème la peur dans ses discours officiels, et il laisse dire, confidentiellement, qu’il est prêt à faire des concessions. Or les esprits subtils, parmi les hommes politiques et les journalistes, auront tendance à privilégier le confidentiel par rapport à l’officiel, [...] se donnant ainsi l’illusion d’avoir découvert, décrypté quelque chose, et de ne pas s’être laissé prendre aux apparences. ²³

²² Charles Pasqua.

²³ Guy Durandin, article Le double langage dans l’hitlérisme, diploweb.com.

VIII

*L'obsession de l'intégration ne doit pas nous faire adhérer à un univers qui ne nous va pas.*²⁴

Nina avait une prédilection pour la lumière du jour. Sans que cela l'empêche pour autant de profiter des éclairages nocturnes. Depuis toujours elle aimait le vif du jour. La clarté. Celle de l'aurore. Celle du crépuscule. Elle aimait plus que tout regarder le soleil se lever. Le jour poindre. Comme une mise en scène éclairée de la journée à venir. Comme l'introduction à ce qui suivait inévitablement.

De la couleur du ciel elle imaginait les teintes des heures à suivre. Autant de rose dans l'horizon du matin pour une journée douce et chaude. Des traces orange et elle anticipait des surprises. Des crescendo de bleus et de gris pour une journée peut-être sans étonnement. Elle se levait toujours très tôt.

²⁴ Éline Hémond, journaliste et présidente du groupe Femmes, politique et démocratie, Québec.

Ses prévisions étaient fausses. À peu près systématiquement. Mais elle les prolongeait. Elle ne voyait aucun inconvénient à se tromper sur les avances de sa vie. Sa vie qui continuait de la piéger. Elle le savait. Elle y portait attention. Elle avançait sur elle. Sur son propre asservissement.

La couleur crépusculaire l'émerveillait. L'ouest se voilait. Des méandres de coloris se mélangeaient alors. Le rose plongeant dans le bleu foncé. Le mordoré croquant l'orange. Le blanc se confondant avec le bleu ciel. Tandis que le soleil se jouait de cet ensemble. De plus en plus sombre.

Nina avait installé aux fenêtres de son appartement des stores vénitiens. Lorsqu'elle se trouvait chez elle en fin de journée elle passait de longues minutes calmes à regarder les rayons du soleil filtrer à travers les lames à l'horizontale. Les motifs répandus au mur la remplissaient de chaleur. Souvent elle se levait pour les toucher. D'une main nue elle caressait la peinture. Cherchant à sentir sa chaleur entre les tranches d'ombre. Parfois aussi elle restait assise devant ce spectacle infiniment lent des traces ombrées ou ocre de lumière qui imperceptiblement se déplaçaient au mur.

Son moment préféré était celui où l'ombre lumière des stores arrivait sur la reproduction de *Bleu II*²⁵ accrochée au passage. Voir le bleu tacheté de noir et barré de rouge se transformer

²⁵ Joan Miro, peinture *Blue II*, 1961.

selon l'arrivage de soleil l'émouvait plus que tout. Une fois le tableau complètement rayé Nina pouvait se lever de son siège et faire autre chose. Pas avant. C'eût été sacrilège !

Elle avait pris plusieurs jours d'exposition de la repro avant de la fixer définitivement au mur. Lui accordant une place à la lumière de printemps et d'été. Puis une autre à celle suivant le changement d'heure automnal.

Lorsqu'elle trouvait son lieu de vie fade ou plus à son goût Nina s'imaginait habiter au sous-sol d'un immeuble dans un appartement baigné de grisaille. Et d'absence de lumière du jour. De ceux qui ont vue sur les chevilles des passants par les soupiraux donnant sur la rue. Permettant une véritable étude sociologique du chaussant.

Nina préférait immédiatement son local d'où elle pouvait aisément étudier les coiffes et chapeaux de son époque.

Il lui manquait encore ici le partage avec d'autres. Un lieu plein de vie. Plein d'émotions. D'échanges.

IX

- *Affaires, politique, sport, tout est pourri ! [...]*
- *Vous ne croyez guère à la loi ?*
- *Je suis agnostique.*²⁶

— Au XXI^e siècle on ne vante plus la qualité d'un produit mais on communique autour de lui. Pas sur lui. Comme en politique où on déclare un type leader incontournable et qu'il faut s'en contenter. Tu as beau te demander qui il tient par les parties pour en être là ? *Nada !* Tu n'es jamais au courant. On ne dit rien du produit. Ni des conditions dans lesquelles il a été élaboré. Je parle ici des matières premières. De la qualité dudit produit. On parle de son effet sur l'organisme s'il s'agit d'alimentaire. De son bon effet. Pas de la pollution générée par sa fabrication. Du reste je ne sais toujours pas ce que ce produit produit comme effet sur l'organisme de celui qui le produit. Celui qui manufacture. Travaille à son élaboration et à son conditionnement.

²⁶ Gary Fletcher, film *Le Maître du jeu*, 2002.

— Tous conditionnés. Produits y compris. Au moins ceux-ci ne pensent pas Nina.

— Tu crois que les produits manufacturés sont aussi torturés que ceux qui les manipulent ? Au nom de la rentabilité. La rentabilité du produit est liée à son prix d'achat et de revente. Si la matière première a une valeur fixée l'humain non. Jamais.

— L'humain coûte toujours trop cher. Quand je cherche un produit avant d'acheter quoi que ce soit je vérifie le prix. Le lieu de fabrication. J'aimerais en savoir davantage sur les conditions de fabrication. Les conditions de travail. Savoir si les conditions d'exploitation de ce produit me paraissent tolérables. Voire respectueuses. Tu remarqueras bien que si tu peux facilement connaître la valeur boursière d'une entreprise tu as bien du mal à connaître ses valeurs internes.

— Mais parce que tu le vaux bien Mily tu as droit à consommer. Les droits de l'homme ne sont plus rien n'est-ce pas comparés au droit à consommer. C'est ce droit qui nous est imposé. Qu'on nous assène comme un progrès incontournable. Jusque dans les manif où on réclame du pouvoir d'achat. Tu crois que l'intelligence de ceux qui annoncent des telles monstruosité fonctionne ?

— S'ils réfléchissaient au lieu de répéter ce qu'on leur dit de gueuler ils auraient fait fonctionner leur intelligence. Il auraient pu analyser et se rendre compte.

— Comme tout le reste donc ! Consommez ! C'est un ordre ! Nous sommes dans un formatage militaire. Une guerre opportune permettant de resserrer la vis. Celle de la liberté individuelle. De penser comme d'agir.

— Et le conditionnement opère. À grands renforts de publicité où par exemple une silhouette d'enfant se tient sur les épaules d'un adulte dans une manifestation aux couleurs rouge et bleu foncé. Un panneau Vive les pleins pouvoirs d'achat est brandi dans le cortège ²⁷. Manipulant les consommateurs et les manifestants de tout poil. Le message est clair : consommateurs tout ce qu'il vous reste à réclamer à ce jour c'est votre droit à consommer. Nous n'entendrons rien d'autre.

— Alors que c'est du droit au respect qu'il faut revendiquer. Pas du droit à consommer qui n'est qu'une déformation de notre société et une malformation de langage. Ça c'est de la propagande sous contrôle de dealer. Le droit est celui d'être libre de ses choix dans une société toujours plus restrictive. Le droit est celui de choisir quoi faire de son passage sur terre.

— Le droit d'apprendre suffisamment et gratuitement — et ne jamais s'en passer — pour comprendre le borbier dans lequel nous nous enfonçons. Emportant avec nous la crainte de ne jamais en sortir.

²⁷ Publicité par affichage pour les magasins Leclerc, octobre 2004.

— Mais on nous rebat les oreilles de notre individualisme galopant. Diviser pour régner. Je n'ai pourtant jamais autant discuté avec mes voisins qu'en ce moment ! Ce n'est pas que le monde s'individualise c'est qu'il est peuplé d'individus qui oublient leur humanisme. Qui se déshumanisent. Pensant pour certains qu'ils sont proches des dieux. Oubliant qu'il ne sont jamais que des humains simples mortels et qu'ils ne changeront pas cette donnée-là.

— Nous avons le devoir de nous intéresser à ce qui se passe autour de nous Nina. Le devoir de résister contre la propagande publicitaire qui devient fascisante. Écoute. J'ai reçu avant-hier une publicité qui dit : C'est une promotion, qui vous ressemble ²⁸. J'apprends avec étonnement que j'ai moi-même une gueule de promotion. Quelle grande nouvelle ! Puis premier paragraphe du texte : Certes, il y a quelques semaines, le soleil était plus brûlant qu'aujourd'hui. Mais on a l'automne qu'on mérite : résigné ou plein de projet. Alors je m'énerve ! Non seulement j'ai une gueule de promotion mais en plus on tente la manipulation par le langage : le texte passe allègrement du constat météorologique de la phrase une au constat du mérite sous couvert de grisaille automnale. On glisse de l'incapacité de chacun à réguler la météo au calcul du mérite économique que chacun peut soi-disant s'octroyer.

²⁸ Publicité par mailing pour les adhérents Carte rouge Citroën en date du 15 novembre 2004.

— Quelle est la suite de ton courrier ?

— La suite est pathétique : Pour vous, ce peut être un automne exceptionnel, grâce à l'offre spéciale blablabla qui n'a d'autre objectif que d'embellir la grisaille automnale en me poussant à acheter à fort taux d'intérêt. Le courrier me rappelle en post-scriptum que l'offre tombe à pic puisque c'est bientôt Noël. Comme je suis aveugle je ne m'en suis pas encore rendu compte. Vu que le matraquage a commencé il y a plus de trois semaines déjà. Alors : Bientôt Noël, l'offre tombe à pic pour anticiper l'achat des cadeaux avant la cohue ! Voilà une belle phrase impersonnelle qui parle directement à mon portefeuille sans passer par la case c'est moi qui achète ce que je veux quand je le peux.

— Avec une magnifique cohue pour ne pas parler des autres en termes généreux. On n'a pas fini de fabriquer de l'endettement. Aujourd'hui tout est à crédit. Très peu ont les moyens de ne pas compter. Mais imagine que pour certains politiques : Un homme au SMIC, une femme à la maison qui élève les enfants ; (c'est) une famille lambda en somme ²⁹. Tu vois la représentation qu'ils ont du monde qui les entoure... Alors le crédit pallie les prétendues frustrations. De ne pas être comme tout le monde parce que pas les moyens d'acheter. J'ai

²⁹ Jean-Pierre Bastiani.

moi aussi reçu un tas d'offres putassières dans le genre pour le financement de mes achats de Noël.

— Mais dépenser son argent sans s'en rendre compte ne pallie aucun manque. Surtout pas le manque d'aimer. Cela ne fait que conforter le système en place. La bourse et les actionnaires qui remplissent leurs portefeuilles en continuant de faire croire que ce business est accessible à tout le monde.

—Mily. Il faut leur dire à tous ces malins qui pensent nous tenir que nous nous efforçons de garder le lien. Non. Au contraire. Il faut arrêter d'être lisibles comme des cartes bancaires. Arrêter de les prévenir. De leur suggérer du changement. Soyons imprévisibles. Intriguons et embrouillons. Continuons de parler et d'échanger nos points de vue. De tenir à distance la manipulation du grand langage de communication qui rime terriblement avec auto-destruction.

— Nous nous aidons les uns et les autres à réfléchir à ce que nous voulons. Nous nous rappelons à loisir que le toujours moins cher est un piège dont la trappe se referme plus vite qu'il n'y paraît. Nous parlons aux âgés de notre quartier que nous menons dans nos voitures chez le coiffeur. Ils ont encore un peu d'argent à dépenser eux !

— Et à l'instar de ceux qu'on jetait aux oubliettes des châteaux forts nous sommes en passe d'être jetés dans le noir.

Sans aucune issue visible. Avec une lente agonie pour avenir. Permettant de nous juguler au moment opportun.

— Le conditionnement est remarquable. Simpliste. Je ne porte aucun jugement sur son bien ou mal fondé. Une autre fois peut-être. Je lis ce qu'on me donne à lire. À voir tout simplement. Et c'est ainsi : dès le plus jeune âge tu es une cible marketing. Ce qui signifie marchandise. Le mot cible en dit long sur les moyens à mettre en place pour t'atteindre. Te toucher ou t'abattre. L'artillerie lourde est envisageable. Tu n'as aucun pouvoir d'achat ou juste un peu d'argent de poche. Autant commencer à modeler ton caractère. Tu choisis déjà tes céréales au jouet offert dans la boîte. Pas à leur goût ou au tien. Tu choisis au kiosque le magazine qui a le jouet le plus attirant sous la pochette plastique qui l'emballa. Tout étant toujours fabriqué en Chine c'est pas cher.

— C'est pas cher mais c'est quand même hallucinant que quelque chose fabriqué à des milliers de kilomètres coûte moins cher à faire faire et à rapatrier ici avec l'avion ou le bateau et toute l'énergie que ça représente non ?

— Mais cher on ne sait pas ce que c'est. Moins cher encore moins. Tout ça fait encore partie du mirage économique qui ne décline jamais ses quantités. Je continue ma lecture : ainsi dès ton enfance tes parents ont aussi le pouvoir de t'acheter. Pour leur sérénité au foyer. Celle qu'ils ont de plus en plus de mal à

retrouver tant ils sont malmenés. Insidieusement. À leur insu. De leur plein gré. À leur non-dit.

— Et alors Mily. Et après l'enfance et ses jouets empoisonnés ?

— Quand tu grandis tu ne demandes plus. Tu exiges. Tes parents culpabilisent de tant travailler pour se fuir. Pour ne pas te voir grandir si vite. Pour un niveau de vie qui n'a rien à voir avec un niveau de salaire si on veut bien y réfléchir. Pour ton avenir. Ils achètent pour que tu les lâches.

— À ce propos du niveau de vie et du salaire nous sommes exemplaires toi et moi.

— Exemplaires de quoi ?

— Je gagne plus de deux fois ce que tu gagnes Mily. Pour vivre décemment nous avons toi comme moi besoin d'un toit ce que nous avons. Nous avons besoin de manger chaque jour et plusieurs fois par jour ce que nous pouvons encore faire. Nous pouvons nous déplacer en métro bus train voiture au besoin. Que nous faut-il d'autre pour avoir le sentiment de réussir notre vie ?

— De l'amour. Mais ça c'est une des rares choses qu'on ne peut acheter. Alors autant s'en passer hein ?

— Il y a de ça chez certains c'est sûr. Il vaut mieux se défoncer au boulot que tenter l'expérience périlleuse amoureuse. Mais revenons à notre victime marketing dont les

parents tellement occupés à se battre pour leur travail et plus du tout pour s'aimer achètent. Conditionnent. Donnent une place dans la spirale infernale. Accréditant le schéma. Légitimant l'entrée de leur rejeton dans le monde du grand K.

— Qu'est-ce que tu racontes Nina ? Un cas pathologique ?

— Si tu veux. Je mets K pour capital parce que ça me rappelle plus facilement les trois K du clan fasciste. Alors bienvenue dans l'univers des suceurs de moelle. Des pompeurs d'énergie. Des utilisateurs mesquins de compétences nouvelles. De volontés à participer. De collaboration de nouveaux collaborateurs.

— Décidément ce mot nous colle à la peau. Je comprends pourquoi je n'ai jamais aimé être une collaboratrice en entreprise. Je préfère le mot salariée. Au moins je sais ainsi pourquoi je suis là.

— Je continue la progression. Je te relaie. Alors maintenant que l'adolescent est habitué à ce qu'on cède à toutes ses pressions sur le bouton de la culpabilité le conditionnement continue avec des tarifs préférentiels spécial jeune. Moins cher au cinéma en train en avion... L'ensorcellement fonctionne à maxima tandis que tu penses maîtriser tes choix.

— Et passé vingt-cinq ans tout coûte bien plus cher. Tout cela pousse au crime. Comment continuer ? Comment reproduire ce qui vient de se passer et que je pense avoir librement choisi ?

— En te ralliant au grand K mon gars évidemment. En continuant à profiter de la vie ! Et ça dit bien ce que ça veut dire. D'autres diraient qu'ils aimeraient mourir d'avoir vécu sans que cela presse pour autant. Qu'ils aspirent à vieillir un peu plus à chaque instant.

— Ou qu'ils veulent vivre et aimer. Aimer vivre.

— Mais là c'est beaucoup trop intello. Tu comprends bien. Mieux vaut foncer tête baissée dans le ventre du grand aspirateur et se retrouver parmi des millions d'acariens.

— La métamorphose³⁰ ! Nous étions pourtant avertis Nina.

— Bien sûr ! Mais avertir n'est pas divertir. Instruire n'est pas spectaculaire. Et réfléchir n'est pas sans souffrir.

— Alors évidemment il vaut mieux accréditer la machine à broyer. Qui ne sera pas indolore. Pensant comme un croyant conditionné que notre passage en entreprise n'est rien. Rien que souffrance de pénitence comparé au bonheur du paradis fiscal... Euh non ! pardon ! Comparé au bonheur du paradis de la retraite ! Où les tarifs réduits reviennent en force. Mais d'où personne ne revient jamais.

— Et ce château en Espagne est bien un moulin à vent. Un mirage du désert. Une caution de manipulation. Souffrez brebis galeuses. Vous ne valez que ça contrairement à ce que nous

³⁰ Franz Kafka, livre *La Métamorphose*, 1915, Folio classique.

vous vendons. Sinon vous gagneriez bien mieux votre vie et votre permis de consommer aurait alors tout son sens.

— Vos états d'âme n'intéressent pas K. Qu'on se le dise. C'est le nouveau KKK : képi kaiser kapital. Tu crois que c'est l'alcool qui me fait divaguer ?

— Non puisque tes états d'âme te font consommer du K pris en charge par l'État. Mais bientôt tu paieras ta drogue en direct ainsi tu seras mieux ficelée pour continuer de travailler sans réfléchir. Sur le même modèle que l'internet. Un nouveau système est mis à disposition du public.

— Disposition disposition. Moyennant finance oui !

— Oui tu as raison. Bref on démocratise le prix des ordinateurs afin que nombreux soient ceux qui installent le net. J'en profite pour te rappeler à ta paranoïa : le net est un système développé par les militaires américains. Lourd de sens n'est-il pas ?

— Je dirai même plus très très suspect !

— L'argument commercial pour te pousser à consommer de l'ordinateur n'oublie pas de mentionner le téléchargement gratuit de musique. La consultation de millions de pages de données culturelles. Informatives. Et j'en passe.

— Et une fois le produit bien répandu bing. Je reprends de la main droite ce que je t'avais donné de la gauche. Maintenant si

tu veux télécharger à outrance tu vas payer. Parce que tu le vaux bien avais-je oublié de mentionner.

— Oui c'est exactement ça. En fait des business se montent avec des services auparavant gratuits. Génial comme atteinte ! Comme hier les péages autoroutiers avaient pour se faire accepter pris l'argument du financement des retraites. Aujourd'hui où est l'argent collecté alors que les autoroutes se privatisent ?

— Oui c'est un peu du même tenant tout ça. Et tu vas voir qu'avec les lois qui se préparent sur les droits d'auteurs tout ce qui était consultable gratuitement hier sera payant demain.

— Bien sûr. Ça devient dangereux que la masse s'informe ailleurs qu'à la télé. Qu'elle échange des données qui ne lui appartiennent pas puisqu'elles sont à tous en libre accès.

— Et idem pour les développeurs de logiciels gratuits. Gratuit c'est un gros mot aujourd'hui. Si tu donnes des compétences tu deviens suspect.

— Mais non puisque les dirigeants veulent relancer le don de soi du travailleur bénévole.

— Et que cache cet arbre dans la forêt machiavélique du pouvoir ?

— À mon sens : que les citoyens organisent le lien social perdu à moindre frais. Qu'ils paient de leur personne. Oh !

C'est quand même pas la collectivité qui va toujours tout assumer hein ?

— Arrête. Je n'en peux plus de ces discours.

— Est-ce l'État qui sert K ou K qui sert l'État ? Qui de la poule ou de l'œuf ? À ton avis.

— De toute façon tu ne peux pas réfléchir tu es défoncée. À la molécule chimique. Ta conscience est en otage. Tu es en antidépression. C'est pour ton bien. Ainsi tu ne peux te débattre. Tu es trop larguée.

Mily se lève de sa chaise. Rentre son menton dans son cou. Pose chacun de ses poings fermés sur ses côtes. Et reprend avec un regard sévère.

— Ne laissons pas se constituer un contre-pouvoir. Il n'y a pas de concessions possibles au commandement³¹.

— Toujours la bonne vieille stratégie du respect au commandement. De l'obéissance aveugle. C'est sûr qu'il vaut mieux se doper dans ce cas ! Et ça fera comme mettre un pansement adhésif sur une fracture ouverte. Ma drogue est subventionnée pour que K ne souffre pas. Tandis que je vais de mal en pis il se porte à merveille. Échange de bons procédés c'est ça ?

³¹ Francis Bouygues, cité par le *Canard Enchaîné* du 13 octobre 2004.

XI

*Seul le mouvement des corps. Jamais les mots. Les mots c'est les mensonges. Le corps c'est la vérité.*³²

Une des choses qui usaient le plus Nina était de faire les courses au supermarché. À l'hypermarché serait plus approprié. Ce qu'elle y détestait par-dessus tout c'était le bourrage de crâne du mieux consommer. Du mieux vivre. Du toujours mieux quelque chose qui camouflait allègrement le toujours plus cher du passage à l'euro. Qui n'était pas sans lui rappeler la dévaluation du franc des années 60. Comme si tous ceux qui entraient dans la mecque de la consommation se devaient d'être éduqués aux standards de la marque. Surtout pas à leur capacité de noter le prix des articles pour les comparer de semaine en semaine. L'abrutissement collectif au sens pur.

³² Catherine Breillat, film *Sex is comedy*, 2002.

Nina avait arrêté l'hypermarché comme on arrête une drogue. Se rappelant un jour de l'épicerie où elle faisait les courses de la famille. De ses virées à vélo chez le marchand de journaux. Voisin de l'épicière. Un homme aux journaux. Une femme à la nourriture.

Nina imaginait toutes sortes d'aventures entre le marchand de journaux détenteur de l'information nourriture de l'esprit et l'épicière détentrice de l'alimentation nourriture du corps et de l'esprit. Elle estimait le poids du journal dans le panier garni. Elle soupesait la valeur marchande des mots distillés sur le papier. Qu'elle comparait au poids du paquet de pâtes. À celui de la tranche de jambon.

Elle avait tôt compris la puissance qu'on donnait à l'information. À la morgue de son marchand. Elle s'était dit que l'information était quelque chose de très sérieux puisque le marchand de journaux était lui-même très sérieux. Elle avait aussi pointé que c'était une histoire d'hommes. C'étaient en effet beaucoup plus souvent les hommes qui achetaient les journaux. Ce qui l'avait poussée à s'y intéresser.

Elle l'avait remarqué tandis qu'elle restait longuement en attente devant le kiosque à bonbons. Hésitant. Indécise. Se demandant quel parfum serait celui de cette journée. Quelle texture. Listant toutes les qualités de la capsule en pâte d'hostie qui après avoir fondu laissait sur la langue le pétillant de sa

poudre agiter les papilles. Beaucoup d'avantages sur le Malabar qui encombrait largement la bouche avant d'être assoupli par la mastication et qui enfin se laissait gonfler à loisir. Nina aimait par-dessus tout souffler d'énormes bulles de chewing-gum jusqu'à les laisser éclater sur son visage. Décollant lentement la pâte étalée sur les joues. Sur le bout du nez. Parfois même sur les yeux et les cils. Collant aussi quelques mèches de ses cheveux longs qu'elle commençait dès lors à trouver encombrants.

L'épicière avait un regard de myope quand elle ôtait ses grosses lunettes. Plutôt ses lunettes lui faisaient de gros yeux tant les verres étaient épais. Ils semblaient tout petits sans les carreaux. Pour Nina elle était une figure. Un personnage de théâtre. De roman. De cinéma. Un personnage de fiction authentique.

L'endroit était minuscule qui lui tenait lieu de boutique. Peut-être quarante mètres carrés. À l'échelle d'une gamine. Ça doit bien réduire de moitié pour approcher la dimension du monde adulte. Curieux comme les choses rétrécissent quand on devient adulte.

Nina se souvenait volontiers de la gentillesse de ces commerçants du quartier. De leur attention. De leur disponibilité.

Plus que tout c'était le capharnaüm de la boutique d'alimentation qui captait sa mémoire. L'épicière était un poème à elle seule. Son magasin un décor d'une incroyable créativité.

Lorsqu'elle se chargeait des courses à tour de rôle avec son frère Nina portait la liste rédigée par sa mère. Parfois pressée d'aller découvrir un nouveau magazine chez le marchand de journaux ou de prendre le temps d'hésiter devant l'étal de sucreries elle déposait la commande et venait prendre les courses préparées plus tard. D'autres fois elle patientait et tendait le papier à la marchande son tour venu.

L'échoppe semblait ne jamais désempir. Des mamies du quartier des personnes de passage. Des papis des gamins. Des adultes en tout genre. Chacun avait quelque chose à dire. Une histoire du quartier ou d'ailleurs à raconter. Un commentaire à apporter à l'actualité. Un éclairage. Une précision. Un compliment ou son contraire à formuler à l'épicière sur une nouveauté essayée.

Elle aimait par-dessus tout le naturel de ceux qui le fréquentaient. Qui étaient bien moins coincés que les grises mines passant chez le marchand d'à côté. Nina s'était vite rendu compte de la couche de sérieux fabriqué dont s'entouraient bon nombre d'hommes dans leurs costumes de travail. Aussi empesés et pointus que leurs cravates. C'est sûr

qu'à acheter du papier hygiénique devant un parterre de clients ça vous laissait humble plus longtemps.

La liste saisie par l'épicière donnait le *la*. Comme sur un roulement de tambour la fête démarrait. Elle savait toujours où se trouvaient les choses à rapporter. Elle s'agitait à droite à gauche. Elle faisait glisser son tabouret à marches sous la bonne étagère et grimpait dessus. Elle s'étirait parfois pour attraper une boîte de conserve. Elle descendait. Elle posait le bien collecté sur le comptoir de la vitrine réfrigérée. Puis elle traînait encore son tabouret sur le sol. Un peu trop près. Elle l'ajustait.

Nina la regardait avec la même fascination qu'elle avait eue ensuite pour les mouvements des machines à écrire. Mécaniques puis électroniques. La boule agitée en tout sens pour inscrire les lettres qui devenaient des mots à mesure puis des phrases ponctuées. La même attention qu'elle avait portée aux premiers ordinateurs. Les vieux TO7 et leurs lignes de programmation. Simplistes. Un jeu d'enfant.

L'épicière de son enfance descendait des boîtes. Elle attrapait des ingrédients. Sous ses yeux ils se transformaient en repas abracadabrantésques. Haricots verts aux pâtes suivis d'une plaquette de beurre à la sauce javel. Tranches de jambon de Paris aux biscuits chocolatés avec des oranges et du pâté de foie au persil frais. Sandwich de pain frais à l'éponge naturelle avec quelques rondelles de carottes nouvelles. Elle se régala.

Sans doute Nina avait-elle gardé de ces commissions son goût immodéré pour les expériences culinaires en tout genre qui ne manquait pas de surprendre ses convives.

De ses multiples parcours en hypermarché elle ne conservait qu'une immense lassitude. Des kilomètres parcourus à travers les allées infiniment longues une fatigue supplémentaire. Un dégoût pour la cuisine. La capacité de céder au tout surgelé qui vous simplifiait soi-disant tellement la vie. De ses multiples conservateurs et additifs variés. De ses émulsifiants dont on ne mesurait pas les effets.

Pour tuer le temps des courses elle imaginait les consommatrices en ballerines. Les consommateurs en rats d'opéra. Et leurs ballets en pointes au rythme du caddie poussé. De plus en plus lourd à manœuvrer. Accrochant leurs jambes aux barres des consoles. Au rayon frais. Entre pots de crème fraîche et deux mille cinq cent soixante dix-huit variétés de yaourts ou desserts en pots.

Et le ballet de s'emballer au milieu de ce grand déballage de produits étalés auxquels il était attaché à défaut de s'en détacher.

XII

*Il y a un choix de vocabulaire plutôt formaté pour que ce soit percutant à l'antenne.*³³

— Mily avant de continuer cette conversation qui chauffe comme j'aime je voudrais qu'on fasse une pause dictionnaire. Sinon on va encore oublier. Tu nous connais. Nous n'avons pas de tête !

Comme à chacune des blagues sexistes prononcées entre elles Mily et Nina se mettent à ricaner à l'ancienne. La bouche en cul de poule. La main gauche raidie devant la bouche afin qu'on ne voie pas leurs dents qui sont déjà leur intérieur. Les yeux plissés de façon outrancière.

Chacune prend alors son sac à main et extirpe un morceau de papier griffonné pour Nina et un petit cahier pour Mily.

Nina lit ce qui est écrit sur son papier.

— Je commence si ça te va Mily ?

³³Brigitte Patient, émission radio Le vocabulaire journalistique, *Au fil d'Inter*, France Inter, 17 octobre 2004.

— Ça me va bien sûr. Après toi Nina.

— Domination ou dominer.

— Attends je ne suis pas prête pour noter.

Nina fait mine de s'énerver. Elle secoue ses cheveux d'un mouvement sec de la tête. Elle laisse glisser l'air de sa bouche en serrant ses lèvres. Mily la regarde avec un immense sourire. Elle se prépare à la joute verbale qui leur sert régulièrement de défouloir.

— Allez ! Vas-y ! Crache ton venin !

Nina accentue encore sa colère feinte.

— Laisse tomber je le ferai. Je prendrai les notes. Mais ce que tu es lente ma pauvre fille ! Les gens comme toi n'ont rien à faire ici. Ce sont des manque-à-gagner permanents !

— Oui je sais Nina. Je sais. Qu'est-ce que tu veux. J'ai bien intenté un procès à mes parents pour négligences. Mais je n'ai pas encore gagné. J'aurai tellement voulu être parfaite. Pardon mille fois pardon.

Mily serre ses mains pour implorer.

— Mais rends-toi bien compte mon petit que tu n'es pas à la marche une de notre système.

Nina tord sa bouche en parlant. Elle articule à outrance ses mâchoires. Qu'elle resserre et étirant les ligaments du dessous.

Version Marie-Christine Barrault dans *Stardust Memories*³⁴.

³⁴ Woody Allen, film *Stardust Memories*, 1980.

— Tu n’as pas encore un pied sur le premier degré que tu es déjà hors-circuit. Il faut te ressaisir mon petit. Il faut vraiment te prendre en main. Sinon je crains d’être contrainte de me passer de toi. Tu l’auras bien cherché n’est-ce pas ?

Nina prend un regard noir qu’elle plante dans celui de Mily.

— Mais tu sais je ne suis pas pressée de mourir. Alors je prends tout mon temps. Vas-y terroriste de l’urgence !

— Oui mon petit. Mais sans urgence pas de pression. Sans pression pas de terreur. Sans terreur pas de manipulation. Sans manipulation je n’ai pas de boulot. Alors tu vois bien !

— Trop bien trop clair ma chère. Allez on bosse sur le dico !

— Je reprends donc Mily dans la joie et l’allégresse procurée par les folles grimaces que je viens de faire pour t’impressionner. Qui du reste musclent mon abondante poitrine. Et qui de fait tiennent à distance la fatale opération chirurgicale qui consisterait à remonter tout ça pour que ça ait de l’allure sur la plage n’est-ce pas ? Mon petit. Bien ! Numéro un de ma liste aujourd’hui...

Mily roule ses doigts sur la table à la manière du tambour qui laisse filer le suspense. S’adressant à la salle elle met ses mains en porte-voix devant sa bouche.

— Mesdames et messieurs en numéro un aujourd’hui : la grande l’incomparable Nina à la poitrine avachie dans son grand rodéo *Le dico révisé ou la vie !*

— Domination ou dominer Mily.

— Tu attaques fort. Tu es en grande forme.

— Oui et je le prouve. À partir de maintenant dominer le marché ne peut s'entendre que du point de vue visuel. Tu es au-dessus de la place du marché. Point barre. On remplace pour les autres acceptions par penchant à se sentir plus haut pour domination et penser qu'on est mieux que pour dominer. Et puis d'autres encore mais je n'ai pas tout remué dans ma tête. Le côté puissance souveraine de la domination peut se garder avec les mots puissance souveraine qui laissent moins de doute que domination. Il faudrait d'ailleurs revoir beaucoup de mots en tion comme exécution. Tradition. Abnégation. Révolution. Intimidation. Consternation. Résolution. Mais aussi évolution. Constitution. Pour un prochain travail pratique sur le dictionnaire.

— Donc tu vires domination du dictionnaire sauf pour la position physique ?

— Quelque chose comme ça. Mais attends !

Nina regarde les notes écrites sur le morceau de papier qu'elle a révisé. Elle relit. Elle hésite.

— Je ne sais plus trop quoi en penser de celui-là. Il faut que j'y revienne.

Mily se tourne vers la salle.

— Ne vous précipitez pas Mesdames et Messieurs. La grande Nina est bien moins en forme que je l'avais annoncé. Il lui faut quelques bons tours de chauffe. Qu'on se le dise !

Nina gratte ses cheveux. À l'endroit précis où sa tête semble aplatie. Derrière. Comme un verre soufflé qu'on aurait coupé le laissant légèrement incurvé vers l'intérieur. Elle regarde ses notes avec une moue insatisfaite.

— Laisse tomber domination je vais y retravailler. Je laisse ce mot en sursis de la liste. Mais pas pour longtemps je le jure.

— Ok pour domination à amputer d'une manière ou d'une autre. D'une manière je vois bien mais passons. Ce n'est pas le moment de s'étendre sur ce qui dépasse !

— Allez Mily en forme toi aussi !

— Le premier de ma liste est islamiste : je le remplace par islamique intégriste pour que les mots soient plus évocateurs. Dans notre langue nous avons les islamiques et les islamistes. Qui fait la différence des sens lorsqu'on balance ces mots dans une conversation ou à les écouter aux informations ? Dans le doute je relie l'islamique et le catholique pour les rendre intégristes les uns comme les autres quand ils sont doctrinaux. On dit bien un catholique intégriste et pas un catholiste.

— Bien je prends pour notre dictionnaire Mily. Tu me donneras tes notes. Merci. Qu'est-ce que tu fais avec le mot musulman ?

— Rien pour l'instant mais j'y travaille.

— Alors moi j'ai contraception.

— Tu es sous contraception Nina ? Je le savais merci.

— Non ! Enfin oui je suis contraceptionnée. Je n'aime pas le mot sous. C'est sous l'emprise de. Sous l'empire même. Beurk ! C'est pour ça que je n'aime pas le missionnaire non plus. J'ai contraception pour le dictionnaire.

— À ôter du dictionnaire ? Je te savais progressiste mais là tu vires réac. Explique-toi !

— Contraception que je remplace par anticonceptionnel pour le préservatif le diaphragme et autres barrières. Pour tout ce qui est chimique j'hésite entre asservissement du corps et de l'esprit et piège à con.

— Je vois pour le con mais pas pour le piège.

— Le nombre de cancers du sein est effarant. Il augmente de façon vertigineuse. Qui le relie à la contraception chimique ? Pourquoi ?

— Mais Nina les dernières études montrent que la contraception orale n'augmente pas le facteur risque³⁵.

— Les études sont très contradictoires. Et puis il y a un nombre considérable de morts chaque année de cancer et qu'est-ce qu'on fait ? Une énorme campagne de répression sur la route. C'est logique non ?

³⁵ Collectif, étude Oral Contraceptives and the Breast Cancer, *The New England Journal of Medicine*, 27 juin 2002.

— Oui je vois. Toujours suspects ceux qui engraisent sur le dos des autres. Tu crois que la pilule a des effets sur l'organisme ?

— Évidemment. Et je n'arrive pas à me convaincre qu'elle n'est pour rien dans la terrible augmentation des vingt dernières années.

— Je vais chercher davantage de données. Tu m'intrigues.

— Moi aussi je m'intrigue. Je continue sur la contraception dont je n'ai pas fini de faire le tour. Il y a aussi la machine. La fabuleuse machine pourvoyeuse de progrès pour l'humanité tout entière blablabla. La dernière-née de ces fantastiques machines à progrès est un stérilet ultra performant aux hormones supposé aider ton corps à réguler. À réduire la durée des règles et sans doute à libérer ta libido par magie. En théorie. Sauf qu'il est un désastre pour bon nombre de celles qui le font poser. Il est deux fois plus cher que les anciens sans hormones intégrées. Très peu remboursé moins d'un tiers de son prix je crois. Parce que tu n'es pas sans savoir que bon nombre des contraceptifs sont très peu ou pas du tout pris en charge par la sécurité sociale n'est-ce pas ? C'est sans doute ça le progrès et la liberté des femmes à disposer de leur corps. À la condition qu'elles en aient les moyens économiques. Une fois de plus.

— Oui. Et qui se bat encore pour cela ? Il faut veiller à ce que les planning familiaux ne ferment pas. La contraception est à

peu près entrée dans les mœurs mais je crains toujours pour les moyens mis à disposition.

— À peu près tu es bien généreuse ! Chez nous peut-être. Mais en Afrique où le sida ravage le pape n'a surtout pas voulu choquer ses fidèles. Comme un politique tiens ! Ne jamais aller dans un sens qui pourrait faire avancer l'humanité s'il est assujetti au troupeau diminuant.

— Oui Nina. Hélas oui tu as raison. Mais ma générosité est malade. Voire congénitale. Tiens un argument choc à ajouter à mon procès contre mes parents. Je suis lente et généreuse. Que des tares ! Ainsi à partir de cette acceptation partielle de la contraception il ne faut pas s'attendre à ce qu'on nous facilite la vie.

— Ben non. Comme d'hab. Vous êtes nées filles c'est pour en baver ! Et bien ce stérilet dont je te cause existe en un seul et même modèle pour la planète entière. Mesdames vous êtes toutes les mêmes ! On ne nous le dira jamais assez n'est-ce pas ! Bref. Il détraque à grande vitesse. Des femmes s'en séparent rapidement. Leur corps met un temps fou à récupérer. À qui profite l'opération ? Pas à celles qui ont tenté une contraception dite moderne. Sans effet secondaire. Sans effet psychologique. Une contraception leur permettant une libido non assujettie à la perpétuelle angoisse du préservatif fissuré. Non soumise à l'instabilité liée à la chimie des hormones. Une contraception

non contraignante qui laisse la possibilité de profiter pleinement de son corps.

— Comme dit le mari d'une copine : si c'était les hommes qui courraient le risque d'être enceinte il y a bien longtemps qu'ils auraient trouvé des solutions très pratiques. Là encore problème de bonne femme. Aucune urgence à résoudre.

— Au XXI^e siècle les femmes continuent d'être mises à l'écart d'elles-mêmes. Leur asservissement passe encore par leur propre corps. Encore et toujours.

— Tu crois qu'on en sortira ?

— Je suis sceptique. Quand tu vois où en est le droit à l'avortement en Europe. Il y a vraiment de quoi se méfier de notre époque. Nous devons rester vigilantes : La première chose à laquelle on s'attaque c'est le droit des femmes³⁶.

— On sème le trouble auprès d'elles et pendant ce temps on passe en douce quelques monstruosité. Comme d'habitude quand le politique ou le religieux s'agite il ne faut pas regarder dans le même sens que lui mais bien se demander à quoi rime tout son vacarme !

— Absolument. À toi Mily. Que te reste-t-il ?

— J'ai ensemble.

— Ensemble version tailleur ?

³⁶Gisèle Halimi, émission radio *Deux mille ans d'histoire*, France Inter, 15 octobre 2004.

— Non. Ensemble version l'ensemble des Français pense que. Tu sais cet ensemble qu'on nous sert toujours mais auquel on n'appartient jamais. Celui dans lequel on ne se reconnaît jamais.

— Ah oui. Je le connais celui-là. Totalement fabriqué.

— Ensemble me fait l'effet d'un gros mot. Avancer ensemble. Pour moi l'ensemble c'est une figure géométrique fermée. Qui nie l'intrusion. Qui nie l'exception. Un ensemble on est dedans ou dehors. Je ne suis jamais dans l'ensemble des Français qui pensent que.

— Moi non plus Mily. Mais cet ensemble c'est comme les sondages. Ils participent au grand carnaval de la course au formatage.

— Alors je continue. Un ensemble est inaccessible. Parce qu'il est défini alors qu'il n'existe pas. Les Français dans leur ensemble ou l'ensemble des Français est une figure qui n'existe pas. Il n'y a pas des Français en France mais des individus. Nombreux sont ceux d'entre eux qui ne sont pas français. Comme toi et moi c'est-à-dire plus que mélangés. Pas des veaux en troupeaux qui avancent d'un même pas en meuglant. Attendant l'ordre du vacher qui leur dira — flattant leur croupe et la couleur de leur robe — où aller. Quoi manger. Et où déféquer.

— Les Français sont des veaux disait le chef de guerre militaire. Ils sont bons pour le massacre. Ils n'ont que ce qu'ils méritent³⁷. Notre système est donc guerrier avant d'être meurtrier. Nous sommes en guerre pour le profit. Nous sommes des marionnettes déguisées en petits soldats de plomb au service des manipulations d'une poignée d'individus cyniques. Iniques. Qui engraisent sur notre dos. Qui sont lourds à porter. Leur arrogance comme arme de destruction massive. Leur manipulation comme arme à déstabiliser tandis qu'il faut toujours les porter. Leur stratégie comme arme à rendre l'esclavage acceptable. Enviable. Désirable.

— Oh oui c'est bon je viens Nina ! Je rejoins les forces armées du K. Parce que je le vaux toujours bien n'est-ce pas ? Et là encore là toujours les soldats sont en rang. Ensemble. En place sur l'échiquier de l'ordre mondial. Du désordre individuel.

— Prêts à servir de chair à canon aux grands groupes internationaux. Depuis leurs petits états de citoyens du monde. Rangés par classe de prix qui rejoint et imite celle des rangs de batailles d'antan.

— Antan non. Aujourd'hui toujours. Au premier rang les indigents. Ceux qu'on dégomme de suite. Ceux qui servent de boucliers à ceux qui se demandent comment ces manants ont accédé au rang d'humains.

³⁷ Philippe de Gaulle, livre *De Gaulle, mon père. Entretiens avec Michel Tauriac*, 2003, Plon.

— Méprisés il seront utilisés. Issus d'un autre monde ils auront tout à prouver. Leur appartenance au système. Leur adhésion sans conteste. Leur ambition dévorante pour progresser dans l'organigramme.

— Au moindre sourcil de travers leur conditionnement se verra renforcé. Ils seront formés en permanence. On leur a même trouvé un nom hallucinant : discrimination positive pour tous les efforts consentis à leur essor. On rêve !

— Enfin loin derrière eux sur le champ de bataille les marionnettistes. Étrange comme tout est à l'inverse ici d'une vraie salle de spectacle ! Les marionnettistes K ceux qui tiennent des ficelles invisibles vous persuadant que leurs fils vous enserrent. Que vous ne pouvez rien faire sans eux. Ils sont loin derrière et totalement invisibles.

— Mais vous êtes pris au piège de la grande araignée. La géante qui vous trotte dans la tête même. On peut toujours s'en sortir. Même John Steed et Emma Peel³⁸ échappent à la grande araignée !

— Dans quel épisode Mily ?

— Je ne sais plus mais je l'ai vu au moins deux fois. Et ils s'en sortaient à chaque fois.

— Tu vas voir que ce système conditionneur va permettre de trouver normal l'exclusion. Pire même il va convaincre que les

³⁸ Série de téléfilms *Chapeau melon et bottes de cuir*, 161 épisodes diffusés à partir de 1967.

exclus du système l'ont bien cherché. Qu'ils n'avaient qu'à s'accrocher aux wagons de la croissance et ne pas être débarqués.

— Demain est le miroir déformant d'aujourd'hui. Le progrès de l'économie est le massacre de l'humain. Et de la planète qu'il habite. Pour l'enrichissement de certains. Ouah !

— Ton ensemble est taillé. Par quoi le remplaces-tu ?

— Par de concert. Qui signifie d'intelligence.

— Bien Mily. Je le consigne pour notre dictionnaire visité sans les armes.

— Je vais œuvrer sur le mot travail pour la semaine prochaine. Je te rappelle au cas où tu aurais oublié que travail vient de *tripallium* ou instrument de torture. Puis il devint pour travailler tourmenter et souffrir jusqu'au XIV^e siècle ³⁹. Remarquable à quel point la langue détourne et déforme. À suivre pour ces mots-là. Quoi d'autre chez toi Nina ?

— J'ai la panoplie hétérosexuel homosexuel bisexuel.

— Tout ça ! Quel programme. Qu'est-ce que tu en fais ?

— Je les ôte du dictionnaire.

— Les trois ?

— Oui. J'ai longuement douté pour bisexuel. Mais il me semble bien que sexuel ou sexué dirait la même chose. Je crois que notre seule appartenance sexuelle est génétique. Nous

³⁹ Dictionnaire d'étymologie, Larousse, 2001.

naissions femme ou homme biologiquement. Puis nous acceptons le conditionnement de la société pour nous transformer en hétéro homo mono bi. Pour nous ranger dans une petite boîte avant notre mise en bière. Je dis que le sexe est une des choses les plus naturelles sur laquelle il a fallu prendre le pouvoir. Raisonner pour conditionner.

— Tu as trouvé ça depuis la semaine dernière ?

— Non. Ça fait un moment que j’y réfléchis. Depuis la classe de terminale et *Cinq leçons sur la psychanalyse*⁴⁰. Depuis mon incrédulité en cours tu t’en souviens. Mais je n’étais pas tout à fait prête alors j’ai attendu.

— Attention tu es patiente ! Intente un procès à tes vieux. Patiente ne va pas avec pulsion. Quant à ton incrédulité elle est justiciable elle aussi ! Ah ça oui !

— J’affirme que ce qui intrigue ce n’est pas ce qui se voit. Pas ce qu’on nous montre. Tu vois bien le conditionnement de la société de consommation pour nous pousser à acheter toutes ces merdes exhibées sur la place publique.

— Évidemment cet étalage n’est pas intéressant d’emblée puisqu’il est là. Et on voit ce que ça coûte en pub tout ça ! Non on le voit et on le paie à chacun des produits achetés. Pour nous convaincre qu’il nous faut avoir. Posséder. J’aime beaucoup convaincre quand je me dis qu’il signifie vaincre les cons.

⁴⁰ Sigmund Freud, livre *Cinq leçons sur la psychanalyse*, 1904, Le Livre de poche, Petite bibliothèque Payot...

Convaincre quelqu'un c'est lui donner les preuves de son erreur. De sa culpabilité⁴¹. Encore du langage guerrier en somme. Il faudra revoir convaincre pour le dico. La pub doit nous vaincre. Mais dans un combat il y a toujours un vainqueur et un vaincu : si la pub convainc elle vainc. Nous sommes vaincus. Ça suffit pour comprendre les messages non ?

— Oui. Largement. Je poursuis mon raisonnement Mily. C'est ce qui est invisible qui attire. Pas le contraire. Maintenant je ne parle pas de l'interdit à franchir. De la loi à bafouer et autres symptômes. Je parle du sexe. Un sexe masculin se voit. Un sexe féminin est de ce point de vue bien plus mystérieux. C'est le mystère qui est tentant. Ce qu'on ne perçoit pas chez l'autre. S'il est lisible de suite il est bien moins attrayant que s'il est à découvrir.

— Je te suis. C'est l'intrigue de la caverne d'Ali Baba et son mot de passe secret.

— Exactement. Aujourd'hui on te conditionne dans la quête du sexe que tu n'as pas. On fait de toi quelqu'un de frustré. Et la frustration permet de tenir les gens. Permet de les commander. De les influencer. S'ils ne vivent pas leur sexualité parce qu'ils l'ont bridée par mimétisme ou conformisme ils ont tant à donner à leur travail. Ils sont si faciles à manipuler.

⁴¹ Encyclopédie multimédia Hachette, 2000.

— Comme les soldats qui n'ont pas de relations sexuelles pendant un bon moment et qui deviennent de vrais sanguinaires. D'une totale violence.

— Alors que quelqu'un qui baise bien va bien. Mange bien. Pense bien. Et sans doute même travaille-t-il bien. Sans doute aussi est-il moins l'esclave de ses pulsions.

— Mais ça c'est pas bon pour le marché.

— Eh ! Nous sommes tous sexuels hommes et femmes. Nous prenons des orientations qui souvent nous sont imposées.

— Du type J'ai souvent envie de Gini light, suis-je une fille facile ? ⁴²

— Oui du genre ! Je hais la publicité. Quand je pense que certains ont tenté de l'ériger en culture ! Quelle escroquerie de langage ! Question cul nous parlons de ce que nous ne connaissons pas pour la plupart lorsque nous n'avons eu la folie d'oser goûter à tout. Nous nous situons nous-mêmes dans une petite case de lecture rapide. Un codage de nos agissements. Etcetera.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que cela sert ? Le seul embrigadement ?

— Il est aisé de tenir une population qui marche dans un même sens. De temps à autre tu lâches la bride. Et ce sont les

⁴² Campagne de publicité par affichage public, juillet 2004.

sex-shops qui fleurissent. Les supermarchés du sexe. Les clubs d'échanges. Validant la mascarade.

— Tu sais ce qui me vient à l'esprit Mily ?

— Non Nina. Mais dis le vite !

— C'est embrigadement qui a fait écho auprès de mes deux neurones de brune.

Rires de blague sexiste. Nina reprend.

— Les hommes en général ne sont pas gênés quand tu évoques deux lesbiennes. Ça les exciterait même. En revanche quand tu évoques deux homos... D'ailleurs il n'y a pas d'équivalent à lesbienne au masculin. Les Grecs avaient la cité de Lesbos et ailleurs ils étaient tous hétéros ! Quand tu évoques des homos ça glace le sang de ceux qui se prétendent hétéros. C'est contre nature et l'argumentation de rejet est lourde.

— C'est comme quand tu caresse l'anus d'un homme. Qu'il te regarde très sévèrement avec un ça va pas non !

— Nick aussi ?

— Nick est un être d'exception.

— Je m'en doutais. Maintenant tu te places du point de vue militaire. D'un point de vue de guerrier. Faire l'amour avec quelqu'un c'est accepter l'autre. C'est accepter la pénétration. L'intrusion. Vaginale ou anale. Je ne saisis d'ailleurs pas qu'un homme trouve différent de sodomiser une femme ou un homme. Un anus reste un anus.

— Oui mais le cul d'une femme met à distance l'homosexualité qui plane.

— Hum ! Faire l'amour c'est accepter d'être envahi au plus intime. En poussant à l'extrême c'est accepter l'étranger en soi.

— Je vois Nina. Mais l'étranger il vaut mieux s'en méfier. C'est plus facile. Ça permet de garder l'aigreur du racisme. D'accuser l'autre de tous ses torts. De conserver cet esprit guerrier. Martial. Ordonné. L'ordre du peuple.

— Oui. Regarde. Pendant des générations et d'autres encore les femmes mettaient au monde des garçons qui avaient pour avenir d'aller à la guerre. Les femmes avaient toutes les raisons de se sentir coupables de fabriquer de la chair à canon. Tandis que les filles grandissaient avec cette même perspective les garçons eux marchaient en rang bien dociles au commandement. Mais depuis quelque cinquante ans plus de guerre sur le territoire. Plus de service militaire forcé. Les mentalités changent. La discipline se relâche dans les rangs des petits soldats du pays. De moins en moins peur de l'étranger. De plus en plus prêts à affronter le commandement. La base. Alors en soi pourquoi pas !

— Et l'étranger en soi c'est aussi ce dont les hommes sont privés pendant une grossesse. Une femme vit avec un inconnu. Dans son intimité la plus secrète.

— Ça c'est lourd de sens !

— Qu'elle le trouve encombrant qu'importe. Une fois le corps étranger accepté et passé le phénomène de rejet inhérent à tout début de maternité elle a la capacité de vivre avec. Et même de commencer à aimer une personne qu'elle ne connaît pas. Et ça c'est très très fort !

— Tu parles évidemment d'une grossesse désirée Mily ?

— Évidemment. Une fois l'étranger accouché il prend sa place à l'homme. Il prend plus de place. Demande plus de soins. Après avoir siégé dans son corps il occupe maintenant l'esprit de maîtresse mère putain.

Mily frotte ses yeux de ses mains. Comme si ce geste lui permettait de remettre son esprit en totale acuité. Nina continue.

— Voilà qui en perturbe plus d'un qui fait valoir son droit sur la jeune accouchée. Son droit de l'accès au domaine. Son droit au devoir conjugal.

— Et les incompréhensions de s'installer au sein du couple récemment passé au statut de parent.

— Et là encore c'est de la faute de l'étranger.

— Est-ce ce qui ferait la haine de certains hommes pour les femmes ? Parce qu'une part d'elles est invisible ? Illisible ? Au motif qu'elles acceptent l'étranger en elles et qu'elles sont fichues d'en tirer du plaisir ?

— Pourquoi crois-tu qu'on traite les femmes de chiennes ?

— Parce que les hommes les allongent sur le dos comme un chien soumis au plus fort attaquant.

— Bingo !

*La panique homosexuelle est évidemment autant liée à la peur de l'Autre qu'à la peur de l'Autre en soi.*⁴³

⁴³ Georges-Claude Guilbert, livre *C'est pour un garçon ou pour une fille ?*, 2004, Autrement.

XIII

*L'envie a empoisonné l'esprit des hommes, a barricadé le monde avec la haine, nous a fait sombrer dans la misère et les effusions de sang [...] Notre savoir nous a fait devenir cyniques. Nous sommes inhumains à force d'intelligence, nous ne ressentons pas assez et nous pensons beaucoup trop. Nous sommes trop mécanisés et nous manquons d'humanité.*⁴⁴

Très vite Mily avait compris la distinction entre les garçons et les filles. La même qu'on tenait entre un pur sang et un autre. Elle avait très tôt observé ces différences du langage qui faisaient une personne déterminée d'un garçon capricieux tandis qu'une fille au même comportement n'était autre qu'une emmerdeuse dans les mots les plus corrects. Et les sourires de connivence qui marquaient les visages adultes qu'on aurait dit d'automates manipulés par leur conditionnement autonome. Ceux-là mêmes qui propageaient l'idée qu'une fille devait être sage. Qu'elle ne devait pas se mettre en colère puisque ce n'était

⁴⁴Charlie Chaplin, film *Le Dictateur*, 1938.

pas joli. Qu'elle devait être gentille. Sans doute comme dans les histoires supposées drôles où les filles gentilles sont celles qui sucent qui avalent et qui se cassent. Qu'une fille devait être discrète. Belle et propre. Sage et intelligente. Mais pas trop pour l'intelligence.

Les éternelles différences qui damaient sans cesse le pion aux éternelles incompréhensions de la différence des sexes. Nous sommes tous différents. La richesse est là.

Plus tard c'était dans les fêtes foraines au poids du regard des hommes sur sa croupe d'enfant qu'elle avait perçu le danger qu'il y avait à habiter un corps de fille. Un danger sans cesse renouvelé par des maladresses verbales. Des comportements d'hommes immatures. À leur envie de domination. À leur sexualité refoulée. À son malheur rejeté sur l'autre. Celui qui a décidément toujours tort.

Puis à treize ans c'était d'avoir vu *Nuit et brouillard*⁴⁵ qui avait augmenté sa torpeur. Et le débat qui avait suivi relatant sans fausse pudeur les expérimentations et tortures nazies subies par des femmes. Du rat encagé qu'on laissait ronger l'assise de la chaise jusqu'à pénétrer dans le corps de celle qu'on y avait posée. Par le vagin ou l'anus. Ou les deux. De ces femmes enceintes qu'on éventrait sans anesthésie pour leur retirer leur progéniture et tester quelque horrible manipulation

⁴⁵ Alain Resnais, film *Nuit et brouillard*, 1955.

génétique. De ces femmes esclaves sexuelles des dirigeants de camps. De ces femmes tondues à la Libération doublement punies pour avoir couché avec l'ennemi. Sous l'œil égrillard des hommes et des femmes qui en avaient peut-être rêvé. Et qu'importe que ce fut pour protéger autrui. Et qu'importe que ce fut par amour.

Mily craignait souvent que le monde tende à nouveau vers ce genre. À nouveau plutôt qu'encore. Parce que l'évolution technologique apporterait du nouveau dans l'horreur. Au même titre que la recherche scientifique avait servi d'excuse à la course à la bombe atomique américaine plutôt qu'allemande et aux massacres d'Hiroshima puis de Nagasaki. L'histoire oubliait trop souvent de mettre en parallèle les cent mille morts, soixante dix mille blessés et morts ultérieurs de radioactivité du premier largage de bombe atomique sur le Japon avec les morts des camps nazis. Les divers embargos et les multiples guerres dites normales ou incontournables.

Y avait-il une échelle de valeur des massacres de guerre ?

Mily était dégoûtée qu'au motif culturel on tolère la mutilation de fillettes auxquelles on retirait à vif le morceau de chair coupable de leur plaisir sexuel. Sans anesthésie. Avec parfois comme seul outil le couvercle coupant d'une boîte de conserve rouillée. Il ne manquerait plus que ces gamines jouissent plus tard !

Elle vomissait le massacre de fillettes nouvelles-nées que leurs parents faisaient disparaître en les tuant dans des pays qui ne juraient que par la réussite sociale masculine.

Tout ça lui faisait mal au ventre. Tout ça l'atteignait dans sa chair. Dans sa chair de femme.

Fille ou femme sans cesse posée comme ennemie de garçon ou homme. Jusque dans le monde du travail aujourd'hui où le propos se tenait que les femmes volaient le boulot des hommes.

Mais qui avait décrété que seuls les hommes avaient le droit de travailler ailleurs qu'au domicile ? Qui s'acharnait à attiser la rage et la colère d'un sexe sur l'autre ? Qui cela servait-il ?

- *Pourquoi tu m'en voudrais ?*
- *Parce que je t'aime. Je peux pas me passer de toi.*
- *Ah bon. Et c'est pour ça que tu m'en veux ?*⁴⁶

⁴⁶ Noémie Lvovsky, film *Les Sentiments*, 2004.

XIV

*Attends ! Parce que je suis une belle femme, la seule raison qui pousse un homme à me parler c'est l'envie qu'il a de me baiser. C'est ça ?*⁴⁷

Nina avait jusque-là échappé au viol. Elle n'avait pas rejoint le rang du nombre de celles et ceux impossibles à chiffrer victimes de sévices sexuels. Ni du million et demi de Françaises victimes de violences conjugales⁴⁸.

Elle n'avait pas attendu la pénétration de son sexe par une verge pour être sublimée. Pour comprendre comment sa jouissance fonctionnait. Elle n'avait pas eu besoin d'être transpercée pour explorer les facettes de sa sexualité.

Pour elle le sexe se vivait de façon autonome avant d'être partagé. Et c'était pour tout le monde pareil. À partir du moment où on tentait l'échange de ses pratiques sexuelles tout reposait sur sa propre capacité à accepter l'autre et à le

⁴⁷ Stanley Kubrick, film *Eyes Wide Shut*, 1999.

⁴⁸ 2^e conférence régionale des femmes de Midi-Pyrénées, Labège, 22 octobre 2004.

respecter dans sa différence. Celui qui n'avait pas compris ça n'avait qu'à retourner se masturber.

Pour elle c'étaient les contes de son enfance qui avaient sonné l'alerte. Elle se demandait comment on avait pu écrire autant d'histoires débiles pour enfants attardés. Propageant le mythe de l'idiote blonde. Les princesses des histoires sont blondes. Non elles ont des cheveux d'or. Et idiotes. Puisqu'elles attendent désespérément et au sacrifice de leur vie parfois le prince charmant. Nina leur préférait de loin les histoires de parents qui abandonnent leurs enfants. Bien plus réalistes selon elle. Bien plus angoissantes. Bien plus poignantes. Finalement bien plus populaires que les histoires de princesse éplorée.

Nina avait continué de douter des théories servies à sa génération. Sur sa sexualité entre autres. Un jour auprès d'un homme sans doute obsédé par le gain de temps propre au monde dit moderne qui lui demandait si elle était clitoridienne ou vaginale. Elle répondit les deux. Ce n'est pas possible lui dit l'ami. Car bien entendu lui savait mieux qu'elle comment elle fonctionnait. Tandis qu'il la lutinait c'était à son vagin qu'il s'adressait. Passées les éternelles c'était bien ? de clôture des réjouissances Nina lui avait demandé le but de sa question de palabre. Ce n'était rien. C'était pour savoir lui avait-il répondu.

Savoir et n'en rien faire.

Nina avait décidé de jouer le jeu pour mieux comprendre les systèmes et enjeux. De pouvoir. Emprise de l'homme sur la femme et autres complications de la vie du sexe qu'on dit faible mais dont sont issus tous ceux qui se prétendent forts. Elle avait revêtu la panoplie de la femme moderne. Elle était dynamique. Elle était sexy. Elle était habillée comme son rôle dans le monde du travail le prévoyait. Elle était maquillée comme il fallait. Entre la discrétion et l'outrage.

Souvent en revêtant ses peintures de guerre elle pensait à son père qui lui avait confié un jour que le maquillage était du trompe-couillon. Elle avait adoré.

Nina allait au-devant des hommes. Ce qui les bousculait encore souvent. Elle s'amusait à les choquer de leurs propres agissements. Elle leur parlait comme ils le faisaient avec elle. Et ils mettaient du temps à comprendre. Lorsqu'ils admettaient critiquer leur technique d'approche elle passait alors les meilleurs moments. Les meilleures soirées. Les discussions les plus sincères. Les dîners les plus instructifs. Les baisers les mieux partagés.

Sinon elle remerciait tranquillement les interlocuteurs. Leur rappelant tout aussi sereinement qu'ils manquaient un peu d'instruction en matière de relations publiques. Mais pas des relations publiques professionnelles. Car dans les plaisirs des rencontres humaines comme dans les plaisirs du sexe il n'y

avait aucune rentabilité qui valut la peine. Aucune nécessité de convaincre. De conclure. Comme de contractualiser.

Elle se désolait de voir autant d'hommes engoncés dans leur rôle de professionnels à statut. Incapables de quitter le déguisement de la sphère travail qui les rendait — croyaient-ils — tellement importants. Comment oubliaient-ils qu'un homme à poil restait un homme à poil ?

Dès lors ce qui importait c'étaient ses mains sur la peau. Son odeur. Sa façon de caresser et d'accepter d'être caressé. Le grain de sa peau. La rugosité de ses poils. Le goût de sa bouche. Celui de son sexe. Sa capacité de se laisser aller. Et à laisser au portemanteau son costume du tout-puissant. Du tout-dominant.

Nina ne supportait pas les hommes qui s'acharnaient à baiser comme ils travaillaient : avec efficacité. Le même reproche qu'elle pouvait formuler aux femmes dont elle avait croisé l'intimité.

XV

*Born to blossom, bloom to perish Your moment will
run out Cause of your sex chromosome I know it's
so messed up, how our society all thinks (for sure)
Life is short, you're capable (uh-huh)*⁴⁹

Pour Mily le danger était arrivé en famille. Là où bien souvent rien ne se soupçonnait. Là où on laissait les enfants régler entre eux leur découverte de la vie. De la sexualité. Sans rien leur expliquer. Qui serait sans doute compliquée à mettre en mots. À verbaliser.

Elle était d'une époque où on confiait aux enfants un livre d'éducation sexuelle qui ne traitait pourtant que de la reproduction. À défaut d'oser parler de sexualité. De plaisir. De partage. D'amour.

Elle avait essuyé les plâtres. L'empressement d'un cousin mal dégrossi qui avait sans doute commencé à se masturber sur des revues pornos. Un pour qui non signifiait oui comme dans

⁴⁹ Gwen Stefani, chanson *What You Waiting For?*, album *Love, Angel, Music, Baby*, 2004

bon nombre de campagnes publicitaires du XXI^e siècle. Sans doute parce que les femmes sont toutes des salopes et qu'elles sont trop connes pour se l'avouer ?

Comme tant d'autres Mily n'avait rien dit. Elle était juste passée par une crise d'adolescence ravageuse. Elle avait perdu confiance. En elle. En une certaine catégorie de garçons. De ceux qui parlent mal aux filles et aux femmes. Des filles et des femmes. De ceux qui raillent et qui menacent parce qu'il savent leurs muscles plus forts.

Elle était en colère. Constamment. En rage. Enragée. Sans la contamination possible par la morsure. Sans la mort lente et atroce de celui à qui on transmet le virus. Attendant tranquillement l'apparition des premiers symptômes indiquant le début de la fin. Laisant tout traitement inopérant. Place à l'excitabilité. Au comportement vicieux. À l'agitation. À l'instabilité. À l'agressivité inhabituelle. Au dysfonctionnement musculaire. À la paralysie. Aux convulsions qui précèdent la mort. Inéluctable.

Mily avait beaucoup pris sur elle. Pour ne pas devenir criminelle. Envers elle-même. Entre autres. Elle n'en voulait à personne de cette erreur de trajectoire. Elle n'en voulait plus à personne. Elle avait digéré sa rancœur. Elle avait admis avoir basculé dans la catégorie qui faisait une différence de plus entre les femmes : celle de celles qui avaient été violées. Qui faisait

une différence de plus entre les hommes. Qui rapprochait certains de certaines. Ceux qui devaient affronter leur existence avec la culpabilité générée par la violence faite à leur intimité. Filles comme garçons. Hommes comme femmes.

La différence fondamentale entre les hommes et les femmes et la seule qui vaille la peine de s'y attarder selon elle c'est que les femmes sont bien moins nombreuses que les hommes à violer.

Mily n'avait pas même envisagé une psychothérapie. Sa cure elle l'avait faite seule. Face à elle-même. Face au monde dans lequel elle vivait. Il lui était totalement impossible d'aller à confesse auprès d'une personne fascinée par le complexe de castration dont elle était forcément affublée. Parce que femme. L'entretien de la supériorité de l'homme membré. Sur la femme coupable de ne pas posséder le membre. Sans chercher à savoir si les psychanalystes étaient conscients de leur manipulation elle avait conclu que cette vision des choses du sexe aurait pu s'appeler l'attrait pour la différence.

À partir de cette mise en mots des données les choses auraient évidemment été différentes pour des générations de complexés.

XVI

— *Que ceci vous serve de leçon à tous. Les idées sont dangereuses et inutiles. Vous n'êtes que de petits racleurs de terre ineptes posés sur terre pour nous servir.*

— *Nous ne sommes pas nés pour être vos esclaves le Borgne. [...] C'est vous qui avez besoin de nous. Nous sommes plus forts que vous le laissez croire. Et vous le savez, j'en suis sûr.*⁵⁰

Steph vient d'apporter une nouvelle tournée. Une dégustation maison de jus de fruits frais gazéifié. Une trouvaille d'Olivier qui tient toujours à faire goûter ce qu'il dégote avant de le proposer à la carte. Steph a déposé les verres devant Mily et Nina. Puis il a débarrassé avant de déposer trois coupelles en terre cuite. Dans l'une des olives. Dans l'autre des raisins secs. Dans la troisième des tranches fines de chorizo pimenté.

Il est reparti à toute allure derrière le bar pour servir les nombreuses commandes en cours.

Les verres sont trinqués.

— *C'est délicieux ce jus pétillant !*

⁵⁰ Pixar Animation Studios, film *1001 pattes*, 1999.

— Je dirais même plus Nina : c'est délicieux ce jus pétillant.
Tu veux une olive ?

— Oui merci Mily.

— Tu te rappelles Nina avant le changement de monnaie. Nous avions des francs. Sur chacune des pièces était inscrite cette fameuse déclaration : liberté égalité fraternité. Sur chacune des pièces. Un message qu'on s'échangeait parfois sans compter.

— Ben aujourd'hui on compte ! Et plutôt deux fois qu'une. La monnaie existe toujours mais elle a pris en orgueil. La vache ! La liberté est amputée. L'égalité est au plus mal. La fraternité souffre de n'avoir pas de sœur.

— Nos marqueurs semblent parfois indélébiles. Tiens imagine si on remplaçait fraternité par sororité. Liberté égalité sororité. Ça serait pas mal. Il faudrait juste graver à nouveau les frontons des mairies et des écoles.

— Ça sonne en tout cas ! Liberté égalité sororité. Mais on est mal barré tu sais Mily. Il n'y a pas que Liberté égalité fraternité qui boîte. Nous sommes au siècle moderne de l'épuration de l'intelligence. L'humain ne vaut pas par ce qu'il sait mais par ce qu'il rapporte. Ça n'aide pas à relever la tête. Et moins il en sait plus il peut rapporter. Ça n'aide pas à lui donner à apprendre. Moins il a la possibilité de choisir mieux il est utilisable à merci. Alors autant qu'il ne sache pas grand-chose. Si la formation

professionnelle devient formation initiale c'est la victoire de l'entreprise sur l'école. C'est l'aveu que c'est bien le capital d'abattage qui compte. Ce dont on se doutait depuis longtemps mais l'enseignement semblait encore préservé.

— Le travail rend libre était-il inscrit au-dessus de la porte d'entrée au camp de Dachau ⁵¹. Ça m'a toujours paru louche.

— Il y a de quoi non ? Mais tu sais le système capitaliste est en pleine crise aujourd'hui. Ça ne va pas très bien dans le monde du travail. Loin s'en faut. Et je ne te parle pas là des problèmes de santé que nous rencontrons tous avec l'air trop pur que nous respirons. La nourriture trop saine que nous avalons. Les journées trop détendues que nous vivons. Il est grand temps de dézinguer la sécurité sociale en effet puisque les systèmes de production sont capables de tant de maux. Il ne manquerait plus que nos cotisations nous permettent de nous soigner.

— On peut dire quand même que la menace pèse sur l'espérance de vie. Nous sommes tous à nous auto-palper à la recherche de la tumeur que le progrès technologique nous a fabriquée. Quand nous ne sommes pas dans l'incapacité de travailler parce que nous sommes moralement abattus. Mais ça ne vaut rien ça. Parce que tant que la bête est vivante elle a de quoi rapporter.

⁵¹ *Arbeit macht frei*, Dachau (Allemagne) où furent exécutées 70 000 personnes pendant la Deuxième Guerre mondiale.

— Largement. Mais chut ! Ne le dis pas trop fort ! La situation est affreusement bancale. Affreusement dangereuse. Mais dissimulée. Avec des slogans type la femme est avenir de l'entreprise⁵². C'est dire la complicité générale.

— La femme est l'avenir de l'homme⁵³. Elle est maintenant celle de l'entreprise. Quand est-ce que la femme sera son propre avenir ?

— Tu sais on n'est pas à la veille de l'égalité hommes femmes dans notre société. Pourtant on ressasse le sujet. Pourtant nous avons tellement à mettre en commun.

— Tu rigoles j'espère Mily ! Nous sommes tellement supérieures ! Nous sommes tellement plus fortes.

— Arrête tes conneries ! Ça c'est quand on a besoin de se remonter le moral. Quand le complexe d'infériorité qu'on nous a imposé devient un complexe de supériorité. Mais tu sais comme moi que nous avons la force de l'opprimé. Pas autre chose. Si. Peut-être la force de celles qui grandissent avec mal au ventre et qui n'agonisent pas pour autant que leur corps leur en laisse la possibilité.

— Imagine ! Allez un calcul vite fait ! Nous saignons en moyenne cinq jours par mois. C'est le double voire le triple pour certaines. Bref ! Nous fuyons de l'entrejambe quelque

⁵² Alain Lebaube, article Les femmes sont l'avenir de l'entreprise, supplément édité en partenariat avec Gaz de France, *Le Monde Initiatives*, novembre 2004.

⁵³ Jean Ferrat, chanson *La Femme et l'avenir de l'homme*, 1975. Hong Sang-soo, film *La Femme est l'avenir de l'homme*, 2004.

soixante jours par an. Soit deux mois par an. Tu imagines dans quel état serait un type qui aurait mal au ventre et du sang dans son slip deux mois par an ? Il serait à l'agonie en permanence !

— Ben non !

— Comment ça non ?

— Non ! Il s'habituerait comme nous le faisons toutes. Il ferait avec Nina. Évidemment. Il n'aurait pas d'autre choix que de faire avec.

— Oui bien sûr.

Mily soupire. Elle fronce les sourcils. Elle reprend avec un air quelque peu désabusé.

— Tu sais Nina avec la quête à l'égalité dans le monde du travail... Pendant que les femmes se préoccupent de faire remonter leur salaire au niveau de celui des hommes elles ne se préoccupent pas de ce qui dysfonctionne dans leur entreprise. Ni dans leur quotidien. Elles ont un combat à mener qui leur est dicté.

— Tu as raison. Une fois de plus. Une fois encore. Le même vieux combat qu'on ressort pour jeter de la poudre aux yeux. Comme celui du racisme. De l'égalité des chances. Quand on veut indiquer une ligne à suivre au peuple tandis qu'on défait en catimini.

— L'oppression des femmes s'est semble-t-il concrétisée avec la propriété privée. Les hommes voulaient être sûrs de céder

leur bien par héritage à leur enfant — leur fils bien sûr — légitime. Alors que jusque-là seule la descendance comptait pour la communauté. Et ça suffisait bien comme ça.

— Mais ça n'explique pas tout. Du conditionnement à la fidélité de la femme et de son asservissement pour sa surveillance d'accord.

— Tu vois j'ai le sentiment que seule la fin du capitalisme laissera sa place à la femme dans la société. Pas ce que les hommes en font depuis toujours. Une soumise. Une esclave. Égale aujourd'hui n'est qu'une mise en boîte de communicant.

— Je ne peux pas m'empêcher lorsqu'on parle de l'égalité d'entendre légalité.

— Aïe !

— Tu te sens légale toi ?

— Légale tu veux dire légitime ?

— Oui ? Dans ce monde ?

— Non.

— Moi non plus !

— Ben voilà !

— Et puis je ne me sens pas l'égale d'un homme Nina. Si. Pour ce qui est des droits et des devoirs. Mais ça c'est de la théorie qui n'a jamais été appliquée. Ce baratin de média sur l'égalité me saoule. C'est de l'équité que je veux. Pour tous.

Avec le bémol qui pose que chacun est différent de l'autre. Et qu'il n'y a pas d'autre façon d'envisager les choses.

— C'est radical et c'est comme ça qu'on envisage les choses !
Vlan ! Moi non plus je n'ai pas envie d'être égale. C'en est assez de ce perpétuel nivellement par le bas. Je suis différente de toi. Je ne peux pas revendiquer l'égalité. Tu sais faire des choses que je ne sais pas faire et inversement. Rien d'égal là-dedans.

— Oui mais là encore à revendiquer d'être pareilles on continue de s'oublier. C'est terrifiant. Toutes et tous différentes. Ce n'est quand même pas compliqué. Avec des ressemblances — merci la génétique — mais tous uniques.

XVII

*I have the information
(That) keeps you from knowing me
I abuse you as you watch me
And you always vote me in
The poorer you are the better
That gives me more control*⁵⁴

— J'en reviens à la crise : à tant exiger au nom de la flexibilité de l'adaptabilité de la polyvalence les salariés se dégoûtent. La grande révélation de soi annoncée par le travail synonyme de talent et autres fadaïses de communicant retombe comme un soufflé. C'est l'écoeurement qui mène au bureau. À l'usine. Sur la route. Sur le chantier. Et j'en passe.

— Alors que d'un côté l'entreprise et l'État pataugent pour redonner un sens à la valeur travail sans doute faudrait-il avant toute chose donner un sens commun au mot valeur.

— Tu parles Charles ! Valeur ne signifie plus que vénalité. Toutes les autres acceptions ont été rayées de la carte. Toute la finesse de ce mot a été passée à la trappe.

⁵⁴ Skunk Anansie, chanson *We love your Apathy*, album *Stoosh*, 1996.

— La seule valeur qu'on accorde aux gens c'est leur rapport qualité prix. Le reste est sans doute trop subjectif pour qu'on s'attarde sur ce mot.

— Qu'importe leur valeur. En tout cas aujourd'hui nombreux sont ceux qui veulent travailler moins. Et consommer moins.

— C'est vrai. On en revient et bien comme il faut du tout consommable. Est-ce parce que les gens eux-mêmes se sont rendu compte qu'ils faisaient partie des biens de consommation ?

— Peut-être. Mais aussi parce que je crois que ça finit par retourner non la consommation perpétuelle ? Ça fait assez peine capitale dans le genre. Et à quoi bon accumuler ? À quoi bon collectionner ? À quoi bon se donner tous les moyens de se piéger tout seul ? Au nom du progrès ? Ah ! Celui qui nous rend toujours plus dépendants de la technologie qui coûte toujours plus cher alors qu'on nous vend le contraire.

— Entre autres. Nombreux sont ceux qui disent qu'ils n'ont plus aucune envie de se battre pour leur travail. Merci les sondages qui se préoccupent du bien-être des salariés. Tu as remarqué du reste comme les sondages servent d'opinion publique aujourd'hui ? Alors qu'il n'est que rarement précisé dans leur citation le nombre de sondés. Leur tranche d'âge. Lieu de vie. Niveau de revenus...

— Oui parce que ces précisions seraient des indicateurs de manipulation. Alors on se tait.

— Et les salariés même cadres n'ont pas envie de se battre pour leur patron. Surtout si c'est un de ceux qui s'estiment cent à cinq cent fois supérieur à eux puisque son salaire est multiplié d'autant. Alors qu'il les voit en main-d'œuvre interchangeable.

— Oui mais interchangeable pas tant que ça. Je comprends que la grande réforme de l'éducation est très liée au manque annoncé de main-d'œuvre qui met à mal le capital. Le fameux papy-boom. Le moment qui approche où tous ceux qui sont nés après-guerre — la deuxième mondiale — partent en retraite. Et qui laissent des tas de postes vacants. D'un côté on crie au manque de travail le chômage augmente c'est dramatique. D'un autre côté on couine parce qu'il est difficile de recruter du personnel qualifié à pas cher. Les études prospective ⁵⁵ montrent une recrudescence de besoin en main-d'œuvre tandis qu'aucune délégation patronale ne s'en fait l'écho. Pourquoi ?

— Parce qu'il ne faut surtout pas que les gens réalisent qu'ils deviennent rares. Sinon c'est foutu. Ils vont se mettre à négocier leur salaire à la hausse et ça ne va pas plaire aux actionnaires qui font la pluie et le beau temps. Surtout la pluie.

— Gagné Mily.

⁵⁵ Commissariat général du plan, Prospective des métiers, une démarche au niveau des branches, publication *Quatre pages* du 12 mars 2004, www.plan.gouv.fr

— Et puis s'il y a du travail pour beaucoup... il y a moins de chômage. Et sans chômage ?

— Pas de chantage. Alors travaillez plus pour ne surtout pas partager votre gagne-pain. C'est tellement vrai qu'on réorganise le système d'éducation pour promouvoir l'insertion dans le monde du travail de plus en plus tôt. Dès la classe de 5^e l'apprentissage devient valeur sûre pour la réforme de l'école. Au nom du mieux former du bien donner ses chances à tous on prépare une école à option. Du formatage de classe. Mais nous savons pertinemment que les options sont toujours assujetties à un terrible calcul d'effectifs ou de bon vouloir des instances.

— Oui. Ou assujetties au portefeuille. Vous voulez que votre enfant apprenne autre chose que ce que le socle commun lui propose. Et bien payez. Vous voulez que votre enfant réussisse. Et bien cela a un coût. L'État n'a pas prévu cette matière pour votre chérubin. Mais il y a un organisme privé qui peut pourvoir. Et le privé d'entrer dans les locaux du public pour dispenser l'enseignement payant. Ça pendouille au bout de la réforme ça. Ça pendouille très lourd !

— Je crains comme toi que sous couvert d'une pseudo réussite pour tous on ne réduise complètement le niveau de l'enseignement. Et celui de sa nécessaire gratuité. On se prépare à former l'élève au travail. À lui donner le minimum pour qu'il

puisse obéir au travail. Pour le reste ce sera un enseignement à péage.

— De toute façon la réussite pour tous est déjà le credo de l'école. Depuis longtemps. Cela a toujours été difficile à réaliser parce que l'obsession de tous les ministres qui se sont succédé à l'Éducation nationale a toujours été de laisser la trace de leur nom dans celui d'une réforme de l'enseignement. Sans tenir compte des différences.

— C'est la catastrophe de notre époque ça. Donner de la solution théorique là où elle se devrait d'être de terrain. Tant que la théorie n'est pas appliquée elle ne vaut rien selon moi. Mais elle nous prend la tête. Pour certains ça suffit. La théorie vaut par l'expérience. Par exemple : en théorie les ogm sont inoffensifs. Que dit l'expérience ?

— Pour l'instant l'expérience est celle des firmes qui les fabriquent. Pas du tout sous influence commerciale l'expérience tu vois !

— Très bien très bien.

— Je reprends ta recette pour la réforme : pour introduire le projet au moment le plus opportun et poser l'opinion publique contre l'école aux enseignants soi-disant privilégiés parce que fonctionnaires tu agites la menace de la retraite des fonctionnaires qui descendent en masse dans la rue défendre leurs acquis. Et hop ! le tour est joué. Ni vu ni connu tu scindes

la population en deux : ces privilégiés de fonctionnaires contre ces pauvres bougres du privé. On oublie bien entendu dans le nettoyage des esprits de rappeler que la fonction publique est ouverte à tous sur concours. La manœuvre continue avec quelques histoires sordides d'enseignants pédophiles qui ponctuent la préparation de ta loi. Puis les chiffres du chômage qui sont accablants. Enfin les jeunes diplômés qui sont au chômage de plus en plus longtemps au sortir de formation. C'est dire. Tout ça pourquoi ?

— Parce qu'ils ont des prétentions de salaire inscrites dans la grille de la convention collective de leur branche professionnelle. Évidemment ils savent ce qu'est une convention collective. Évidemment ils la lisent. Comme ils ont étudié et appris ils ont oublié d'être cons. Ils lisent ce qui les concerne. Et puis on leur a dit que faire des études leur permettrait de s'élever socialement. Il y ont cru.

— Évidemment le patronat est gêné par ces intellectuels qui se renseignent. Et qui ont des prétentions alors qu'ils ne sont pas du sérail. Alors il démonte les conventions. Il se démène pour les anéantir et s'en débarrasser. Par le grand jeu des compétences qui viennent remplacer les diplômes il explique que les jeunes diplômés ne valent pas un clou sur le marché. Double impact : d'un côté on rabat le clapet des jeunes à prétentions salariales. De l'autre on dénigre l'enseignement

général ou supérieur comme inadapté au grand manitou du tout travail.

— Et la boucle est bouclée. Le monde est prêt pour l'assaut de l'enseignement à seule vocation professionnelle. On continue juste comme il faut la pression sur les chiffres du chômage.

— Oui. Histoire de terroriser ceux que le terrorisme international n'avait pas encore atteints. Et qui continuaient de résister.

— Il y a urgence à démonter le système social et celui de la formation. Urgence parce qu'encore une fois il ne faut pas que les salariés pointent la pénurie annoncée. Il ne faut toujours pas qu'ils décident de prendre leur avenir en main. Il faut encore moins qu'ils osent plaquer l'entreprise qui les tient par le salaire et la banque par les crédits. Il ne faut surtout pas que les gens soient autonomes. Sinon c'est la fin de la dictature capitaliste.

— Alors tu proposes une grande réforme pour la réussite de chacun. Mais tu omet de qualifier la réussite. Toujours la manipulation par le langage. Tu ne dis pas pour la réussite personnelle de chacun.

— Ce qui n'est pas le but visé tu en conviens. Que chacun réussisse sa vie comme il l'entend n'est pas recevable. Chacun pourrait alors se rappeler qu'il a accepté d'être sur terre pour ses propres raisons.

— Ou tout bonnement chercher sa propre révolution. Réévolution. Et ça c'est un véritable gros mot.

— Bien entendu. La réussite personnelle c'est la main-d'œuvre qualifiée. Pas par choix individuel. Par besoins du marché. Alors au lieu de proposer de l'éducation pour rendre chacun autonome et libre de ses choix de vie tu n'as plus qu'à proposer de l'enseignement pour une réussite professionnelle. Ni l'autonomie ni le libre choix ne seront conservés dans les tablettes.

— Et ce faisant tu communique à outrance autour du mot réussite pour éviter d'avoir à expliquer ce que toi manitou tu entends par réussite.

— Ainsi forme-t-on les meilleurs esprits, futurs managers à devenir les maîtres des moins doués, futurs consommateurs⁵⁶.

— Et rien à faire du personnel. Tu vois je n'ai pas de gosse mais j'ai suivi l'affaire. Ce que je vois venir en plein écran c'est qu'au motif de la réforme qui prévoit la formation tout au long de la vie on ne propose une formation initiale au rabais.

— C'est en effet la mauvaise odeur de ce chambardement. Et ce qui est désolant dans tout ça c'est que ce sont ceux qui dirigent les fonctionnaires qui tirent à vue sur eux. La guerre au sein de la fonction publique. Les armes sont la presse. Et la prime au mérite. Ceux qui ont complexifié à outrance le

⁵⁶ François Brune, article De l'enfant-roi à l'enfant-proie *Le Monde diplomatique*, septembre 2004.

fonctionnement de l'administration pour le rendre le plus opaque possible se plaignent aujourd'hui de ce qu'ils ont eux-mêmes généré. Les exécutants ne sont pour rien dans ce qui leur est reproché. C'est juste ce qu'on essaie de nous faire gober pour que la faute soit une fois de plus à l'autre plutôt qu'à moi. À moi étant ici celui qui légifère. Merci les écoles d'administration.

— Évidemment. Les fonctionnaires sont des gens qui travaillent. Et ce n'est pas leur statut qui les fait plus incompetents que d'autres. Il y en a marre de cette comédie !

— Oui marre ! Si tu suis le cheminement politique actuel : avec l'école pas besoin de connaître l'histoire pour être manutentionnaire. Il suffit d'obéir aux commandes. Mais pour savoir d'où on vient et chercher où on va oui. Pas besoin de biologie pour être secrétaire. Il suffit de connaître l'informatique. Mais pour comprendre son environnement oui. Pas besoin de géographie pour être journaliste. Il suffit de récrire les dépêches des agences. Mais pour se situer dans le monde oui.

— Et pas besoin d'apprendre à raisonner pour être salarié. Exécutant. Alors les cours de philosophie vous me jetterez ça aux oubliettes. Surtout pas d'esprit critique développé. Ça perturbe le capital. Il n'aime pas la contrariété. Déjà que sur les marchés boursiers son moral fluctue avec un rien.

— Tu ne trouves pas ça comique ce nom ?

— Quoi ? Philosophie ?

— Non. Bourse. Le truc qu'on nous impose maintenant à la télé à la radio à la presse comme la messe incontournable. Le CAC 40 et autre grimoire du marché boursier. Ce qui m'éclate c'est que l'endroit où se joue la prétendue économie du monde porte le nom d'une gonade. Ça en dit long sur le business non ?

— Et attention que le business ne se chope pas un cancer de la prostate !

— T'es vraiment obsédée !

— Non. Je vois juste les choses avec une certaine distance. Et j'ai arrêté d'être à genoux. Et je t'avoue que tout ce que je lis tout ce que je vois tout ce que j'entends ne me permet pas changer de point de vue. D'ailleurs comme dirait mon ami Fabien : À l'école on ne devrait ni fêter ni organiser Noël c'est un signe ostentatoire !

*La santé est un bien exemplaire que jamais on ne pourra définir comme une prestation mercantile. Il en est de même de l'instruction et de tout ce qui contribue à l'accomplissement d'une vie d'homme.*⁵⁷

⁵⁷ Henri Pena-Ruiz, article Longue vie au service public, *Libération*, 15 septembre 2004.

XVIII

*Vows are spoken To be broken
Feelings are intense Words are trivial
Pleasures remain So does the pain
Words are meaningless And forgettable*⁵⁸

Milly aimait particulièrement prendre le train. Depuis l'enfance où elle traversait le pays en train couchettes. En famille. Pour les vacances d'été.

L'avion la faisait moins rêver. Les costumes cravates se ressemblaient tous. Bien moins bigarrés que l'ambiance d'une gare. L'agitation pressée aéroportuaire sentait davantage le renfermé. Le jeu de société. Pas les grands halls de gare. Sans air conditionné. Ouverts aux courants d'air.

Les gares à elles seules étaient un concentré architectural remarquable. Sans commune mesure avec les blocs bétonnés des aéroports internationaux.

Elle se sentait bien plus proche de cet état qui vous fait préférer la lenteur des transports et la perpétuelle aventure qu'il

⁵⁸ Depeche Mode, chanson *Enjoy the Silence*, 2004.

représentent à l'urgence d'autres où tout est prévu pour le moins d'incident de parcours. Mily adorait les incidents de parcours. Les pannes. Les imprévus qui vous surprenaient. Les changements d'aiguillage de dernière minute. Les grèves qui permettaient aux gens de se parler enfin.

Elle avait découvert sa passion pour le train au cours d'un improbable Paris Valencia long de toute une journée. Alors que le train s'arrêtait inopinément sur la voie de circulation espagnole. Attendant parfois vingt minutes le passage d'un express qui n'avait de rapide que le nom. C'était la fureur de son compagnon de voyage d'alors qui lui avait permis de mesurer sa patience. Sa capacité à accepter la différence. Même pour ce qui concernait le rythme de circulation d'un train.

Milly rêvait secrètement d'habiter une maison de garde-barrière. De ces maisons qu'on voit un peu partout en campagne et toujours dans les villes. Accrochées à la voie ferrée. À proximité d'un passage à niveau.

Elle s'imaginait parfois d'une autre époque. Passant ses journées accrochée à la barrière. Tournant la manivelle qui la faisait descendre ou remonter à mesure de la circulation ferroviaire. Laisant passer. Quand le danger n'y était pas.

Elle avait visité une maison de garde-barrière. Qui n'était pas à vendre. Pour le plaisir. Le passage du train pendant la visite l'avait conquise. C'était un train de marchandises. Un

interminable train. Aux wagons de toute forme accrochés les uns aux autres. Sans doute plus de trente. Elle avait regardé par la fenêtre cette longue suite bruyante. Cette succession de wagons porte-containers marrons. Jaunes. De wagons citernes gris. Bleus. De wagons à bois. Et de bien d'autres non identifiables.

Le bruit dans la maison était incroyablement fort. Tandis que le sol vibrait sous ses pieds elle avait suspendu sa conversation. Elle réfléchissait à l'aventure que ce serait de vivre dans un tel lieu. D'arrêter de parler même au moment fort d'une conversation parce que le train passait. Ou au contraire de hurler parce que juste à ce moment-là personne ne vous entendait.

Mily se disait souvent qu'on manquait d'endroits pour crier. Hurler. Tonner. Pester. Engueuler. Tempêter. Vociférer. S'écrier. Parfois le plus fort possible. À en rompre pour toujours ses cordes vocales. À en rester muet. Plus jamais dérangé par ce besoin récurrent de s'époumoner.

Milly passait une bonne partie de ses parcours en train à regarder les voyageurs à l'envers. Sur le reflet des tablettes porte-bagages. Un défilé permanent d'hommes et de femmes tronc. D'enfants dont elle ne percevait souvent que le sommet du crâne. Une façon très particulière d'observer l'autre. Sans

plus aucun repère. Tout à l'envers. Les gestes inversés du reflet du miroir.

Ce qu'elle préférait alors c'était entendre les voyageurs s'exprimer au téléphone et tenter de suivre leur conversation sur les lèvres à l'envers. Un travail harassant. D'une complexité totale. Qui nécessitait une concentration extrême.

Souvent ces voyages permettaient des rencontres qui avaient pour objectif premier de passer un moment ensemble. Comme la banquette l'imposait alors. Dans les meilleures conditions. La conversation était parfois légère. Politique. Humaine. Donnée. Bon nombre des numéros de téléphone ou des adresses échangés dans les trains étaient devenus des contacts réguliers. Des compagnons de vie. Des amis. Selon les voyages les jonctions avaient le temps de prendre un sens qu'elles n'auraient pu atteindre que sur des vols internationaux.

Quelques années auparavant Milly prenait le temps entre deux trains de poser son sac à la consigne pour aller se promener dans une ville de transit. Pour aller se perdre quelques minutes ou quelques heures.

Aujourd'hui les consignes étaient rares dans les gares. Sous couvert de la paranoïa sécuritaire. Comme autant de cachettes à matières suspectes. L'envie de promenade était maintenant assujettie au poids du bagage. Qui rendait l'errance bien moins spontanée.

Même si les quartiers des gares se ressemblaient tous Milly avait besoin de s'y promener. C'étaient toujours les quartiers des prostituées. Celles à patron. Hier comme aujourd'hui. Nouvelles lois ou pas. Les putes au féminin étaient toujours dans la rue. Elles étaient toujours très visibles. Au masculin moins. Ou alors travestis.

Souvent les transit se faisaient en surplace. Au bar de la gare. La promenade errance convenue était moins fréquente. Les regards lourds échangés avec les femmes croisées se faisaient rares. Milly trouvait leurs yeux d'une rare violence. Malgré leur brillant de défonce. Malgré le trouble imposé par les shoots. Malgré leur maquillage outrancier. Incroyables de lucidité. De force. De connivence avec les siens. De connaissance partagée. Des regards qui en avaient long à dire sur les mascarades du sexe et les jeux du pouvoir.

Elle se disait en les recevant que le spectacle du sexe soumis aux lois du marché depuis si longtemps aurait pu servir de guide à la compréhension des codes du travail. De son asservissement. Du stéréotype de ceux qu'il servait. De la dépravation qu'il sous-tendait.

Mily enrageait aux conversations convenues qui approuvaient le libre choix fait par les femmes de se prostituer. Oubliant de préciser que les femmes qui tapinaient dans la rue avaient des comptes à rendre à d'autres qu'à elles-mêmes. Le

tapin librement consenti se faisant dans des clubs où encore bien souvent il était difficile de s'assumer seule. Même les call-girls ou les call-boys — dont on parlait bien rarement pourtant — dont les missions étaient pour la plupart au-delà de la simple relation sexuelle étaient sous contrôle. Leur boulot était de rapporter de l'information confidentielle. Ou de permettre de photographier leur client dans une position peu convenue par rapport à son statut. Cette même situation permettant toute sorte de chantage professionnel ou personnel ultérieur.

Peut-être les maquereaux n'étaient-ils pas tous des chiens. Mais ils étaient tous maquereaux.

*Grace était au bord du gouffre et il l'avait sauvée.
Un sentiment de supériorité propre à son sexe
l'envahit, qui grandit avec son amour naissant.*⁵⁹

⁵⁹ Lars von Trier, film *Dogville*, 2003.

XIX

*Quand je passe en revue notre magnifique
presse, le plus dur est de savoir par quel
mensonge commencer. Les gens gobent tout.
C'est mensonge sur mensonge.⁶⁰*

Nina prend une cigarette de son étui. Elle la glisse entre ses lèvres. Elle prend le briquet de Mily et enflamme le bout sans filtre. Elle souffle la fumée par la bouche et la regarde monter vers le plafond. Elle fronce les sourcils. Comme souvent quand elle réfléchit.

— Tu vois Mily ce que je trouve vraiment fascinant c'est ce qu'on oublie souvent de dire et de penser : sans travailleurs pas d'entreprises. Sans travailleurs pas d'actionnaires. Sans travailleurs pas de valeur ajoutée. Sans travail point de capital. Sans capital...

— Oui mais sans patron pas de travail.

— Peut être. Mais ce n'est pas une raison pour demeurer un négrier. Je suis sûre que si toutes les boîtes qui font du chantage

⁶⁰ Wim Wenders, film *Land of Plenty*, 2004.

à la délocalisation s'en allaient demain les gens laissés sur le carreau penseraient à la suite et se lanceraient dans des projets qu'ils n'avaient jusque-là jamais osé suivre.

— Ça c'est fort possible. Du reste c'est quand ils sont au chômage que bien d'anciens salariés se mettent à réfléchir sérieusement à leur projet de reconversion. À leur vie tout bonnement souvent. Et moi la première ! Si je n'avais pas eu ce temps de vacance sans doute n'aurais-je pas poussé les investigations.

— Mais au train où on va il n'y aura bientôt plus de chômage indemnisé. Ça entretient la fainéantise à ce qu'il paraît. Alors que c'est un droit voilà qu'on nous conditionne à rejeter les chômeurs comme autant de vermine. On ne pourrait pas changer le disque du grand conditionneur ? Il est rayé. Comme un 33 tours en vinyle qu'on a trop écouté. Tout le monde s'en rend compte sauf celui qui nous assène sa vieille chanson ringarde. Il vient un moment où il lui faut remettre le disque dans la pochette et ne plus s'en servir. C'est simple et efficace.

— Oui Nina. Mais on en revient au mensonge répété qui devient une vérité. C'est comme ça que le conditionnement est efficace. Avec du rabâchage. Rien d'autre.

Nina éclate de rire et manque s'étouffer avec la fumée de sa cigarette.

— Si si. Il y a aussi les quelques scènes de vaudeville à mourir de rire tant elles sont téléphonées. Les grands duos des leaders nationaux qui jouent comme de parfaits comédiens la carotte et le bâton : Je prends ta place. Mais non tu ne peux pas ! Et pourquoi pas ? Parce que ce n'est pas ton heure. Si j'ai décidé que c'était mon tour. Non écoute papa qui a toujours raison et obéis. Et on n'en finit plus des phrases débiles reprises dans tous les médias qui se jouent de nous comme du fait divers.

— Mais en attendant on ne parle pas de ce qui va mal. De l'augmentation considérable de pauvreté. D'endettement. De la mise à mal de la classe moyenne qui tend à disparaître. De la pollution et des maladies chroniques qu'elle engendre. De la réduction considérable des ressources fossiles. De la surveillance policière et de ses sévices. L'information est une succession de faits divers politiques ou judiciaires qui masquent totalement les vraies problématiques.

— Il ne faut pas se laisser déporter là où le communicant l'indique. Quand le sage montre le ciel l'imbécile regarde le doigt ou quelque chose comme ça. Et bien nous devons être les imbéciles qui regardent non seulement le doigt mais tout autour aussi avant de peut-être regarder le ciel comme on nous indique de le faire.

— Politique honnête et journaliste d'investigation semblent être des mots décédés.

— On voudrait nous faire croire que ça a toujours été et que c'est incontournable. Alors devenons tous les pires des magouilleurs puisqu'il n'y a qu'ainsi qu'on réussit ! C'est ça qu'il faut enseigner à l'école républicaine du tout travail non ?

— Le capitalisme est une doctrine bourgeoise c'est-à-dire conformiste et sans autre idéal que son confort matériel. C'est la primauté des capitaux privés qui tient le pouvoir. Le président du pays n'est rien d'autre qu'un faire-valoir. Il est le VRP non pas de la France comme prétendu mais de ses chefs d'entreprises. Il faudra cependant mettre les deniers publics hors de portée des bourgeois, de peur des habitudes acquises, écrivait Paul Lafargue ⁶¹.

— Il avait du nez l'ancien. Je dirais même plus dirait Dupont : le capitalisme est une religion monothéiste dont le dieu est argent et qui engendre des comportements fascistes.

— Ouh ouh ça pète ca ! J'entends déjà la rumeur du slogan scandé par des millions de manifestants.

— Tandis que les lois de cohésion sociale sont autant de moyens de fliquer les citoyens pour une prétendue sécurité dont ils n'ont cure parce qu'elle n'est ni définie ni qualifiée.

⁶¹ Paul Lafargue, livre *Le Droit à la paresse*, 1880, Allia.

— Et ne pas oublier : Quiconque est disposé à abandonner une partie de sa liberté au nom d'une prétendue sécurité ne mérite ni l'une ni l'autre⁶².

— Je me lance en politique. Écoute : j'œuvre pour le bien de tous. Pour notre pays reconnu partout dans le monde. Pour sa puissance et son rayonnement. Pour la sécurité de tous dans un environnement sain. Pour le bien-être aussi et le plein emploi. Bon début de programme politique à la langue de bois qu'en penses-tu ?

— Pour la force et la grandeur de notre pays et pour sa suprématie, maintenant et pour toujours disait Hitler en clôture d'un discours. La même chose que toi. Et nombreux sont ceux qui adaptent leur manière de pensée à l'info manipulation du jour. Au lieu de prendre le temps de chercher en eux ce qui leur plaît vraiment.

— Nous perdons notre esprit critique. Nous perdons nos objectifs personnels. Nous perdons le sens de notre vie. Nous avons toutes les raisons du monde de nous laisser porter plutôt que d'avancer par et pour nous-mêmes. La culpabilité y est pour beaucoup. Le qu'en dira-t-on.

— Mais aussi cette religion moderne qu'est l'argent. Au nom de laquelle tout est possible. Même le génocide. Mais bien plus discrètement qu'au temps nazi.

⁶² Benjamin Franklin (1706-1790).

— L'argent. Gagner de l'argent. Tout est à gagner dans ce monde. Je ne suis pas une gagnante. Je ne veux pas gagner ma vie je l'ai déjà. Je ne veux pas gagner le gros lot. Je ne veux pas gagner la confiance. Je ne veux pas gagner du terrain. Je ne veux pas gagner du temps. Je ne veux pas gagner des parts de marché. Je ne veux pas gagner à être connue. Je ne veux pas gagner la course. Je ne veux diriger personne. Je ne veux pas m'enrichir économiquement. Tiens encore un mot à double sens qu'économiquement : à peu de frais ou selon la science économique ; ce qui revient à peu près au même en fait ! Je ne veux pas gagner à être autre chose que moi-même. Le respect de soi est une valeur non négociable ⁶³.

— Voilà qui fait de toi un être totalement anormal dans la caricature de monde que nous connaissons.

— Je sais bien. Mais les gagnants qui se croient les seuls dignes de vivre comme bon leur semble savent-ils ce après quoi ils courent ? Tels des lévriers sur le cynodrome. Excités par le lapin factice qui agite la queue devant eux.

Nina prend son sac et cherche à l'intérieur. Elle extrait une feuille de papier qu'elle déplie avant de la tendre à Mily.

— Tiens ! J'ai reçu ce mail il y a peu. Je te l'ai imprimé.

⁶³ Soledad Murio de la Varga, secrétaire d'État pour la politique d'égalité, membre du gouvernement espagnol, 2^e conférence des femmes de Midi-Pyrénées, 22 octobre 2004.

XX

*La visée profonde du système publicitaire est d'inculquer aux futurs citoyens l'idéologie de la consommation, cette autre face indispensable de la marchandisation du monde [...] Cette empreinte idéologique est aux antipodes de la formation critique du citoyen.*⁶⁴

Envoyez vos messages pour la liste à

message@reflechirinflechir.org

Pour vous (dés)abonner par le web, consultez

<http://www.reflechirinflechir.org/mailman/>

ou par e-mail, envoyez un message à

help-reflechirinflechir@reflechirinflechir.org

Vous pouvez contacter l'administrateur de la liste à l'adresse

reflechirinflechir-admin@reflechirinflechir.org

⁶⁴ François Brune, article De l'enfant-roi à l'enfant-proie, *Le Monde diplomatique*, septembre 2004.

Quelques réflexions, issues de la lecture du texte Péril en la planète (Indz@wanadoo.fr)

La planète va mal, nous sommes nombreux à en avoir pris conscience. La difficulté d'action tient aujourd'hui à l'ambiguïté de notre système politique. Celui-ci est, plus que jamais, au service du capitalisme. Ainsi, lorsqu'un dirigeant propose une loi ou une modification quelconque des comportements polluants, il en réfère au patronat. Ce dernier n'a cure de nos préoccupations puisque sa morale est le profit. Le sien uniquement. Une lutte contre la pollution et l'appauvrissement du monde ne va pas dans le sens du tout consommable et du profit qui sont les seules valeurs sur lesquelles repose notre système économique.

De cette « double personnalité » du système découle l'obligation de détruire tout mouvement de résistance ou tout contre-pouvoir. Ce que nous voyons aujourd'hui, c'est le syndicalisme mis à mal par les médias qui s'étonnent régulièrement du peu de syndiqués, du peu de fréquentation des manifestations, de la lente agonie en route, tandis que les représentants syndicaux sont dans des procédures abusives de licenciement au sein de leur entreprise (voir Bulletin des luttes – bulletin.des.luttes@ifrance.com). Ceci permet de tuer dans l'œuf toute tentative alternative de dénonciation ou de création de réseau de lutte. Ajoutons à cela le matraquage publicitaire qui

lui ne veut pas de décroissance ou de récession économique, parce que l'actionnariat s'engraisse et ne veut pas de régime amincissant (malgré les réflexions diverses sur l'obésité de certains, drame national anticipé) agissons un peu de menace terroriste pour finir de diviser les citoyens et la grande manipulation peut continuer. Diviser pour régner est plus efficace que rassembler et concerter.

Dans le même but de manipulation et de division, on promeut le communautarisme : on met en avant les homos avec la lutte contre l'homophobie en omettant de rappeler que les études marketing les indiquent comme des consommateurs de premier ordre dont les poches sont à vider, on brandit les femmes battues pour mieux les intégrer au système capitaliste comme facteur de libération du joug domestique, idem avec les inégalités de salaire sur lesquelles les femmes se battent pour mieux valider le seul système économique proposé, on légifère sur le voile pour mieux enfermer les citoyens dans leur communauté religieuse en emmêlant cultuel et culturel afin que plus personne ne s'y retrouve...

Pendant ce temps, l'État légifère à outrance et vide les caisses pour mieux dépendre des banques mondiales et du fonds monétaire qui commence à se répartir chez nous les biens du pays, mais on n'en parle pas. *On* est bien sûr la presse qui

devrait aujourd'hui s'appeler la communication puisqu'elle est jugulée par ses régies publicitaires et son actionnariat.

Les différents projets écolos ou sociaux gouvernementaux ne sont que des chiffons agités régulièrement pour nous apaiser et nous permettre de constater que les gouvernants tiennent compte de nos préoccupations. Si c'était le cas, il y a belle lurette que les transports en commun à l'échelon national auraient été développés et non pas le contraire, ainsi que le ferroutage, tandis qu'on continue de faire circuler à outrance les camions qui font travailler Renault, les groupes pétroliers, mais aussi les péages autoroutiers qui sont tous en voie de privatisation.

Le privé vaut mieux que le public est le nouveau slogan du progrès au XXI^e siècle. Idem pour le social qui est démonté petit à petit pour ne pas faire de bruit.

Sans doute faut-il de temps à autre rappeler que les fonctionnaires font grève lorsque leurs dirigeants tentent de leur imposer ce qui a déjà été imposé dans le privé sans que nous soyons (ceux du privé) descendus dans la rue pour autant. Alors que ce qu'on leur impose est inacceptable. Qu'ils ont raison de défendre leurs intérêts. Évidemment ça énerve de se voir rappeler qu'à son heure on n'a pas été culotté. On n'a rien défendu. Et on a gobé le poison sans rien recracher. En toute lâcheté.

EDF communique autour du propre de son énergie, jamais sur le retraitement en voie de privatisation. L'État aide les foyers à passer au tout électrique, pour financer l'EPR davantage que les éoliennes.

On nous assomme de slogans : mangez du lait, mangez du bœuf, réduisez votre vitesse sur la route, réduisez votre consommation d'énergie, faites du sport, les Français pensent que, les Français font ci... pour toujours plus désinformer et perdre les gens dans leurs recherches personnelles, du bonheur pour certains et de l'amour pour d'autres (définition 3 du dictionnaire Hachette amour : attachement à un idéal, renoncement à l'intérêt individuel au profit d'une valeur ressentie comme supérieure) qui est le seul sentiment permettant de réunir des forces. Gageons qu'à sa première apparition dans un slogan, il sera démonté en référence aux babas des années 70 dont on nous dira qu'ils sont tous chefs d'entreprise aujourd'hui et bien dans le système (presse, télé, publicité...). Gageons également que les gouvernants continueront de diviser pour rester les maîtres et convaincre chacun d'entre nous que nous sommes égocentriques, individualistes, et ainsi nous éviter soigneusement de nous rencontrer.

Je crois aujourd'hui que la résistance ne passe plus par les mouvements collectifs qui s'installent bien vite dans un système

pyramidal où les hauts vivent grâce aux subsides des bas (cotisations... comme dans les partis politiques), mais de la capacité que nous avons chacun de faire circuler des données par Internet ou par oral. Avec la réserve qu'Internet est un système développé par les militaires et qui est un magnifique outil de flicage de chacun d'entre nous.

Parler, se rencontrer, refaire le monde au cours d'un pot, réveiller les utopies enfouies sous une couche de tentative de réussite sociale bourgeoise, voilà ce qui peut mettre ou maintenir en alerte, et permettre à chacun de se rappeler ce pourquoi il est né, ou qu'enfin il se pose la question. Qu'il se donne les moyens de contrôler un peu ce qui lui incombe (achats, dépenses d'électricité, voiture...), non pas parce qu'il le vaut bien, mais parce qu'il le peut tout simplement.

À bon entendeur,

LNDZ

XXI

*Bientôt des millions de personnes me verront à la télé et m'aimeront. Ça fait des lendemains pleins d'espoir.*⁶⁵

Mily prend le temps de lire. Et de relire certaines phrases. Elle lit toujours ainsi. Lentement. Comme elle mange d'ailleurs. Lentement. Comme elle vit aussi. Lentement. À son rythme. Pour être sûre de ne rien gâcher. Pour s'assurer de ne rien rater. Prendre le temps et faire avec. Il fallait être vertement tenace aujourd'hui pour continuer d'être lente. Et ne pas changer.

Nina ne la quitte pas des yeux. Elle fixe ainsi souvent les gens qu'elle voit en train de lire. Pour leurs expressions faciales. Leur tics. Ce que leur visage donne à voir. Ce qui leur échappe. Qu'ils ne contrôlent pas. Enfin !

⁶⁵ Darren Aronofsky, film *Requiem for a Dream*, 2000.

Cette manie l'avait prise un jour de foire aux livres où elle avait capté le visage d'une lectrice. Ses sourcils se soulevaient puis se resserraient vers le milieu comme choqués par ce que les yeux laissaient pénétrer dans le cerveau. Si elle n'était pas choquée du moins était-elle interloquée. Nina connaissait le livre qu'elle parcourait. Elle avait tenté d'en discuter avec la lectrice aux sourcils relevés. En vain. Elle s'était vite emportée sur sa réponse à la première question de Nina qui avait décidé de ne pas insister. Elle aurait aimé parler avec l'écrivaine. Mais elle n'était pas là.

Nina avait ensuite imaginé ses propres expressions de visage à la lecture qu'elle avait faite. Elle resta un grand moment au bar de la foire à tourner sa cuillère dans une tasse de thé sans sucre. Captivée par son souvenir du texte. Essayant de se rappeler ses tensions physiques à la lecture. Les engourdissements de certaines parties de son corps. Là où elle oubliait enfin sa tenue pour fondre dans la lecture. À en avoir des crampes parfois. À en garder des contusions souvent.

Elle avait trouvé le livre captivant. Voire même fascinant. Elle l'avait lu d'une traite. Sans s'arrêter. En ayant la sensation d'en oublier de respirer. Complètement enthousiasmée par ce qu'elle y découvrait. Épuisée par la course que sa lecture devenait. Qui l'avait littéralement laissée sans souffle. Soufflée.

Comme on porte un coup à l'estomac. Plus précisément au plexus. Ce genre de souffle coupé-là.

L'envie de comparer à d'autres avait pointé son nez. Nina avait rageusement intimé l'ordre à son esprit de laisser ses comparaisons et autres jumelages coutumiers. De même la musique ou la peinture lui donnaient souvent envie de chercher des similitudes. Ce qui l'agaçait toujours. Le cinéma de ce point de vue lui semblait plus libérateur. Moins enfermé dans un carcan du on dirait machin ça ressemble à truc. Le plus souvent possible elle tenait ce piège du tout comparatif loin d'elle. Mais les rechutes se produisaient encore.

Elle exécrait l'éternelle filiation. Encore une mise en boîte ordonnée de la pensée à consommer. Toujours le même enfermement dans le genre ou le sous-genre. Ça ressemble à ne laisser pas sa place à un créateur pour ce qu'était son œuvre. Impossible alors de défendre un processus créatif. De parler de son travail puisqu'il était d'ores et déjà catalogué. Mis en boîte et mis en bière.

Mily repose la feuille sur la table et semble reprendre son souffle.

— Quel programme ! Tu crois qu'on y retourne au Faites l'amour pas la guerre.

— Ça serait bien non ? La guerre il y en a plus que marre. Je suis fatiguée de ces slogans militaires qu'on nous assène sans cesse : il faut se battre pour la puissance du pays. Il faut célébrer la victoire de je ne sais quoi. Il faut marcher ensemble. Sans doute en ordre et tous au pas. Ce que je trouve sidérant aujourd'hui vraiment c'est le déplacement des mots. Puisque nous semblons à couvert de la guerre entre civilisations proches faisons la guerre en entreprise. C'est dément. On ne pourrait pas trouver un autre carburant ?

XXII

— *C'est bien plus compliqué quand on a des enfants.*
— *Ça on ne nous le dit jamais.*
— *Le plus terrifiant, la naissance du premier. La vie telle qu'on la connaissait est finie.*⁶⁶

Mily pas plus grande que son amie est brune elle aussi. Les cheveux parsemés de blanc. Elle porte un tee-shirt près du corps noir et un pantalon cigarette noir.

Souvent lorsqu'elle glissait une jambe dans celle du pantalon effilé Mily repensait à son étonnement lorsque sa mère lui avait acheté son premier pantalon cigarette. Son premier pantalon près du corps. Moulant le bas de la jambe. Elle aimait son étroitesse. Qui tombait sur la chaussure avec finesse. Elle avait onze ans. En toute innocence elle pensait alors que l'utilisation

⁶⁶ Sophia Coppola, film *Lost in Translation*, 2003.

de moins de tissu pour la confection de ce modèle — par opposition aux standards de l'époque pattes d'éléphant — réduirait d'autant le coût du vêtement. Elle fut fort désappointée quand sa mère le paya plus cher que les modèles plus larges. Question de mode paraissait-il. Sans doute comme chez le coiffeur où une femme qui a les cheveux courts paie toujours plus cher qu'un homme. Où un homme qui a les cheveux longs paie toujours moins cher qu'une femme en cheveux.

L'achat de ce pantalon commémorait le changement radical qui était survenu dans sa vie. Il marquait l'impossibilité que Mily avait de le porter une fois par mois. Parce son bas-ventre gonflait avant de désquamer. Et qu'il était trop moulant pour tolérer cette redondance.

Ce passage obligé n'avait pas troublé Mily plus que de raison. Elle avait juste pris conscience que plus rien ne serait jamais comme avant. Qu'il lui faudrait souvent calculer les intervalles entre les périodes. Qu'il lui faudrait prévoir là où elle ne prévoyait jamais. Que sa vie serait maintenant assujettie à ce risque de la maternité. Risquer comme mettre sa vie en péril ? Et que même si elle était jeune pour s'en préoccuper elle avait pleinement conscience de ce qu'être réglée représentait. D'ailleurs ce mot règle lui paraissait fort inapproprié.

Mily était très souvent habillée en noir. Des tennis en cuir noir lui servaient de chaussures. Elle était toujours souriante. Pensant qu'elle n'avait pas à infliger sa mauvaise humeur aux gens qu'elle croisait. C'était plus fort qu'elle. Il lui paraissait important de sourire. Pour provoquer le sourire. Par effet de miroir. Comme voir une personne bâiller provoquait son propre bâillement Mily avait testé vérifié le sourire de la même manière. Parce qu'elle préférait voir les gens sourire elle leur prêtait sa bouche pour fendre la leur.

Mily se lève et quitte la table.

Elle n'aimait pas ce qu'elle appelait l'emballage. Elle était discrète dans ses tenues. Bien plus aujourd'hui qu'hier. Elle ne supportait pas l'idée d'être regardée pour ses vêtements. Mily pensait qu'être habillée en noir la mettait à l'abri. Qu'elle n'en serait que plus discrète. Avec la vieille tradition des veuves en noir.

Pendant que son amie va aux toilettes Nina révise son maquillage. Elle sort de son sac à main une petite trousse qu'elle ouvre délicatement. À l'intérieur tout y est. De l'anti-cerne au fard à joues en passant par le Rimmel. La crème hydratante anti-rides et le gloss. Le mini-flacon d'eau de parfum et l'eye-liner. Le fard à paupières et le crayon contour des lèvres — celui qui évite le débordement de couleur dans les

mini-rides du tour de la bouche. Sans oublier bien évidemment celui sans qui cela n'aurait aucune tenue : le miroir de poche.

Mily adorait extraire les différents flacons miniatures choisis pour leur faible encombrement dans le sac à main toujours très plein de Nina. Essayer les crayons sur le dos de sa main. Tracer. Renifler. Étaler. Frotter. Ou ajouter des rayures d'autres couleurs. Commenter. S'étonner. Effacer. Recommencer.

Nina fixe son regard dans le miroir. Elle n'y lit rien de bien. Elle se trouve moche. Un peu plus chaque jour. Alors elle repasse le rouge sur ses lèvres serrées. Comme si un tube de colle les obligeait à une moue dégoûtée.

Elle n'avait que sa force de conviction pour se protéger de son cynisme. Elle était seule devant son téléviseur le soir. Seule encore à voir ses seins s'affaler le long de son ventre au sortir de la douche. Nue devant le miroir en pied elle se trouvait ravagée. Seule toujours sans personne à qui se confier. Sans des bras amicaux dans lesquels se blottir. Seule désespérément seule quand elle cherchait dans son carnet quelqu'un avec qui faire glisser la soirée et la nuit. Seule à passer un moment en compagnie d'un homme. D'une femme. Seule bien souvent à ne pas jouir. Seule à attendre la suite. Seule à donner. Seule à ne rien partager. Seule à ne pas prendre. Seule à finir la nuit dans

son lit qu'elle avait choisi grand et large pour qu'ils osent y rester. Après. Seule au petit-déjeuner.

Nina n'en peut plus de sa solitude. Elle ne peut plus se contenter de ça. Elle se sent profondément usée. Elle essuie du bout de l'index une larme qui brille au coin de son œil gauche. Avant qu'elle ne perde. Avant qu'elle ne glisse le long de sa joue avec un chatouillement diffus. Complice.

À chaque fois qu'elle pleurait Nina s'étonnait de ce que son œil gauche coulât le premier. Elle avait souvent observé les larmes curieusement réparties dans les yeux des enfants. Très peu dans les yeux des adultes qui se cachaient pour pleurer. Même à la fin d'un film très triste lorsque la lumière se rallumait dans la salle tous ceux qu'elle avait entendus renifler abondamment se frottaient les yeux et le visage pour ne pas être soupçonnés de laisser-aller. Ne pas se montrer faible ou sensible était encore un des pièges des costumes sur mesure de l'ère moderne.

Aujourd'hui Nina sait ce qu'elle veut. Et surtout ce qu'elle ne veut pas. Elle soupire. Elle passe machinalement sa main droite sur le sourcil droit. Elle frotte dans le sens contraire de l'implantation des poils. Puis elle les lisse ensuite. Elle réfléchit.

XXIII

*C'est ma seule présence à l'âge de trois ans qui a brisé les rêves de ma mère.*⁶⁷

Mily entre dans les toilettes. Elle inspire. C'est ici le seul endroit de la sorte qu'elle ait fréquenté où elle s'autorise à respirer. Normalement.

Elle n'est pas à l'aise dans les toilettes des bars. Les toilettes des centres commerciaux. Les sanisettes. Ces automates où elle a toujours eu peur de rester enfermée. Que le mécanisme dysfonctionne et la piège. La bloquant dans l'espace réduit. L'immobilisant alors que le système de nettoyage se met en branle. L'asperge de son mélange javellisé. Aseptisé.

⁶⁷ Penny Marshall, film *Écartés de conduite*, 2001.

Mily ne sait pas respirer dans ces endroits. Sans même s'en rendre compte elle y réduit ses inhalations. Elle bloque l'intrusion dans ses poumons des odeurs nauséabondes. Qui y abondent.

Systematiquement elle titube. Elle s'asphyxie. Sa tête tourne. Elle n'est pas à son aise.

Pas de ça ici. L'air est parfaitement désodorisé. Fréquemment nettoyé. Les toilettes revêtues d'une gaine plastique. Qui tourne comme sur un manège. Qui permet de s'asseoir. Au besoin. Sans craindre de coller sa peau sur les restes des prédécesseurs. Apprendre à uriner et à déféquer en suspension est un des incontournables de la gent.

Mily est assise. Elle tord la bouche comme à chaque fois qu'elle urine. Comme à chaque fois c'est un pincement qui la brutalise. Depuis la naissance de sa fille. Comme si l'arrivée de l'enfant n'était pas suffisamment bouleversante. Son corps lui rappelait sans cesse. Plusieurs fois par jour. Des milliers de fois par an. Son corps lui rappelait qu'elle avait accouché un jour. Et que depuis ce jour rien ne fonctionnait plus comme avant.

Mily avait mis du temps à comprendre la colossale différence entre l'idée d'avoir un enfant et l'énorme galère que cela représentait. Tout sauf ce qu'elle avait imaginé. Elle se dit longtemps que les mères ne devaient pas cacher ainsi les pièges

de la maternité. Qu'il fallait au contraire que les femmes se parlent. Qu'elles osent se dire ce par quoi elles passaient. Que le tabou de la reproduction et ses complications tombe enfin. Que chacune prenne la décision d'enfanter en toute connaissance de cause. Plus les sociétés évoluaient moins les femmes procréaient. Ce n'était pas pour rien.

Mily avait été mutilée. Mutilée parce que son accouchement l'avait blessée. Sans parler même des points de suture. De la bouée sur laquelle elle avait posé ses fesses durant quelques semaines. De sa sangle abdominale flapie. Des kilos à perdre. De son humeur changeante à cause d'un trafic hormonal intense. Tout ça du détail.

C'est sa perception d'elle-même qui avait changé. Elle se disait parfois que le feu qui brûlait auparavant dans son bas-ventre l'avait quittée avec l'expulsion de son enfant. Comme si la flamme ardente s'était éteinte. Brutalement. Comme si la fabrication d'une nouvelle vie l'avait dépossédée de la sienne. De l'envie permanente qu'elle connaissait avant. Du désir fort pour son homme. Pour les hommes.

Donner naissance à une femme future l'avait meurtrie pensait-elle longtemps. Cherchant comment aborder cette nouvelle partition. Une gamme qui ne se jouait pas de la même manière à deux ou quatre mains. Différemment encore à six.

Mily avait attendu. Avec obstination. Déterminée à comprendre et à agir. Se regardant vivre. Essayant de cerner ce changement irréversible. Trouvant là une clé : l'irréversibilité. L'angoisse de son caractère définitif. Ce passage qui vous rendait mère pour toujours. Ajoutant sur vos épaules cette charge émotionnelle.

Ce qu'elle avait ressenti chez bon nombre de femmes croisées durant son existence était ce qui lui pesait. De celles acculées par des enfants non désirés. De l'inconfort qui malmenait pendant la gestation. De cette sensation d'être habitée qui dégoûtait certaines. De ce qui n'avait jamais été parlé. De l'interdit qui faisait qu'on n'osait pas évoquer ses difficultés. De peur de contagion. De peur qu'une épidémie de non-procréation s'ensuive. De peur de porter la responsabilité du dépeuplement alors que le nombre d'habitants de la planète augmentait sans cesse.

De cet instinct maternel qu'elle n'avait pas éprouvé à la naissance de sa fille. De sa crainte de ne pas y arriver. Et de ne pas y arriver parfois. De la difficulté qui était sienne de se supporter imparfaite. Puis de s'accepter ainsi. De la fatigue qui suivait l'accouchement. De ce qu'elle percevait comme de la jalousie de la part de Nick. Qui n'était plus le seul à compter. Sans doute avait-elle oublié pendant longtemps de se compter

aussi. De la crainte que leur histoire d'amour tournât court. Monopolisée comme elle se sentait par son nourrisson. De l'envie de se réfugier dans ce carcan de mère pour ne plus être valorisée que par cet enfant pour qui elle comptait tant. Mais jusqu'à quand ?

De la peur qu'elle avait eue de prendre du plaisir à nouveau. Là où les sensations avaient changé du fait de l'épisiotomie. La cicatrice la plus mal placée. Celle à laquelle on portait bien moins de soin qu'une au visage. Parce que celle-là ne se voyait pas. Mais elle se sentait pourtant. Là où les terminaisons nerveuses avaient été sectionnées au scalpel. De la difficulté de passer du rôle de mère à celui de bombe sexuelle. La difficile trinité : femme amante mère ou maîtresse mère putain selon d'autres. De toutes ces petites choses mises bout à bout qui encombraient sa vie. À se laisser facilement convaincre que la maternité achevée laissait sans plus d'envie. Sans plus le droit d'y toucher. Une fois l'espèce régénérée. La reproduction accomplie.

Une escroquerie moderne : donner la vie est la plus belle des choses. Du même registre que prostituée le plus vieux métier du monde. Mily pensait que c'était un homme qui avait trouvé ces magnifiques formules.

Un enfant c'était un ouragan. Un chantier en construction. Là les travailleurs clandestins étaient les hormones. Elles travaillaient dans l'ombre. Sans laisser aucune prise sur elles. Elles s'organisaient pour sécréter. Réguler. Mettre en place. Faire avancer le processus. Un travail stupéfiant. Qui permettait de jauger l'incroyable machinerie intérieure. La qualité de la propriété.

Mily comprenait mal qu'on puisse être informé de ce qui se passait à l'autre bout de la planète en temps réel quasiment tandis qu'on continuait bien souvent d'ignorer de quoi on était fait. Et comment on fonctionnait. Encore un moyen d'être mis à l'écart de soi pour endosser un rôle qu'on n'avait pas forcément choisi.

Avant de quitter les toilettes elle lave ses mains à l'eau très chaude. Elle les essuie. Elle ébouriffe ses cheveux. Elle se dit qu'il faudra qu'elle parle encore avec Nick de ses angoisses. De ses douleurs récurrentes contre lesquelles son obstétricien n'a trouvé aucune solution. Rien d'autre que paracétamol ou ibuprofène.

Mily quitte les toilettes en claquant la porte derrière elle.

— *Une surprise t'attend. Avoir un gosse, ça change tout. Les couches, le rot, le biberon en pleine nuit.*
— *Tu le faisais ?*

— *Non, mais c'est l'enfer paraît-il !*⁶⁸

⁶⁸ Tim Burton, film *Big Fish*, 2003.

XXIV

*Et ta femme, tu l'as vendue aussi ? Tu vis seul
comme un rat ici. T'as même pas trouvé une
remplaçante pour faire la boniche.*⁶⁹

— Bon ! C'est la guerre partout Mily. D'accord ! Mais à la maison alors ? Égalité des tâches. Égalité des couchages extérieurs au couple. Égalité par-ci égalité par-là. S'il faut se mettre à tenir les comptes de l'égalité on n'a pas fini de passer pour des lesbiennes moustachues. Comme au bon vieux temps du féminisme mis à mal par ceux que son désordre dérangeait.

— Comme d'habitude avec cette bonne vieille société démocratique. Dès que tu appuies là où ça fait mal elle ressort le vieil outil de l'humiliation : Si vous revendiquez c'est que vous êtes des frustrées ou des lesbiennes. Nos femmes à nous les tenants ferment leur bouche. Et c'est très bien comme ça. Qu'attendez-vous pour copier le modèle. Pour platement

⁶⁹ Claire Devers, film *Les Marins perdus*, 2003, d'après Jean-Claude Izzo, livre *Les Marins perdus*, 1997, Flammarion.

imiter. L'élève doit dépasser le maître n'est-ce pas ? Prenez-en de la graine.

— Allez va ! Laisse tomber le modèle. Je ne les aime que nus les modèles. À peindre ou à dessiner. D'ailleurs il y en a un qui me fait rêver depuis un moment. Tu vois je serais assez contente d'avoir à croquer le cul de Bartabas. Non. Son profil à vrai dire. En modèle vivant. Il va falloir que j'en parle à ma prof de dessin. Ce type à une courbe de reins... je n'en ai jamais vu de telle ! Et quand il est à cheval il a une allure... J'aimerais juste glisser ma main le long de son dos. Juste ça. Sentir sa peau. Ses muscles. Ses os. À cet endroit précis du creux des reins. Mily ça me fait frémir rien que d'y penser !

Nina relève les manches de son chemisier.

— Regarde j'en ai la chair de poule !

— Attention Nina tu te fais du mal. Tu n'as pas encore son numéro de téléphone dans la poche. Il va te falloir patienter et ça va être dur pour toi de patienter non ?

— Ben non. Aussi curieusement que cela te paraisse je sais être très patiente parfois.

— Mince ! Encore une qui fait de la résistance à la pulsion ! Attention Nina. Tu dérapes sérieusement. Tu t'éloignes du moule de la parfaite citoyenne.

— Ben la citoyenneté du tout avoir je m'assois dessus tu vois ! Bon alors chez toi ça en est où ?

— Tout va bien ou à peu près. Nick sait que je le trompe.

— Que tu le trompes ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire Mily ?

— Oui. Intellectuellement. Je vais échanger des idées avec d'autres. Parce qu'il m'en faut d'autres que les siennes. Nombreux sont des hommes. Oui c'est vrai plus nombreux que les femmes. C'est leur esprit qui m'intéresse. Pas leur queue. Mais ça ne change rien à la crainte que Nick peut avoir de me perdre. Je ne suis pas ficelée nuit et jour à sa botte. Tout peut arriver. Dans mon sens comme dans le sien. Tu vois il me semble que la vie à deux c'est comme un tour du monde en auto-stop.

— Tu montes avec n'importe qui c'est ça ?

— Pas forcément Nina ! Mon tour du monde se fait à deux parce que je n'aime pas être seule au long cours. Seule ça fait trop peur. Trop mal. Ou les deux d'ailleurs. À deux tu as toujours à échanger. À qui parler. La route défile différemment quand elle est vue par deux paires d'yeux. Le point de vue n'est pas le même. Il est à partager. Il devient constructif. Complémentaire.

— Oui. Moi les métaphores tu sais ce n'est pas mon truc.

— Ben c'est pas compliqué pourtant. Je vis avec un homme parce que j'en ai envie. Et lui aussi. Pas envie comme avoir ce que l'autre a. Cette envie créée pour frustrer et consommer ne

me va pas. Envie comme désir dont tu sais pourquoi il est là. Ce qu'il t'apporte. Ce que tu connais et ignores de lui. Toutes les raisons qui te font aimer et désirer quelqu'un. Nick me réjouit. Il me contente. Il me satisfait — parfois. Il m'apaise.

— Aimer aimer. Paroles paroles. Mais vu ta mine je comprends que ça puisse combler. Et avoir envie de rester. Et se battre par amour. Se battre pour continuer d'aimer. Être avec. Davantage que de livrer bataille non ?

— Mieux vaut ne pas se battre c'est clair. Mais je te rassure ça n'ôte pas le doute. Quand je pense à Nick je suis parfois jalouse. Et je me rends vite compte de mon absurdité. Un bon plan ça se partage. De même une bonne adresse. Nick n'est pas à moi. Je n'ai pas cette prétention du propriétaire. Je n'ai aucune raison d'être jalouse. Je n'ai pas la prétention de dire qu'il m'appartient. Je tiens à lui mais je ne le tiens pas. Même pas par le sexe comme je le dis volontiers.

— Et tu as bien raison. Ni esclave ni maître. Tu sais pour moi la jalousie c'est comme l'envie. C'est la religion qui a mis à la mode ces sentiments-là. Au nom de la fidélité à un dieu tout puissant tu ne devais jamais aller en convoiter d'autre. Par fidélité. Tu parles d'une connerie ! La fidélité c'est l'ignorance. Et c'est ce qu'on a imposé aux femmes depuis longtemps. L'ignorance. C'est la croyance dévote en des lois immuables. C'est l'incapacité de découvrir. Soi même et autrui. C'est

l'étourdissante capacité de se confier corps et âme à quelqu'un qui décide pour soi. Et dont les diktats manœuvrent selon les époques.

— Seuls les cons ne changent pas d'idée disait je ne sais plus qui.

— Qui ? je ne sais pas. C'est le doute qui maintient éveillé. Pas autre chose. Pas le fonctionnement de notre société. Celle qui te dit si oui ou non tu peux coucher avec qui tu veux.

— Moi qui ne lis pas la presse féminine je ferais bien quelques dérapages avec ton mari.

— Ben voyons !

— J'adore la façon qu'il a de regarder les autres femmes. Le regard qui n'insiste jamais. Les yeux qui semblent voler lorsque la conversation devient intime. Jamais de regard lourd. Trop appuyé. Insistant. Le respect des yeux. Ça c'est un qualificatif pour lui : l'homme au regard respectueux !

— Ça vaut mieux que l'homme au canon scié non ? Mais j'ai quand même gardé un faible pour Steve Mac Queen⁷⁰. Voilà encore un héros blond aux yeux bleus de mon enfance.

— Ouah !

— Quand je pense que j'ai passé près d'un tiers de ma vie avec le même type ! Parfois ça m'angoisse !

⁷⁰ Steve Mac Queen, téléfilm *Au nom de la loi*.

— Tu m'étonnes : douze ans à tâter de la même queue !
Pouah ! Il y a de quoi devenir dépressive !

Nina tord son visage avec une moue de souffrance.
D'écœurement complet.

— Je ne sais pas comment tu fais. J'en suis totalement incapable.

— Comment je fais ? Tu ne sais pas pimbêche tu n'as jamais essayé !

— C'est vrai. Mais quand même. Je suis sûre que ça me gonflerait. Toujours les mêmes mots. Toujours les mêmes câlins. Toujours tout pareil.

— Et oh calme ta joie ! Combien de pièces dans une maison ? Combien de recoins partout autour de toi ? Qui te dit que c'est plan-plan toujours pareil rien qui change ? Où as-tu vu jouer ça ma vieille ? Mais bien sûr tu ne connais pas donc tu ne peux pas savoir.

— Un partout sur ce coup. Attends ! Ne me dis pas que tu t'éclates au lit avec ton mec comme aux premiers jours ?

Mily regarde Nina avec des yeux soudain très tristes. Elle hésite. Elle ouvre la bouche puis la referme. Elle la pince entre ses dents. Elle prend un air emprunté.

— Non. Je ne peux pas dire ça. Évidemment...

— Tu vois. J'en étais sûre !

— Attends laisse-moi finir tu vas blêmir. Ce que je peux dire c'est que c'est encore mieux maintenant qu'autrefois. Oh ! ça t'en bouche un coin pas vrai ?

— Tu déconnes ? Je ne peux pas le croire. Mais l'usure du temps. Les habitudes. Tout ce qu'on entend toujours dire partout. Tout ce qui pourrait un couple. Tu ne connais pas ?

— Mais Nina tout ce que tu entends sont les propos de ceux qui n'ont pas envie de vivre ça. L'ont-ils jamais tenté ? Ceux que cette vie n'intéresse pas. Ceux qui ne vont pas dans ce sens de la relation à deux et de l'entretien quotidien qu'il faut veiller à y apporter. De l'amour pour quelqu'un qui est autre chose qu'une permanente envie de baiser...

— Ah c'est pas con ça. Je n'y avais pas pensé.

— Tu sais quand même qu'on ne jure jamais que pour sa cuisine. En sexe comme en politique.

— Oui je sais. C'est bien pour ça que je suis convaincue que rien ne vaut l'amour libre avec ou sans couple.

— Mais c'est pas de l'amour libre en couple dont il est question ici. C'est bien du sexe libre. Et puis parle de ce que tu

connais ! Dis plutôt sans couple. Tu sais la liberté ne devient réelle que lorsqu'on ne la craint pas. Je pense que nombreux sont celles et ceux qui ont peur du vide. Peut-être davantage pour les femmes. Peur de s'en référer à elles-mêmes. De penser par elles-mêmes. Parce qu'elles sont totalement conditionnées. À être frivoles. Légères. À écarter les cuisses à la demande. À ne rien entreprendre sans l'aval d'un homme. D'un père. D'une mère.

— Bref ! Si chacun est libre de choisir la vie qui lui va bien encore faut-il avoir la connaissance de ce qui est possible.

— Peut-être que l'idéal ici est d'avoir matière à comparer. De sa propre expérience. Pas forcément à travers les livres. Les romans. Les expériences rapportées.

— Mais Mily une petit aventure vite fait bien fait ça ne te branche pas ?

— Non. Le vite fait bien fait je ne suis pas faite pour ça. J'ai essayé tu me connais.

— Hélas oui ! Mais quand même tu étais bien lorsque tu avais cette vie légère que j'aime tant.

— Et qui m'a tant bousillée. Très peu pour moi merci. J'ai grandi. J'ai évolué. J'ai progressé. Tout ce que tu veux pour dire que cette vie je te la laisse. Je te laisse à ton usure.

— Oh ça va ! Tu ne va pas me sermonner toute la soirée. Qui dit que je suis usée ?

— Non. Il est vrai que tu as de beaux restes. Tu peux continuer. Il y a encore quelques miettes à ravager. Quelques coups de serpillière à passer. Tiens donne-moi tes mains !

Mily prend les deux mains de Nina dans les siennes et mime une cartomancienne. Elle pose les pattes de son amie à plat dos sur la table et fait mine de caresser une invisible boule de cristal autour de laquelle elle enroule ses doigts. Puis ils se frottent. Se croisent. Comme on réchauffe sa peau. Elle prend à nouveau les mains de Nina et les approche de son visage en les tirant sèchement vers elle. Nina a les côtes plaquées contre le bord de la table.

— Mais vous avez là une magnifique ligne de vie ma bonne dame.

— Qu'est-ce que tu veux que je foute d'une ligne de vie solitaire Mily ?

— Je vois de l'argent. Beaucoup d'argent.

— Ça on sait madame Irma. Je gagne bien ma vie merci. J'ai un boulot de cinglée. Je suis seule à prendre les décisions. Seule à me faire engueuler quand elles ne sont pas bonnes. Seule à

faire redescendre les ordres de la direction générale. Seule à tout gérer.

— Chut chut ! Ne vous énervez pas vous allez faire partir le fluide... Je vois de l'amour. Il est là. Tout proche. Je le sens. Oui ! Je le sens bien. Il est grand. Il est gros. Il est aussi gros que Rocco dans *Romance*⁷¹.

— Arrête t'es naze !

Nina lâche un sourire. Des yeux seulement. Mily continue son jeu.

— Cet amour vous ne le soupçonnez pas d'exister. Parce que vous le refusez depuis tellement longtemps. Vous vous trouvez... grosse et moche... et vous l'êtes !

— Ah fausse amie ! Tu te dévoiles. Tu vois tu profites de ma faiblesse pour m'accabler. Tu n'es plus ma sœur.

— M'en fous de tes caprices. Le chantage affectif n'a aucune prise sur moi.

— Mily je crois que je déprime. Sérieusement. Tu crois qu'il faudrait que je consulte ?

— Que tu consultes quoi ? Un kinésithérapeute hyper sexy qui te masserait pendant des heures en te regardant droit dans

⁷¹ Catherine Breillat, film *Romance*, 1998.

les yeux — ce qui nécessite une certaine souplesse mais pourquoi pas ? Sans aucun doute. Fonce !

— Non. Je suis perturbée.

— Moi aussi. Mais je garde mon instabilité pour moi.

— T'es vraiment cinglée toi tu sais !

— Je sais. Voilà pourquoi je ne peux pas le dire à tout le monde. Je n'ai pas envie de manger des cachetons toute une vie juste parce que je suis tapée mais que je vis très bien avec. Nina nous sommes dans un monde où tout est soigneusement codifié. Que tu tapes le mauvais code et on garde ta carte de crédit. Imagine ce qu'on te ferait si tu n'avais jamais le code d'accès à ton environnement.

— Tu penses qu'on t'enfermerait ?

— Pas forcément. Mais qu'on t'empêcherait de semer le doute auprès de ceux qui se contentent de ce qu'ils ont. Ça oui. J'en suis absolument convaincue.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Les hôpitaux psychiatriques. Les gens qu'on y parque. Ce sont les électrochocs. Les traitements de choc. Je n'ai jamais saisi qu'on puisse soigner avec ce qu'on utilise pour torturer. Les

barbouzes français sont bien placés pour leurs études en la matière menées pendant la guerre d'Algérie.

— Avec lesquelles ils ont fait le tour du monde de la formation aux méthodes modernes d'asservissement par la violence. Bon. Non seulement tu es cinglée mais tu es un peu paranoïaque Mily ? Limite cas désespéré tu sais !

— Je suis pleinement consciente de mon inconscience. Oui bien sûr. Mais j'ai quand même de rares moments de lucidité. Que je continue d'entretenir. Je sais ce que je ne veux plus vivre. Je sais mes erreurs. Mes horreurs. Je sais ce sur quoi je peux construire. Avec mes déchets oui. Mais pas ceux des autres.

— Chacun sa merde en somme.

— Eh ! Tu te souviens Nina quand nous étions adolescentes nous doutions de tout et de tout le monde. Perpétuellement. Voire systématiquement. De nos parents. Des garçons comme des professeurs. Des ministres comme du président. Des patrons comme des syndicats. Nous passions notre temps à réviser le monde avec l'aide des livres et des chansons que nous apprenions par cœur. Que nous traduisions quand elles étaient étrangères pour mieux les transmettre aux autres. Comme dans

*Fahrenheit 451*⁷². Le doute ne m'a jamais quittée. Il est même de plus en plus présent.

— Oui je me souviens de notre méthode d'antan. Qu'est ce que nous connaissions comme textes. Et ceux de théâtre aussi. Nous apprenions Beckett. Shakespeare...

Nina n'a pas le temps de finir sa liste.

— Voilà le résumé de ce que j'ai compris de la situation. Nous sommes formatés depuis notre petite enfance.

Mily prend un air grave. Elle tord un peu sa bouche. Elle ouvre de grands yeux. Elle passe nerveusement une main dans ses cheveux.

— Dès l'enfance nous sommes mis en boîte pour servir la nation. Qu'importent nos aspirations. Il faut aller vers le schéma national.

— Pardon mais à sept ou huit ans à part dire des bêtises avec les copines et jouer à la poupée je ne vois pas grand espoir de révélation.

— C'est vrai Nina. Mais déjà ta poupée est suspecte. Tu ne le sais pas encore. Alors tu continues sur ton chemin. L'école. Les goûters d'anniversaire. Les amitiés ne nouent. Se dénouent. Les

⁷² Ray Bradbury, livre *Fahrenheit 451*, 1953, Folio science-fiction. François Truffaut, film *Fahrenheit 451*, 1966.

parents t'ennuient. Ils t'accompagnent. Idem pour les frères et sœurs. Collège. Et là : premier accroc au moment de l'orientation. Tu te souviens comme nous étions en peine de donner un nom de métier à notre avenir ?

— Parce que l'avenir n'est pas professionnel dans l'esprit des humains. Il n'est pas dans le travail. Il est dans la vie. Dans l'émotion. Dans le plaisir de vivre. Dans la compréhension du monde. Pas dans son refoulement. Il est justement ailleurs que là où on nous dit de regarder.

— Voilà ce à quoi on tente de modeler tout le monde de l'enfance. Si tu ne travailles pas à l'école tu n'auras pas de situation. Et à quoi sert-elle cette situation sinon à combler le vide de la vie qui ne se pose aucune question. Sinon celle de l'argent à gagner ?

— Ce qui se construit aujourd'hui détruit ce qui a été fait et consolidé hier. Avant nous.

— Tu te souviens comme l'idée de l'Europe était ahurissante à nos yeux. Réunir dans un grand pays ceux qui par le passé avaient farouchement lutté les uns contre les autres. Trop attirés chez les autres par ce que n'avaient pas les uns.

— À l'époque où l'idéal d'union régissait les réflexions.

— Mais qui peut se retrouver aujourd’hui ? Qui peut être heureux de vivre ce conditionnement au monde moderne ?

— Ceux qui te convaincront qu’il est nécessaire. Ceux qui sont obsédés par l’idée de puissance. De pouvoir. Ceux qui depuis leur plus tendre enfance sont sacrifiés à l’autel de l’argent. Les mêmes qui se vantent de leur appartenance religieuse. Crois en dieu comme ça si tu ne sais pas répondre à tes questions c’est que c’est lui qui aura décidé ou fait.

— Quand tu vois comme ils se bouffent tous la part de gâteau ça donne envie de rejoindre le groupe pour sûr !

— Tous des chefs de secte du reste. Mais le conditionnement de l’enfer terrestre pour un paradis ultérieur continue de faire des émules.

— Et de conditionner en masse. De pousser à fouler des traces exemplaires.

— Au secours ! Où est la sortie ?

— Tiens c’est Nathalie Baye dans *Les Sentiments* qui dit : Un jour j’ai demandé au curé [...] Ma grand-mère quand elle est morte elle avait soixante-dix ans, et quand elle était jeune elle a perdu un enfant qui avait un an. Si ma mère meurt jeune à trente-cinq ans par exemple et que je meurs vieille à quatre-

vingt ans, alors à quel âge on va se retrouver au paradis ? [...]

La réponse, c'est que là-haut on aura un corps glorieux !

— Voilà pourquoi notre société adule les morts tandis qu'elle réfute sans cesse les vivants. Les morts sont glorieux.

— Est-ce pour la même raison qu'elle adule les escrocs tandis qu'elle raille les humanistes ?

— Va savoir...

XXV

*Welcome to a place Where people lie to your face Just
to get shit done Welcome to the human race Where if
you aint got money, then you'll pay in pain
Welcome to this world of ours And if you had the
chance would you come again ? ⁷³*

— Parfois je me méprise Mily.

— Et bien c'est une méprise Nina. Le mépris est tout ce qui valide notre conditionnement. Mépris et frustration sont les vaches à lait de la consommation.

— J'ai fait des études supérieures.

— Moi pas.

⁷³ IAM, chanson *Bienvenue*, album *Revoir un printemps*, 2003.

— J'ai un métier auquel l'enseignement ne m'avait pas du tout préparée mais auquel je n'aurais pas accédé sans ce niveau d'enseignement. Je m'y ennuie ferme. J'appartiens à un groupe supranational international *all over the world* — tout ce que je déteste : l'appartenance au groupe. Je n'appartiens à personne d'autre que moi bon sang ! Donc je travaille dans un groupe où je dois décider de ma carrière avec un responsable ressources-humaines psychologue. Comme si j'avais besoin de quelqu'un pour m'aider à décider. À faire des choix. Bref ! Je suis complice de la fabrication de mal-bouffe et moi-même je ne sais plus ce qu'est un bœuf bourguignon. Qui sait je suis peut-être coupable de l'empoisonnement de milliers de personnes. Les obèses me doivent leur surpoids. Les nourrissons qui ont de l'eczéma me remercieront d'avoir empoisonné leur développement *in utero* avec tous les additifs de mes plats surgelés. Les diabétiques m'écriront pour me dire à quel point je leur ai pourri l'existence : prélèvements injections pire qu'une vie de toxicomane. Je n'en peux plus Mily. Tous ceux qui se nourrissent peuvent me remercier d'avoir bousillé l'air et l'eau. D'avoir acheté à des agriculteurs subventionnés pour ruiner l'environnement. D'avoir conditionné avec des toxiques. Quel monde de fous !

— Nina c'est bon. Patience. Tu as déjà décidé de changer de voie. Il faut juste te supporter encore un peu dans ton costume

d'*executive woman*. Passer de l'agroalimentaire à la peinture intérieure. C'est un sacré pont tout de même ! La déllivrance est proche.

— Tu sais je me demande si quitter un boulot insupportable pour un autre est une solution. C'est un moindre mal. C'est tout.

— ...

— En fait j'ai toujours rêvé d'aller bosser en bleu qui du reste est blanc pour les peintres. Je trouve ça très chic le côté salopette. Et puis ça me changera de tous ces éléphants en costumes deux ou trois pièces. Aux cravates inassorties.

— Pourquoi des éléphants ?

— Parce qu'ils sont tous gris tiens ! Les businessmen américains sont en blazer bleu marine. Si possible avec des boutons dorés. Chemise blanche. Pantalon gris et cravate bordeaux. Les Français sont beaucoup plus originaux. Gris !

— Est-ce qu'au moins ils barrissent dans la savane ?

— Barrir ? Non ils n'ont pas cette finesse. Ils gueulent quand ils ne sont pas contents. Si possible devant un auditoire. C'est du meilleur effet.

— Nina tu es au bord de la crise ! La crise de nerfs. Tiens ! Il faudrait une séance Almodovar filmographie intégrale pour nous faire du bien à réfléchir. Qu'est-ce que tu fais demain ?

— Rien. Ah si ! Je dois peut-être voir Paul.

— Paul ? Qui c'est celui-là ?

— Un vieil amour de faculté.

— Non ? Paul Lasgnard ? Tu vas revoir Paul Lasgnard ?

— Ben oui.

— C'est génial Nina ! J'adorais ce type.

— Moi aussi.

— Tu vois tout espoir n'est pas à jeter.

— Je sais mais c'est très compliqué dans ma tête.

— Nina tout est toujours très compliqué dans ta tête. C'est ta façon d'être. Tu n'es pas simple parce que tu es compliquée. J'adore la définition de compliquée : composée d'un grand nombre de parties dont les rapports sont difficiles à comprendre⁷⁴. C'est tout toi !

— Tu apprends le dictionnaire par cœur Mily ?

⁷⁴ Dictionnaire Hachette multimédia, 2000.

— Oui certains mots. C'est mon combat contre Alzheimer. Je travaille ma mémoire pour ne pas la perdre.

— Tu devrais m'entraîner. J'ai une mémoire pourrie. Je ne retiens que des choses inintéressantes. Des numéros de téléphone. Des riens. Je ne retiens pas les noms d'auteurs. Je ne retiens ni les blagues ni les citations. Ou si rarement. C'est pour ça que je n'aime pas les citations je crois. Et puis aussi parce que ça fait intello.

— Mais non ! Tu as une excellente mémoire pour certaines choses. C'est tout. Tu sais il ne faut pas faire de complexe avec les citations : c'est autant de cailloux semés sur ton passage. C'est le Petit Poucet. Intello de rien. D'abord il y a des tas de dictionnaires de citations. Tu n'as qu'à te servir. Il paraît même que dans les grandes écoles — celles où se formate l'élite de la nation : tiens sale peuple tu n'es rien ! — on apprend des citations d'auteurs et leur biographie mais pas leur œuvre. Ça aussi c'est compliqué hein ?

— Mm ! Ce qui est compliqué Mily c'est que j'ai revu Paul le jour où j'ai décidé de changer de boulot.

— Tu ne me l'avais pas dit quand nous en avions parlé. Cachottière !

— Non. C'était pour t'épargner. Je connais ta sensibilité extrême.

— Arrête tu m'agaces !

— C'était déjà assez compliqué de décider de changer de vie professionnelle sans avoir à réfléchir à l'idée de changer le reste de ma vie.

— Pourquoi changer de vie ? Tu ne vas pas un peu vite ? il ne s'est encore rien passé Nina. Si ?

— Non pas encore. Mais Paul est divorcé. Il a deux enfants. Petits je crois. Et ça ça change pour moi.

— Parfait. Ça fait de futurs potes pour ma fille. Je te promets que ce soir avant de me coucher ou demain matin avant de me lever je brûlerai quelques cierges pour toi. Pour que ça marche avec Paul et que tu sois heureuse et tout et tout.

— Depuis quand t'es convertie toi ?

— Convertie moi ? Jamais. À part au *hard-core*. Et seulement celui de la musique ! Plutôt ne plus être amoureuse de ma vie que de m'inscrire dans une quelconque secte. Je brûlerai pour toi dans ma chapelle intérieure. Celle où je me recueille en cas de coup dur. Et je ne sais pas encore quelle sera la grosseur des cierges !

— T'es vraiment obsédée Mily !

— Oui. Au moins autant que toi ! Et c'est ce qui me tient en vie. Alors je ne suis pas près de lâcher l'affaire.

— Garçon !

XXVI

*Nous parlons par le toucher, nous mêlons nos deux moitiés [...] Nos doigts lisent notre peau, sans le secours des yeux, envoient des messages par le toucher, légèrement, instantanément, sans interprète.*⁷⁵

— Si tu vis sans amour autant dire que tu n’as pas de vie. Quand tu n’aimes pas tu ronges ton frein. Tu t’uses. À vide.

C’est Nina qui pose ces phrases. Avec une moue triste. Un air de désolation. Pour la vie sans amour. Sans doute pour la sienne. Mily continue.

— C’est l’amour sauvage qui use. Le sexe sauvage. Qui marque. Surtout s’il est mal assumé. Le sexe qui n’est pas partagé. Quand celui des partenaires qui pénètre l’autre tatoue sa rage. Dans le vagin par exemple. Je suis sûre qu’un coup mal

⁷⁵ Eva Figes, livre *La Boucle*, 1996, Autrement.

attentionné laisse des marques. Laisse passer la violence de celui qui le donne. Son dégoût. Je suis sûre que cela marque les chairs. Autant que la frustration qui en découle. Autant que le fer rouge de certains.

— Oh ça me plaît ça ! Cette vision des choses. Celui qui pique avec de mauvaises attentions contamine. Le fameux dard. Ce qui pourrait être un début d'explication de mes maux multiples de dos. De ventre et de viscères.

— Pourquoi pas. Je pense souvent au nombre d'hommes qui détestent les femmes mais qui les baisent. Le nombre de malades de la bite qui violent. Torturent. Brutalisent. Droguent les nanas pour en abuser. Pour qu'elles ne se souviennent de rien. Mais que leur vie entière elles cherchent pourquoi elles ont des douleurs au ventre. À l'anus. Ceux qui les vendent. Ceux qui rêvent de se payer des gamines et qui le font. Au motif que parce qu'elles sont bandantes pour eux elles sont à baiser. Sans blague ! Ce n'est pas le monde qui va mal. Ce sont les hommes. En tout cas certains d'entre eux. Tu sais que je n'aime pas mettre tout le monde dans le même sac. Je garde l'exception à vue.

— Une exception comme la tienne.

— Oui. Certains fonctionnent avec leur sexe à la main. En permanence. Parce qu'ils sont convaincus que c'est une arme. Que c'est le pouvoir. Une machine à avilir. À salir. Et ils s'en

servent comme tel. Risquant de blesser à jamais leur partenaire. Mais ils s'en foutent. Et c'est le cas de le dire.

— Peut-être. En tout cas bon nombre de ceux avec lesquels je discute sont persuadés qu'il faut qu'ils baisent tout le temps pour être bien. Sinon ils ne seraient pas virils tu comprends. Ce qui me sidère aussi Mily c'est la complicité de certaines femmes. Cette volonté de ne rien faire changer. De transformer sa gamine en lolita. Qui achète les vêtements des enfants dans un foyer ? Qui revêt sa gamine d'une mini-jupe. D'un mini tee-shirt. Lui apprend à se peindre les ongles. À se maquiller alors qu'elle entre à peine à l'école. Qui déguise sa gamine comme moi-même je n'oserais pas le faire ? Pourtant tu me connais j'ai des limites un peu lointaines ! Pour quoi ? Pour qui ? Pour qu'elle s'habitue aux regards pesants des hommes sur ses fesses ? Ce n'est pas pour la gamine que la mère déshabille ? Alors est-ce que c'est pour elle ? Est-ce que les mères sont contre leurs filles parce qu'elles sont filles ? Alors elles rejouent pour elles toute la mascarade du conditionnement ? Être belle. Se faire désirer. Et autres complications. Est-ce que j'ai tort Mily de faire cette lecture des choses ?

— C'est ta lecture Nina. Je crains que tu n'aies bigrement raison. Les femmes sont complices autant que les hommes de cette érotisation outrancière des gamines exigée par les publicitaires.

— Ces photos de mannequins habillées par des hommes qui détestent les femmes. Sans quoi ils ne les rendraient pas aussi laides. Ça dégouline des pages. C'est immonde. Qui peut s'identifier à ça ? Même moi qui suis maquillée. Qui fais très attention à ce que je porte. Je ne supporte pas ces photos. Ces femmes en talons aiguilles et sous-vêtements. Ces gamines qu'on maquille à les rendre femmes pendant qu'on hurle contre les pédophiles. Ces femmes enchaînées sur les affiches pendant qu'on se scandalise de la violence faite aux femmes. Y'en a marre de cette torture mentale !

— Si les hommes ont un problème avec les femmes tu crois qu'ils le doivent à leur mère ?

— Peut-être en partie. Mais on ne va pas porter tous les travers du monde nous les femmes ! Comme toujours. Et les pères là-dedans ? Ils n'ont qu'à élever leurs enfants eux aussi. Ça se partage ce genre d'engagement avec autrui. Au lieu de tout laisser porter à leur femme. Cet être inférieur auquel on a toujours confié l'éducation des enfants. C'est pas un peu contradictoire ça ? Mais ça permet de tout laisser porter à l'autre. Surtout les défauts. Et les contraintes.

— Parce que torcher un cul merdeux c'est une affaire de femmes voyons.

— Mais bien sûr ! Comme laver les cabinets et écarter les jambes à la demande. Bien des hommes sont tellement tournés sur leur sexe qu'ils ne voient rien de ce qui se vit autour d'eux.

— Si le sperme qu'ils éjaculent brûle l'intérieur des femmes ce n'est pas eux qui le ressentent. Ce sont elles. Si son acidité donne envie de le recracher pour ne pas salir sa bouche ou son œsophage ils ne le savent toujours pas.

— Leur seule conversation : c'était bien chérie ?

Mily et Nina portent leur main raide devant leur bouche. Parce que chacune d'elle a entendu cette phrase récurrente. Nina enchaîne.

— Il faudrait que les hommes se regardent baiser. Non pas qu'ils se filment. Ça les détacherait de leur image. Voire même ça les stimulerait. Pas non plus qu'ils se voient dans un miroir. Ça ne serait toujours pas eux puisqu'ils y seraient en négatif. Juste qu'ils s'imaginent précisément en train de faire ce qu'ils sont en train de faire.

— Tu as raison. Que te temps à autre ils se mettent à la place de celle ou celui qu'ils performent. Qu'ils essaient de comprendre ce qu'ils font. Qu'ils essaient d'imaginer ce qu'ils aimeraient qu'on leur fasse s'ils étaient à la place de l'autre. À la place de la femme qui est avec eux.

— Et là tu peux être sûre que la majorité te rigole au nez avec un incroyable dédain. Pfft mais je ne suis pas une femme. Alors comment imaginer ?

— Et là tu sais que tu as fait mal. Alors tu attaques sur les caresses anales par exemple. Histoire de bien rappeler que l'homme aussi a un anus sans doute encore plus jouissif que le nôtre compte tenu de ses finesses intérieures. Et que si celui d'une femme peut lui apporter du plaisir le sien aussi pourrait sans doute.

— Non non non Mily. Tu prends trop de risques. Tu évites la leçon d'anatomie. Tu évites de lui parler de cette petite boule qu'on trouve à quelques centimètres de l'entrée et qui décuple ses sensations.

— Oui parce que là tu risques vraiment d'amocher sa fierté. Et de bouleverser sa sexualité refoulée.

— Les hommes les plus respectueux que j'ai pratiqués sont ceux qui ont essayé les hommes et les femmes.

— Les bi ? Non les sexuels en somme ou les sexués tout simplement.

— Oui. Ceux qui ont été confrontés à la brutalité sexuelle des hommes. À leur urgence de se satisfaire. À leur manque de partage du plaisir amoureux. Ceux-là font bien plus attention à ce qu'ils font avec un partenaire. Ils ont testé l'animalité de l'homme en rut. Ils ne s'y reconnaissent pas. Alors ils

redoublent d'efforts pour que le sexe soit un moment d'échange. De partage.

— Moi non plus je ne crois pas à la théorie de celui qui prend dans la relation à deux. Prendre sans donner n'a aucun sens. Si le plaisir c'est prendre uniquement pour soi autant utiliser la veuve poignet. On se soulage et on n'en parle plus !

— Et puis ça évite de se répandre auprès de quelqu'un à qui on n'apporte rien. Ou pas grand-chose.

— Oui mais il n'y a alors personne à dominer.

— Argh ! Pas de domination pas d'érection ! Le sexe est passionnant lorsqu'il porte les partenaires au plaisir. À la jouissance.

— Pas quand il génère de la frustration.

— Je me demande si les femmes ne sont pas en train de se venger finalement.

— De quoi ?

— Des siècles de frustration imposée par les hommes. Des humiliations des guerres où le viol est une arme. Où les femmes enfantent des enfants d'ennemis. On ne les tue pas. On les humilie.

— Voilà une arme de destruction massive. L'humiliation.

— La même qui est utilisée aujourd'hui dans le monde du travail. La stratégie militaire de la destruction. Du pilonnage massif. Tu marches ou tu es déserteur. Poursuivi.

— La torture propre. Parce qu'elle ne se voit pas. Si elle est pratiquée de façon suffisamment perverse.

— Hou que c'est dangereux ça !

— Ajouté à cela l'intégration des femmes dans tous les secteurs d'activité pour cautionner le système capitaliste et voilà comment on empêche une société d'évoluer. Intégrez les esclaves à votre système. Qu'ils s'en plaignent ou qu'ils le critiquent et c'est depuis leurs yeux d'esclaves qu'on jugera leurs dires. Ainsi on continuera à les observer comme des autres qu'on a pourtant tout fait pour intégrer. Les ingrats !

— Intégrées aux métiers les femmes mais surtout pas aux sphères décisionnelles.

— On y met quelques slogans d'égalité pour convaincre les femmes qu'elles ont leur place dans le système marchand. Que c'est bon pour leur reconnaissance sociale. Dans la presse quelques sondages tests pour leur indiquer qu'elles aussi peuvent tromper leur partenaire. Les voilà libérées.

— Sur le schéma des hommes. À un salaire inférieur au boulot. Avec des contraintes toujours plus importantes. Travailler. Élever ses gamins. Faire le ménage. Les repas. La vaisselle. Comprendre qu'en gagnant plus d'argent elles peuvent être relayées dans ces tâches : assistantes maternelles femmes de ménage lave-vaisselle. Et hop on boucle la boucle du service. La femme marche dans le système capitaliste. Elle

travaille pour consommer. Pour économiser son temps. Mais pas son argent. Elle n'en gagne pas assez. De ce point de vue elle n'est pas une menace pour la bourse.

— Qu'elle travaille moins !

— Ça ce n'est pas un facteur d'intégration ni d'égalité dira-t-on.

— Mais l'égalité n'existe pas. C'est une chimère derrière laquelle les mâles ont ficelé les femmes pour les convaincre de leur nécessité. Ils ont besoin d'elles pour assurer leur descendance. Point. Depuis la nuit des temps le monde n'a pas évolué !

— Tu as raison. Puisque de toute manière ils ne se soucient pas de leur plaisir. Ils se contentent de les regarder comme des singes en cage. Des beautés inaccessibles. Des fantômes. Des êtres qui n'existent qu'à travers eux. Leurs décisions. Leur volonté. Celles auprès desquelles ils accèdent au repos du guerrier.

— Il suffit toujours de regarder les publicités pour s'en convaincre. Tu sais que les Espagnols viennent de voter une loi qui interdit l'utilisation du corps pour la promotion d'un produit ? Qui interdit les images vexatoires dans la publicité. Je trouve cela excellent. Et tu vas voir que la publicité chez eux va enfin devenir un métier de création. De réflexion. En tout cas autre chose qu'un tas de gens cokés qui pondent des idées

sexistes comme ils fument des cigarettes. Combien de femmes décisionnaires dans la publicité ?

— Je n'en sais rien. Mais à chaque fois que les femmes évoluent ou se libèrent d'un carcan vite vite on ressort des icônes des tiroirs : l'idéal de la femme à gros seins et bon derrière ou au contraire celui de la garçonne selon le moment. Et on bousille toutes les gamines qui grandissent avec des seins plats. Des hanches étroites. Quand la mode ne met pas ce type de corps en affiches.

— Et qui n'ont qu'une envie dès leur majorité : celle de se faire greffer du silicone pour correspondre au modèle bien-pensant. Persuadées d'être libres et autonomes dans leur choix.

— C'est sûr que d'avoir de gros nichons ça doit aider à son intégration dans ce monde magnifique. Il suffit de suivre le regard des hommes assis aux terrasses de café pour s'en convaincre.

— Les femmes sont toutes bonnes ! Bonnes à être baisées. Et connes c'est bien connu. C'est d'ailleurs pour ça qu'on a besoin d'elles dans le monde du travail. Pour continuer d'y valoriser les hommes.

— Pourtant notre corps à sa fabrication n'a pas détourné une partie de notre cerveau pour la création de nos seins.

— Mais c'est quand même cet endroit-là que nombreux regardent quand ils s'adressent à nous !

— Ben voilà nous sommes enfin éclairées : ils sont fascinés
par le volume de notre intelligence !

XXVII

*We must play our lives like soldiers in the field
The life is short I'm running faster all the time [...]
Everyday through all frustration and despair
Love and hate fight with burning hearts
Till legends live and man is god again.*⁷⁶

Le bar s'est vidé. Puis rempli. Sans que Nina ou Mily ne se rende compte de rien. Comme d'habitude elles n'ont d'yeux que pour elles.

Steph vient d'apporter la nouvelle commande. Les coupelles sont cette fois-ci remplies de bananes séchées. De saucisson. De purée de pois chiche à tartiner sur de petites rondelles de pain grillé. Nina et Mily trinquent.

— Santé ! Prospérité !

— Amour ! Gloire et beauté !

— Et la naissance ?

— Quoi la naissance ?

— Qu'est-ce que ça laisse comme traces un accouchement ?

⁷⁶ Killing Joke, chanson *Love like Blood*, album *Night Time*, 1986.

Mily soupire. Elle regarde son amie droit dans les yeux. Comme si c'était l'heure d'une révélation. L'heure de lui confier un secret gardé trop longtemps.

— Depuis le temps que je repousse cette confiance... Je vais peut-être me lâcher maintenant. Mais tu es sûre que tu es prête à entendre les pires horreurs ?

— Écoute si c'est par trop insupportable j'irai vomir aux toilettes. Je serai brave. Je serrerais les dents si c'est tellement atroce. Je te rappelle que je suis fanatique de films d'horreur. Je parie que ta mise au monde n'a rien à envier à un *Rosemary's Baby*⁷⁷ par exemple. Mais oui dis-moi ! Je veux savoir ce que je me suis épargné. Quel mal je ne me suis pas fait.

— Bon c'est parti. Accroche-toi ! Faire un enfant c'est très facile. C'est même très plaisant. Surtout quand tu aimes celui avec lequel tu le prépares. Dans le cas contraire je ne peux rien dire. Mais ça peut aussi être très *gore*.

Nina prend un air totalement nigaud.

— Ah bon ! D'accord ! Ouah c'est *trash* !

— Arrête ! Si tu n'es pas sérieuse j'arrête tout de suite.

— Ah je vois. Ça rendrait un peu autoritaire la maternité non ?

— Non ça c'était déjà là. J'ai essayé de ne pas le transmettre. Mais je ne suis pas sûre du résultat. La maternité Nina c'est

⁷⁷ Roman Polanski, film *Rosemary's Baby*, 1968.

comme la vie. C'est réjouissant et horripilant. C'est du bonheur et du souci. C'est de la fatigue et des nuits sans sommeil.

— Oui ça je vois bien chez tous ceux qui ont des enfants. Quels que soient les âges d'ailleurs. Mais physiquement. Un accouchement c'est quand même très traumatisant non ?

— Tu es sûre que tu veux que je te raconte Nina ?

— Écoute je n'ai pas l'intention de faire un gosse toute seule. Je suis même pour que les femmes des pays développés arrêtent de faire des gosses et adoptent ceux des pays qui galèrent. On est assez nombreux dans ce monde. Il faut que la contraception serve à autre chose qu'à reporter la grossesse. Il faut que nous arrivions à nous passer de grossesse pour ne plus subir notre système reproductif. Tu vois où j'en suis Mily ! Je n'ai pas — peut-être pas — de charmant pour m'accompagner dans cette galère. Mais il est fort possible que je fasse une demande d'adoption. Oui tu peux me raconter. Le temps que je réunisse tous les ingrédients pour m'y mettre mon Alzheimer sera bien installé lui. J'aurais oublié tout ce que tu vas me dire. Vas-y.

— Bon. Mais n'hésite pas à me dire stop. D'accord ?

— D'accord.

Nina pose son dos contre le dossier de sa chaise. Elle fixe son amie. Mily respire tranquillement. Elle penche légèrement la

tête sur le côté droit. Elle réfléchit. Elle se demande dans quel enchaînement elle va raconter son histoire. Puis elle se lance.

— Un accouchement ce n'est pas super confort. Pour être honnête c'est même atroce. Heureusement que tu vois la frimousse de ton gamin pour te récompenser de tant d'horreur. Son air ahuri. Tombé du ciel. Son regard trouble qui te fixe pourtant. Son odeur totalement incroyable. Et sa couleur. Ça c'est vraiment fou ! Je pensais que les bébés étaient roses à la naissance.

— Et alors ? Ils sont verts ? Mily j'ai raté quelque chose ? Ils sont bleus ?

— Non. Ma fille est née grise. Comme une crevette pas cuite.

— Ah bon. Je savais qu'elle n'était pas tout à fait normale ta gosse. Tu me rassures.

— Toi fais gaffe ! Milena était grise parce qu'elle avait froid.

— Et alors ? On l'a glissée dans une couverture de survie ?

— Non. On l'a mise au four. On me l'a rendue une heure plus tard. Elle était cuite. Elle était rose.

— Génial ! Et le court-bouillon pour la cuisson ?

— Ah ah !

— Tu regrettes Mily d'avoir eu une enfant ? Parce que ça a vraiment l'air terrible à porter tout ça.

— C'est terrible quand on porte seule je pense. Je ne regrette pas. Mais parfois si. J'aurais aimé savoir avant tout ce que cela

allait impliquer. Pas en termes de fatigue. De fil à la patte. De contrainte. Tout ça j'arrivais très bien à l'imaginer. En pire même. Ce qui me rend sinistre parfois c'est d'avoir mis au monde un être magnifique. Qui va être abîmé par les sanguinaires de nos congénères. Et ça me fait suer de la mettre en garde. De la prévenir qu'il lui faut apprendre à nager plus vite que les requins. Qu'elle sache que la nage en eaux troubles complique terriblement le retour à la surface. Que nager en surface la met à la merci de bon nombre de prédateurs. Que le monde dans lequel je l'ai mise est devenu terrible en très peu de temps. Que le pire est peut-être à attendre. Et puis quand la lumière est là quand le soleil brille je me dis qu'elle est là pour faire avancer les choses. À son rythme. À sa hauteur. À son époque. Avec la compréhension qu'elle en aura. Et ça efface de mon esprit l'image atroce d'un morceau de viande fraîche jeté à la gueule d'une horde de chacals affamés. C'est ça aussi ce que ça fait d'enfanter.

— Évidemment il y a mieux comme séquelles !

— Après ou avant ce type de regret il y a aussi la complication en termes de péril d'un couple. Pré et post naissance. De sauvetage périlleux. De difficultés physiques. Physiologiques. Ton corps n'est plus jamais le même. Tes sensations ne se ressemblent plus. Tu ne te ressembles plus. Le sexe devient secondaire pendant un moment. Tu pourrais

presque t'en passer. Tu ne mouilles plus comme avant. Tu mets un temps terrible à jouir. Et souvent tu as mal. Et souvent tu te réveilles le sexe irrité le lendemain. Et tu te tapes une infection quelconque. Un développement massif de champignons invisibles qui profitent de ta sécheresse vaginale pour se répandre. Pour te polluer. Et ça dure pendant des mois ou des années après la naissance. Comme si à chaque fois que tu t'accordais un peu de plaisir — comme un peu de répit — il te fallait payer l'addition en suivant.

— Quelle merde. Je n'avais pas imaginé ce type de séquelles. C'est dingue. Jamais on ne nous a dit ça.

— Tu sais pendant longtemps je pensais être un cas. Parce qu'on te dit que c'est magnifique d'avoir un enfant. Que c'est la plus belle chose au monde.

— Et ça ne l'est pas ?

— Oui et non. Et quand c'est non tu es rongée de culpabilité. Bien entendu c'est sublime. Notre mécanique est purement incroyable. La conception. Le développement embryonnaire. Le suivi hormonal. Tout ce qui se passe pendant une grossesse est purement extraordinaire.

— À condition de ne pas être accrochée à la cuvette des cabinets bien entendu.

— C'est sûr. Tu sais il m'est arrivé une réflexion curieuse à ce propos.

— À propos des cabinets ?

— Oui. Tu sais j'ai avorté deux fois. Il y a longtemps.

— Oui Mily. Je me souviens. J'ai même gardé à jamais en mémoire l'état de cette clinique privée où tu étais allée la première fois. Crade. Vétuste. Manquant de personnel. L'espèce de matrone immonde qui t'avait reçue en interrogatoire et qui te parlait comme à une débile mentale. Tout dans la culpabilité. Mais vous savez mon petit après un avortement vous ne pourrez peut-être plus jamais avoir une grossesse normale et patati et patata. Quelle horreur. Et tu avais avancé l'argent en liquide comme une traînée en qui on n'avait forcément pas confiance puisqu'elle avortait. Il y a vraiment des gens qui me donnent envie de les griffer au visage.

— Oui. Ce n'était vraiment pas marrant. Pas drôle et très douloureux. Douloureux longtemps. Mais sans regret. Et bien au début de chacune de ces deux grossesses j'ai été malade. Nausées. Vomissements. Dégoût. Insomnie. Je ne voulais pas être enceinte. J'étais très mal. Mais je n'ai jamais été malade pour la grossesse de ma fille. Je voulais être enceinte. Curieux non ?

— Tu en as parlé au corps médical ?

— Non. Jamais.

— Tu devrais. C'est peut-être un tuyau pour faire avancer la donne. Imagine Mily : Madame vous avez des nausées. C'est

parce que vous êtes enceinte mais vous ne le voulez pas. C'est le père qui ne vous va pas ? C'est la période ? Ça tombe mal pour votre carrière ? Écoutez je vous propose un petit avortement et vous revenez me voir quand vous êtes décidée. Ça vaut mieux pour tout le monde. Ça vous évitera de bousiller un gamin que vous n'aurez pas le temps d'aimer. De vous prendre la tête avec votre cher. De prendre des kilos en trop qui vont vraiment vous gâcher l'existence...

— Nina arrête !

— Et pourquoi pas ! Il y a tellement de gamins qui naissent aujourd'hui parce que les parents sont conditionnés par les plans natalité. Ou parce que ça pose socialement. Il faut faire un gosse pour avoir l'air. Il y a tant de couples qui se reproduisent pour tenter de faire quelque chose de concret ensemble. Pour sauver le couple. Tu ne crois pas qu'on devrait donner du crédit à ta méthode ?

— Surtout pas. Rien n'est fondé ni prouvé. Ce n'est qu'un constat. Je joue du principe de précaution.

— Tu as raison. Vous êtes tellement peu à utiliser la précaution avant le constat du dégât. À suivre. À la prochaine rencontre familiale je brancherai ma nièce gynécologue. Je lui poserai la question par curiosité.

— D'accord. À part les soucis post-accouchement il me semble difficile de décrire la sensation de l'expulsion. C'est du

type *Love like Blood* en live et tu te tiendrais devant les enceintes de basses. Tu as le ventre ravagé par des contractions qui vont et viennent par vagues. Avec comme pour l'océan la septième qui est toujours la plus forte. Ou c'est du type *Alien, le huitième passager*⁷⁸: tu te demandes à quel moment ton colocataire va transpercer la peau de ton ventre pour hurler à ta face. Le plus vraisemblable serait de dire que cela fait ensuite comme quand on retourne un gant. Sauf que ce sont tes tripes qu'on retourne.

— Aië. Genre grosse gastro.

— Non non. Incomparable. C'est comme les contractions. Incomparable. Rien jamais ne fait aussi mal. Ne déplace autant de matière. De chair. Sans parler du sang que tu perds pendant et après. De l'énorme morceau de placenta qu'il te faut expulser une fois l'enfant né. Tu pensais en avoir terminé avec la douleur et son épuisement. Te revoilà au travail à nouveau à contracter comme une folle. Tu ne sens plus grand-chose tant tu as de contusions. Mais tu dois pousser. Sinon c'est l'obstétricien qui entre le bras. Comme dans le cul d'une vache. Et qui arrache de ses grandes mains le morceau récalcitrant.

— Ouah c'est gore. J'aurais tellement aimé être avec toi Mily ! Je regrette vraiment ce séminaire à la con où je me suis cogné les directives internationales du groupe pendant deux semaines. Plus mes vacances américaines ensuite.

⁷⁸ Ridley Scott, film *Alien, le huitième passager*, 1979.

— Mais tu étais en Floride. C'est pas dégueu ça !

— Tu parles !

— Pour faciliter la sortie de Milena j'ai été découpée. Puis recousue. Dans cette petite partie si fine si sensible et si délicate qui tient à distance l'anus du vagin.

— Celle que tu muscles à nouveau chez le kiné ensuite. Veinarde ! Ça ne m'est jamais arrivé d'avoir à faire de la rééducation postnatale. Je suis sûre que j'aurais adoré.

— Ben je t'en prie. Il te suffit d'accoucher d'une tête trop grosse pour ton ouverture d'esprit ! C'est donné ! Cette petite partie qu'on incise est aussi celle qui retient tous tes organes à l'intérieur. Alors attention : danger à la manipulation. Mais on ne m'a pas ouvert le ventre. Cela a été moindre mal. Quand je liste les effets secondaires je plains sérieusement celles dont la peau se fend. Celles qui accouchent par césarienne.

— Bon ça va. Ce n'est pas trop horrible quand même ton histoire. Avec un truc pareil je n'aurai même pas de cauchemar cette nuit.

*Les enfants m'intimident parce qu'ils savent tout d'avance. Ils lisent dans les pensées.*⁷⁹

⁷⁹ Olivier Assayas, film *Clean*, 2004.

XXVIII

*Mais jamais les soldats de plomb n'ont gagné de vraies batailles et les poupées gonflables ne peuvent transmettre la vie qu'elles n'ont pas [...] Nous voici nous-mêmes changés en soldats de plomb, nos belles amies en poupées gonflables, et le jardin de nos amours perdues est envahi par les immondices.*⁸⁰

— À la tienne encore.

— *Skol.*

— Je crois qu'on a trop médicalisé la naissance.

L'accouchement. La maternité.

— Je ne te savais pas progressiste à ce point Mily !

— Progressiste moi ? Le progrès n'a rien à voir avec le tout médical. Ça c'est du capitalisme. Du business. Jusque dans les maternités Nina. Je me dis souvent que je suis progressiste version Action directe tu vois. Mais ce qui me gêne chez les terroristes c'est le meurtre. Pour la naissance c'est encore la peur qui fonctionne. On te propose une péridurale avant même que tu aies pu savoir ce qu'étaient des contractions et

⁸⁰ Michel Bounan, livre *L'impensable, l'indicible, l'innommable*, 1999, Allia.

leur douleur. Tu as mal au ventre depuis des années mais ce mal-là de la naissance on le rend insupportable à ta place. Il est facile de céder à la piqûre plutôt que de réfléchir à ce que tu pourrais faire comme préparation personnelle pour un accouchement avec les sensations. Même nos gamins sont conditionnés. Leur naissance programmée. Dès le début on les moule. On leur rentre dans le crâne et dans le corps qu'ils n'ont pas le choix. Qu'ils ne décident pas. Tu sais que la médecine n'a pas encore établi qui de l'enfant à naître ou de la mère déclenchait les contractions de l'avant naissance. Mais ce n'est pas un problème. Tu accoucheras en fonction du planning de la maternité ma fille. Et allez hop. C'est plus facile à manipuler ensuite. Du bétail formaté. Dès la prime enfance. Ça fait mal de donner la naissance à un gamin Nina parce que tu prends une claque magistrale. Une de plus.

— Et ça fait mal longtemps la claque ?

— À l'entrejambe quelques semaines à quelques mois. Au reste toute la vie. Mais le corps est à ce point ingénieux qu'il te permet de réduire les sensations de douleur. Et puis de les oublier ensuite. Enfin de les enfouir seulement.

— Tu veux dire qu'elles reviennent ?

— Oui. C'est comme un souvenir qui te traverse l'esprit. Le temps d'un battement de paupières. Un flash-back douloureux. Physiquement.

— C'est étrange. Le corps a sa mémoire. Quand est-ce qu'une science va enfin tenir compte du tout que nous sommes et arrêter de ne tenir compte que du corps comme dans la médecine allopathique ou que de l'esprit comme dans la psychologie ?

— Mais Nina la moindre tentative faite dans ce sens est de suite dénigrée. Trop périlleuse pour le système établi.

— Évidemment ça remet trop de choses en question

— Sans commentaire ! Pour en revenir à mon cas je pensais vraiment être en être un avec mes difficultés de coït post-natal. En en parlant avec plusieurs amies j'ai compris que nous étions nombreuses dans le même cas. Qui en parle ?

— On traîne toujours nos casseroles d'enfancement dans la douleur mérité. De sang impur et autres vanités. À croire que c'est inscrit dans l'inconscient collectif. Ce qui est important c'est que les choses soient enfin dites. Comprises. Des traitements envisagés. Des mecs avertis. Des soucis partagés. Des refus compris.

— C'est sûr. Faire l'amour en sachant que tu auras des démangeaisons ou davantage ça n'est pas le stimulant idéal à une libido épanouie. Et ça te donne la capacité d'envoyer paître ton compagnon plus souvent qu'à son heure.

— Moralité : si les couples ne tiennent pas après l'arrivée d'un enfant c'est à cause du sexe. Et de ses problématiques.

— C'est possible. Surtout si personne ne dit rien et que chacun se ronge dans son coin. Je crois que c'est difficile pour un homme de passer au second plan. Il était seul avec une femme. Le voilà à partager avec un enfant. Qui lui prend un peu de sa place.

— Et toute l'attention de sa femme. Qui ne s'intéresse plus beaucoup à son sexe. Dans les yeux de laquelle il brille moins fort que son enfant.

— Parce qu'elle est pétrie de fatigue. Stressée dès que son petit pleure. Apaisée lorsqu'elle se couche contre son homme. Agacée s'il lui tend son sexe.

— Parce qu'elle a les hormones sens dessus dessous aussi et que ça ravage Mily non ?

— Oui. Enfin tu vois les joies de la maternité ! Sans compter qu'il te faut une énergie folle pour expliquer à ton cher et tendre. Tes douleurs. Tes irritations. Ta sécheresse intérieure.

— Et ça dure combien de temps la gentille plaisanterie ?

— Je ne sais pas. Je crois que pour certaines c'est le début de la fin de la féminité. Comme si la maternité l'avait absorbée telle une éponge. Et qu'il ne restait ensuite qu'un corps sec. Comme des yeux qui ont trop pleuré. C'est renoncer à une sexualité. Parce qu'elle n'est plus qu'une tâche supplémentaire dans une journée surchargée. Parce qu'elle vient s'ajouter aux

contraintes. Parce qu'elle est encore un service à rendre pour certaines. Une personne dont il faut s'occuper.

— Et voilà ce que les hommes ne veulent toujours pas comprendre. Que partager les rôles ce n'est pas s'avilir. C'est soulager sa partenaire de ce qui l'étouffe. De ce qui la prive de son existence. Qu'on la contraint à consacrer aux autres. Quelle femme a envie après une journée de travail de rentrer chez elle pour trimer ?

— Elles sont pourtant nombreuses. Tu le sais comme moi. Celles qui bossent au bureau ou à l'usine. Celles qui rentrent à la maison en courant pour récupérer les gosses avant la fermeture de la garderie ou du centre aéré. Celles qui préparent le repas du soir. En attendant que leur mari veuille bien faire une apparition. Elles font faire leurs devoirs aux enfants. Leur donnent le bain. En pliant un peu de linge et en chargeant la machine qui tournera pendant la nuit.

— Et qu'elles prendront un plaisir énorme à étendre le lendemain matin. Tandis qu'elles prépareront les enfants pour l'école. Avant de partir travailler. Parce qu'il est évident bien entendu que toutes ces répétitions sont totalement valorisantes pour les femmes. Et surtout pas fatigantes. Parce que ça ce n'est pas du travail.

— Comment veux-tu tenir ce rythme sans devenir cinglée. Mauvaise. À t'en faire regretter d'avoir fait des enfants.

— Il faudrait que les hommes se demandent un jour ce que leur coûterait de faire faire tous ces travaux à une personne qu'ils paieraient pour cela. Ils comprendraient la valeur marchande de ce que les femmes se coltinent jour après jour. Sans le poids du stress et de la fatigue accumulés qui eux ne se mesurent pas en fric.

— Alors évidemment avec des journées exaltantes comme elles en vivent la libido des femmes en prend un sacré coup. Et c'est la frustration. Le dégoût. L'abandon même. Pour la recherche de la plus petite minute de quiétude.

— Et forcément le type qui a envie de s'envoyer sa chère après une journée tellement harassante aura parfois un peu de mal à parvenir à ses fins.

— Parce que ce pouvoir-là appartient au sexe faible ?

— Ah non Nina ! Ni de pouvoir ni de faible ici !

— J'ai le droit de plaisanter oh ! Bête sauvage !

— C'est peut-être à ce moment-là justement qu'on prend conscience vraiment de son conditionnement. En face d'un type toujours jamais là qui vous prend vraiment pour une boniche. Là il faut avoir le courage de l'aider à percuter ou de s'en aller.

— Tu crois que c'est pour ça que les hommes veulent toujours avoir des enfants. Parce que ça ne leur coûte rien.

Ce ne sont pas eux qui portent. Pas eux qui éduquent. Pas eux qui torchent. C'est très bourgeois tout ça non ?

— Bien entendu. Notre société agonise de sa bourgeoisie.

— Mais nous sommes très sévères. Il y a quand même beaucoup d'hommes aujourd'hui qui s'occupent de leurs enfants. J'en connais.

— Moi aussi. Et heureusement. Ça donne de quoi gamberger à ceux qui ne font rien. Et qui se plaignent d'avoir une femme qui râle tout le temps. Mais encore aujourd'hui quatre-vingt pour cent du temps domestique est assumé par les femmes et il prend cinq heures par jour pour elles contre deux pour eux⁸¹.

— Et on se prétend modernes !

⁸¹ Dominique Dambert, Didier Adès, émission radio Vie privée, vie au travail : la course contre la montre, *Rue des entrepreneurs*, France Inter, 11 septembre 2004

XXIX

*Je peux être tout ce que tu veux. Te faire la cour, t'emmener dans un restau chic, pas de problème. Si tu veux que je sois ton meilleur ami et que je te baise, que je m'occupe de toi, que je te lèche la chatte, pas de problème. Je peux tout faire, sauf te taper dessus.*⁸²

— Comment peut-on vivre sans faire l'amour ? C'est tellement bon !

— Quand c'est bien fait Nina. On en revient toujours à ça. Je peux facilement imaginer une femme qui n'a jamais pris son pied se défaire du sexe. Surtout s'il est douloureux après une naissance. Ou avec des effets secondaires rédhibitoires.

— Mais ça ne contente pas d'être mère ! On est femme avant d'être mère. Comment vivre sans sa sexualité ?

— Je ne sais pas. Il faudrait avoir une copine journaliste de presse féminine pour être éclairées ! Mais quand je vois la tête de certaines et de certains dans le bus ou dans le métro je me dis qu'il faudrait que les gens fassent davantage l'amour.

⁸² Jane Campion, film *In the Cut*, 2003.

— Ils ont l'air triste. Moi aussi je me le dis souvent.

— Mais si c'était aussi simple que ça ça se saurait.

— Je suis sûre que c'est un moyen d'aller bien.

— Le sexe ? Le partage ?

— Oui le sexe. On se sent tellement bien après une bonne baise. On est bien dans sa peau. On a fait du sport. On peut garder l'odeur de l'autre aussi longtemps qu'on repousse la douche. J'adore.

— Moi aussi.

— Je crois que les hommes qui voient le plaisir des femmes ne le supportent pas. Ils les trouvent vulgaires. De vraies salopes.

— Parce que ça les oblige à briser leur image d'icône. Et à enfin les considérer comme des égales. D'égales jouisseuses.

Nina se tourne vers la salle du bar et lance :

— Alors les garçons il faut vous libérer !

Puis elle tourne son buste vers Mily.

— Il nous faut maintenant militer pour la libération des hommes. C'est eux qu'il faut défaire de leurs carcans. Avant que nous ne leur ressemblions trop. C'est-à-dire avant que le système nous aspire dans son grand tuyau ! Il faut les libérer de l'image tronquée qu'ils ont d'eux. De nous. Transmise par la famille. La culture. La religion. Leur sexe.

— Et l'absence de femmes dans les livres d'histoire. Une des seules connues est une pucelle. C'est sous sa culotte qu'on la jauge. Mais de quoi je me mêle enfin ! A-t-on jamais rien à rapporter d'autre de l'action des femmes ? Tout doit-il toujours se passer sous la ceinture ? Il n'y a pas que là que la différence est attrayante.

— Moralité : l'égalité n'existera jamais parce que nous sommes physiologiquement différents. Cessons ce combat-là qui n'existe que pour valider le système. Le tout marchand. Il nous faut maintenant militer pour la libération des hommes. Et l'équité-égalité des humains.

— Pour que les hommes travaillent moins et s'occupent ailleurs. Qu'ils fassent l'amour à leur partenaire en ayant envie de le faire jouir. Qu'ils s'occupent aussi de leurs enfants parce qu'ils sont pleins de ressources. Qu'ils apprennent à nettoyer les toilettes aussi bien qu'ils les salissent !

— Qu'ils aient confiance en eux. En eux seuls. Sans la nécessité d'avoir une femme auprès de laquelle s'épancher. Se rassurer. Se conforter dans leur schéma orienté. Qu'ils croient en eux. Qu'ils arrêtent de nous mettre sur un piédestal parce que nous portons la vie alors qu'ils sont juste capables de la semer. Aïe aïe aïe !

— Et surtout : qu'ils cessent d'avoir peur de mourir. D'être fascinés par la mort. C'est ce qui fait aussi leur

conditionnement. Leur complexe. Comment est-il possible de mourir sans avoir marqué l'Histoire ? Et après moi le déluge ! Comment mourir sans avoir laissé de trace ? Mais c'est sa vie qu'on trace ! Pas sa postérité !

— Alors qu'ils cessent de nous imposer une image de jeunesse. Des femmes toujours jeunes. Bien lisses et bien épilées pour être encore proches de leur enfance. Toujours souriantes. Toujours disponibles. Pour eux. Et leur fuite de la vie. Parce que vivre c'est mourir aussi.

— Ce que les femmes savent bien. Dès leurs premières règles. C'est là qu'elles comprennent qu'elles mourront.

— C'est notre sablier perpétuel. Chaque mois nous rappelle qu'un mois a passé. Chaque cycle ramène le rythme du temps qui passe. Avec ou sans assentiment.

— Irrésistible fatalité. Attraction permanente vers notre propre fin.

— Nous avons une conscience tragique du temps qui glisse. Chez nous il est rouge sang !

— Il faut que les hommes arrêtent d'aduler les femmes Nina. Comme une religion. Comme une image pieuse. Comme l'argent aujourd'hui. Cette sale religion qui fait qu'on s'excuse de faire de l'argent en invoquant dieu pour se faire pardonner ses excès.

— Oh je vois très bien ce que tu veux dire par là.

— Que les hommes arrêtent les cadeaux. Qu'ils arrêtent de nous acheter pour les menus services rendus à leur vanité.

— Nous sommes aussi sales qu'eux. Aussi violentes. Aussi perverses. Aussi méchantes. Aussi guerrières. Mais peut-être plus résistantes. Nous grandissons en ayant mal au corps. Ça endurecit la bête ça !

— Nous sentons tellement mauvais nous aussi quand nous avons beaucoup bu et beaucoup fumé. Quand nous oublions la douche qui nous rend pourtant tellement attirantes. Hum ! l'odeur de la chair fraîche. Comme dans les contes d'enfants. Qui attire inexorablement le grand méchant ogre.

— Nous sommes tellement laides que nous pourrions définitivement dégoûter les hommes.

— Mais nous avons tellement mieux à faire. De concert.

— Que les hommes détruisent ce système dans lequel ils sont immondes mais dont ils se dédouanent en payant. Comme avec les putes. Comme avec les enfants qu'ils ne prennent pas le temps d'aimer. Attends attends ! je tiens le slogan aussi simple qu'efficace : libérons les hommes !

— Vaste programme révolutionnaire ! Mais encore faut-il qu'ils aient envie de se libérer n'est-ce pas ?

— C'est ça ou la stérilité des femmes !

— Alors allons-y !

— Fonçons ! Ça me donne faim nos bavardages.

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— Steph !

*On vous souhaite tout le bonheur du monde
Et que quelqu'un vous tende la main
Que votre chemin évite les bombes
Qu'il mène vers de calmes jardins
On vous souhaite tout le bonheur du monde*⁸³

⁸³ Sinsemilia, chanson *Tout le bonheur du monde*, album *Debout les yeux ouverts*, 2004.